

Domfront
038
V.2
SmRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lepairdefranceou02carl

LE PAIR DE FRANCE,

OU

Le Divorce.

J.-L. Bellemain, Imprimeur, rue Saint-Denis, 268.

LE PAIR

DE

FRANCE,

OU

Le Divorce.

PAR Mme LA B^ne ALOÏSE DE CARLOWITZ,

Auteur de *Jean le Parricide*, et de *Caroline ou le Confesseur*.

C'est par l'abus des lois que le crime
devient inviolable et la tyrannie
sacrée. SAINT-JUST.

2.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE,

Rue Saint-Jacques, 75.

1835.

IX.

Le Pavillon du Mont-Parnasse.

A son retour de Saint-Cloud, le duc a trouvé un billet de la marchande de modes. Elle lui annonce que, touchée du sombre chagrin qui le consume, elle a enfin trouvé le moyen de l'en guérir en lui procurant le bonheur de voir Francesca. Après lui avoir exposé en peu de mots le stratagème qu'elle compte employer,

elle l'a invité à aller la trouver afin de s'entendre avec lui à ce sujet.

Le duc n'a pu se dissimuler qu'en acceptant les propositions de Cécile, il lui faudra descendre à une foule de ruses qui répugnent à sa délicatesse, et cependant il s'est empressé de se rendre à son appel. Pour dérober sa sortie de l'hôtel aux commentaires de ses gens, dont les soins empressés sont souvent plus importuns qu'utiles, il a passé par le jardin, dont l a laissé la porte entr'ouverte, afin de pouvoir rentrer sans être aperçu.

La marchande de modes a triomphé sans peine des scrupules du duc; il l'a quittée fermement résolu de tout braver pour revoir Francesca et s'assurer sa possession.

La voix étouffée de Paul, les soupirs faibles et mourans de Sophie, ont frappé son oreille, sans qu'il ait pu distinguer la nature de ces sons.

Saisi de ces craintes vagues qui semblent être une conséquence de l'obscurité, il écoute

avec attention ; mais le profond silence qui règne autour de lui le rassure et il se rend à son appartement.

Les plus douces illusions l'occupent bien avant dans la nuit ; il les retrouve encore dans ses rêves. Aux premiers rayons du jour il quitte son lit et compte avec impatience les minutes qui s'écoulent pour lui avec une lenteur désespérante. Six heures enfin viennent de sonner, c'est l'instant marqué pour l'exécution du projet que Cécile lui a fait adopter. Enivré par l'espoir du bonheur de revoir Francesca, il quitte l'hôtel et arrive bientôt au pavillon où la marchande de modes l'attendait.

— J'ai été plus matinale que vous, monsieur le duc, lui dit-elle, je crains vos distractions et j'ai pensé qu'il fallait vous faire votre leçon une dernière fois. Vous direz à Francesca que je suis votre sœur : que, veuve depuis peu, une affaire indispensable m'amène à Paris, où je suis forcée de me cacher, afin de déjouer les

intrigues d'un héritier de mon mari. Vous ajouterez que vous n'avez pu m'empêcher de venir habiter ce pavillon, qui m'appartient, et que vous avez été forcé de l'attendre afin de l'instruire de ma subite arrivée, que vous n'avez apprise que ce matin.

Le duc n'a pu entendre sans rougir répéter tous les mensonges auxquels il lui faudra descendre.

—Jamais! s'écrie-t-il, Francesca ne me pardonnera d'avoir pu la tromper ainsi. Oui, je l'attendrai, je la verrai, je lui avouerai tout. Je veux enfin qu'elle apprenne qui je suis.

— Gardez-vous en bien, répond la marchande de modes. Je conviens qu'il est peu de femmes qui ne fussent enchantées de trouver un grand seigneur dans l'amant qu'elles croyaient un petit bourgeois; mais votre Francesca est du nombre de ces héroïnes de roman qui, sans avoir la force de résister à l'homme qu'elles adorent, voudraient pouvoir rester épouses vertueuses du mari qu'elles haïssent.

Avec de pareils caractères il faut de grands ménagemens. Laissez-vous donc guider par mes conseils, et je vous promets de vous rendre heureux tous deux.

Séduit plutôt que convaincu, le duc garde le silence. Cécile jette un coup-d'œil sur la pendule.

— Francesca ne tardera pas à venir, dit-elle, il ne faut pas qu'elle me voie avant que vous ne l'ayiez instruite de ma présence ici.

A ces mots elle se retire dans la pièce voisine.

Resté seul, le duc se promène avec agitation; cet instant doit décider de sa vie. La crainte et l'espérance remplissent son âme de leurs illusions, tantôt flatteuses, tantôt effrayantes. Après une demi-heure d'attente pénible, il entend marcher sur l'escalier. Son courage l'abandonne, il s'appuie contre un meuble. La porte s'ouvre et Francesca entre. En s'avançant vers le secrétaire pour y déposer sa réponse à la lettre qu'elle y a trouvée la veille, elle aperçoit le duc.

— René ! s'écrie-t-elle avec tendresse.

Le duc est à ses pieds, il presse ses mains sur son cœur ; mais il est incapable de parler. L'agitation de Francesca est moins accablante ; la surprise n'y a aucune part.

— Rassure-toi , mon ami, dit-elle en se penchant vers lui pour le relever, je te pardonne d'avoir violé la promesse que tu m'as faite de ne jamais venir ici à l'heure où tu pourrais m'y rencontrer. Cette faute... je m'attendais à te la voir commettre... j'allais t'en prier moi-même... nous avons trop attendu de nos forces... regarde-moi ! Je me sens mourir... Toi aussi, continue-t-elle en passant ses mains tremblantes sur le visage du duc. Ah ! combien tu es changé !... et cependant , n'est-il pas vrai ? nous le chérissons ce sentiment qui nous tue !

— Épargne-moi, dit le duc ; le bonheur de te trouver ainsi m'anéantit et je veux vivre... vivre pour t'adorer.

— Pourquoi craindre la mort ? nous nous

sommes revus, c'est le seul vœu que formait ma pensée, mon délire... chaque jour je me disais : je le verrai demain... j'apprenais à mieux connaître tout ce que tu vaux... Ta belle âme se réfléchit dans les lettres que tu m'as écrites... Si tu m'avais vu les inonder de larmes en demandant au ciel la grâce de presser encore une fois sur mon cœur la main qui les avait tracées !...

— Ma douce amie, tu désirais me voir et tu as pu si long-temps me bannir de ta présence!

— Je craignais de perdre ton estime en me montrant plus faible que toi. J'ai cédé enfin, la lettre que je t'apporte t'appelle près de moi... Je ne veux plus combatre mon amour... Le terme de cette lutte sera celui de mon existence... qu'importe... Oui Réné, ajoute-t-elle, en se jetant dans ses bras, je t'appartiens enfin tout entière. L'homme abhorré qui nous sépare a eu les plus belles années de ma vie: mon mépris, ma haine! prends mes derniers momens, mon admiration, mon amour!

Le duc ne voit dans cette exaltation fièvreuse que le délire de la passion. Il débarrasse Francesca de son chapeau, de son schall, essuie son front couvert de sueur et y dépose un baiser rapide. Elle reçoit en souriant ses soins empressés, cette caresse timide. Son abandon enhardit le duc. il l'attire dans ses bras. Loin de chercher à se soustraire à ses transports, elle le presse sur son cœur.

— Francesca! s'écrie le duc hors de lui, il est donc vrai, tu m'aimes autant que je t'adores! épargne ma raison ne me fais pas connaître ainsi toute ta tendresse.

— N'attends plus rien de moi. soupire Francesca, il ne me reste de force que pour t'aimer... pour mourir dans tes bras de bonheur... de remords!...

Ce dernier mot prononcé d'une voix saccadée, rappelle au duc tout ce que Cécile vient de lui dire, et lui persuade que ce n'est qu'en suivant ses conseils qu'il pourra disposer Francesca, non à s'abandonner sans réserve à sa

passion, mais à se pardonner de n'avoir pu y résister. Cette conviction lui donne la force de s'arracher de ses bras. Il la conduit vers un siège, s'assied près d'elle et couvre ses mains de baisers.

— Tu m'as permis de te revoir, c'est plus que je n'osais espérer. Je ne suis pas assez insensé pour te promettre que je ne désirerai jamais un bonheur plus grand ; mais je le maudirais puisqu'il te coûterait des remords... Le ciel nous protège, il vient de placer entre nous un être dont la présence maintiendra notre amour dans les bornes que la vertu et mon respect pour ton repos lui ont posées.

Sans donner à Francesca le temps de répondre, il lui récite la fable que la marchande de modes lui a dictée. La honte que lui cause ce monsonge lui fait passer sous silence la plupart des détails qui auraient pu le rendre vraisemblable ; mais Francesca ne suppose pas même la possibilité que son amant puisse la tromper. L'idée de pouvoir l'entretenir tous

les jours en présence de sa sœur donne tout-à-coup le change à ses impressions.

— Viens, lui dit-elle, allons trouver Cécile, elle me pardonnera de t'aimer puisqu'elle est ta sœur; elle veillera à ce que je reste digne de ton estime, puisque tu lui as avoué que tu m'aimes.

Charmé de ce premier succès le duc ouvre la porte pour la conduire dans la pièce où la marchande de modes s'est retirée ; mais au même instant elle vient à leur rencontre.

La curiosité, justifiée par le désir d'éviter tout mal-entendu qui pourrait compromettre le duc, a poussé Cécile à écouter son entretien avec Francesca. Un sentiment indéfinissable lui a fait reconnaitre, dans cette jeune femme, un de ces caractères passionnés que la pureté de leurs principes, l'élévation de leur âme condamnent d'avance à devenir les victimes des institutions sociales. Grâce à la souplesse d'esprit que Cécile doit à sa position équivoque dans le monde, elle parvient bientôt à bannir

toute contrainte, et un entretien familier s'établit entre eux. Dans toute autre circonstance, ses manières hardies, un peu communes ; ses principes sur les liaisons que le caprice noue et dénoue, auraient choqué Francesca ; mais comment blâmer la sœur d'un amant qui s'offre si franchement à protéger leurs amours ?

Avant de se séparer, la marchande de modes l'invite à revenir le lendemain, sous prétexte de copier quelques tableaux qu'elle dit être des portraits de famille. Francesca permet à son amant de passer près d'elle les heures où elle sera occupée à peindre sous les yeux de Cécile.

Le duc a retrouvé enfin assez de calme pour remarquer l'excessive pâleur de Francesca. Il ne peut plus se dissimuler qu'elle souffre, il lui témoigne ses vives inquiétudes, et la supplie de lui permettre de la reconduire. Elle y consent avec peine, et à condition qu'il la quittera au premier fiacre qu'ils rencontreront. Appuyée

sur son bras, elle s'avance avec lui sous les arbres touffus du boulevart.

— Si tu n'es pas mieux demain, dit le duc, comment pourras-tu venir au pavillon ?

— Si je n'y venais pas, René, je serais bien mal.....

— Et alors, aucun pouvoir humain ne pourrait m'empêcher d'accourir chez toi.

— Mon ami, dit Francesca, après un instant de silence, si j'étais en effet malade, te sentirais-tu la force de ne plus quitter le chevet de mon lit ?..... d'en écarter l'odieux Léonard ?..... de recevoir mon dernier soupir ?

— Ah ! bannis ces horribles pensées !

— Réponds-moi donc, René : aurais-tu le courage de t'approprier mon agonie ?

— Si demain tu ne viens point, je t'entraine mourante s'il le faut, loin d'une maison où un autre que moi aurait le droit de veiller sur tes jours.

— A demain, dit Francesca en pressant la

main du duc avec force, et au même instant elle monte dans le fiacre près duquel elle vient d'arriver.

Francesca a reconnu depuis long-temps qu'elle s'était trompée en se flattant que le lien idéal qu'elle voulait établir entre elle et son amant suffirait à leur bonheur. Les efforts qu'elle a faits pour combattre une passion qui fait toute son existence ont altéré sa santé, épuisé ses forces morales. Prévoyant une mort prochaine, elle n'a pû résister au désir de revoir le duc une dernière fois. L'événement inattendu qui lui permet de l'entretenir en présence d'une sœur, lui a fait espérer un instant que sa liaison avec lui pourrait rester innocente; mais la vive émotion que lui a causé chaque mot, chaque regard du duc, même devant Cécile, lui a prouvé qu'elle chercherait en vain à résister à sa propre faiblesse. Son imagination malade lui a suggéré un projet funeste; elle s'y arrête avec complaisance, et combine avec calme les moyens de l'exécuter. Ce-

pendant ce projet est le résultat du double délire de la fièvre et de l'amour. L'expérience a prouvé plus d'une fois que des actes de démence peuvent être commis avec tous les calculs prudens d'une raison saine et tranquille. Ce sont là de ces phénomènes du cœur humain, dont l'étude scrupuleuse devrait être le premier devoir du magistrat.

Francesca est de retour chez elle. En se rendant l'arbitre de sa destinée, elle a trouvé tout-à-coup une tranquillité d'esprit qui lui donne toutes les apparences de la santé. Thérèse en fait l'observation avec joie.

— A la bonne heure, madame, lui dit-elle, je craignais que les longues promenades que vous faites tous les matins ne vous fussent nuisibles, je m'aperçois enfin qu'elles vous font réellement du bien. Il y a long-temps que je ne vous ai vu les traits aussi calmes; j'espère que ce soir vous n'aurez pas besoin de prendre de l'opium.

— Tu sais que je ne puis obtenir quelques

heures de repos qu'à l'aide de ce calmant. En ai-je encore à la maison ?

— Pour dix fois, au moins, cependant tâchez de vous en déshabituer, le médecin dit que cela peut vous attaquer les nerfs; mais j'oubliais de vous dire que le maquignon Morlet vous attend depuis une heure. Il est impatient d'avoir son portrait, continne-t-elle en ouvrant la porte du salon.

Désirant se débarrasser le plutôt possible de la présence importune du marchand de chevaux, Francesca entre vivement.

— J'espère, monsieur, lui dit-elle que cette séance sera la dernière : votre portrait est presque achevé, j'y ai beaucoup travaillé de mémoire.

—Il est vrai, répond Morlet en souriant, que ma physionomie ne vous est pas étrangère, vous m'avez vu souvent, et pas toujours avec plaisir, n'est-il pas vrai ?... quand je venais vous demander de l'argent...

— Vous en aviez le droit puisque Léonard

vous devait, interrompt sèchement Francesca.

Et préparant ses pinceaux et ses couleurs, son travail semble l'occuper exclusivement. Morlet s'aperçoit qu'elle peint avec une rapidité peu ordinaire.

— Comme vous prenez le mors aux dents, madame, dit-il.

Francesca ne répond rien.

— Quelle ardeur, quel courage! continue le marchand de chevaux, votre mari est bien heureux, madame.

— Vous vous trompez, monsieur, répond Francesca avec un sourire amer.

— Oh! vous êtes trop modeste, madame, Léonard vous doit tout son crédit.

— A moi? je n'ai plus de fortune.

— Une jeune et jolie femme en a toujours assez, dit Morlet avec un sourire malin.

— Si vous avez l'intention de me faire un compliment, dit Francesca avec une dignité sévère, je vous en dispense: si vous croyez pouvoir vous permettre des plaisanteries incon-

venantes, je vous ordonne de vous taire.

— Cela porte le nez au vent comme un cheval hongrois, murmure Morlet. On voit bien, madame, continue-t-il en haussant la voix, que vous êtes étrangère. Nos belles dames parisiennes sourient très grâcieusement quand on leur dit : Monsieur vous doit sa place, ses protecteurs, tout ce qu'il est enfin. Elles-mêmes le rappellent fort souvent à leurs maris, afin de les maintenir soumis et complaisans..... Si vous n'en agissez pas ainsi avec Léonard, vous avez tort; les hommes sont naturellement ingrats.

Cette conversation semble plutôt fatiguer Francesca que l'offenser. Négligeant les soins minutieux avec lesquels elle finit ordinairement ses portraits, elle remet à Morlet la miniature, qui cependant demandait encore quelques heures de travail. Celui-ci fixe alternativement le portrait et la glace placée devant lui.

— C'est parfait, se dit-il à lui-même, si ma fille, qui m'a coûté tant d'argent dans son pensionnat, en savait faire autant..... Mais c'est tout

comme, puisque cette peinture passera pour son ouvrage, et que tout le monde nous en fera compliment. Dieu merci je n'en suis pas à soixante francs de plus ou de moins.

— Tout en faisant ces réflexions, il ouvre son portefeuille et en tire un papier tout chiffonné.

— Voilà un petit bon de cent écus pour le dernier cheval blond que j'ai vendu à Léonard, dit-il. Il soutient qu'il est borgne; mais je puis certifier qu'il y voyait des deux yeux quand je le lui ai vendu. Je vous dois soixante francs pour votre peinture, reste à deux cent-quarante. Regardez, continue-t-il, c'est bien la signature de votre mari ?

— C'est possible, dit Francesca en haussant les épaules; mais je n'ai pas d'argent.

— Tant pis. Cependant s'il le faut, je vous accorderai un délai : je ne suis pas Juif. Voyons, quand serez-vous en fonds?

Je ne veux pas vous tromper, monsieur, je n'ai plus aucun espoir de me procurer de l'argent.

Morlet la regarde un instant avec une expression d'effronterie outrageante.

— Allons donc, ma petite dame, dit-il avec un sourire ironique, nos Parisiens savent trop bien ce qui est beau... aimable... Ah! çà, quel jour me paierez-vous? ajoute-t-il brusquement.

— Jamais!

— Y pensez-vous? Je puis obtenir la contrainte par corps.

— Faites tout ce que vous voudrez.

Morlet reste un instant stupéfait.

— Madame, dit-il avec colère, ce n'est pas que votre mari soit honnête homme; s'il était encore à marier j'aimerais mieux faire entrer un cheval morveux dans mon écurie que de lui donner ma fille; mais puisque vous l'avez pris et que vous restez avec lui, c'est que vous savez qu'il vous est utile, nécessaire. Son rôle n'est pas beau; c'est une raison de plus pour ne pas lui laisser manquer d'argent.

Francesca sort tout-à-coup de l'apathie dans

laquelle elle était plongée; saisit les mains du marchand de chevaux et les presse avec égarement.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, combien vous me rendez heureuse ! Il est donc bien vrai qu'il suffit d'être la femme de Léonard pour mériter le mépris du monde ?... Je redeviendrai digne de son estime, de sa pitié du moins... Oui... j'y suis enfin résolue...

Étonné, presque effrayé du changement subit de Francesca, Morlet s'imagine que son éloquence l'a fait repentir des galanteries dont il la croit coupable. Cependant l'idée d'une conversion n'a rien qui le flatte. Faire acquitter un billet douteux est pour lui un triomphe plus important que de ramener cinquante Magdeleines à la vertu.

— Oh ! oh ! madame, vous êtes ombrageuse comme un cheval qui boit dans son banc. Est-ce qu'il faut prendre ainsi la chèvre ? une femme est toujours à l'abri du soupçon tant que son mari ne se plaint pas... Mais laissons tout celà, si vous ne voulez pas me payer,

j'irai trouver votre cousin l'avocat ; il est arrivé hier.

Cette menace donne le change aux idées de Francesca.

— Georges est de retour à Paris ! S'écrie-t-elle ?

— Oui, madame, et j'irai lui porter ce billet, si vous n'y faites pas honneur.

— Adressez-vous à un autre ; tant que je vivrai, Georges ne consentira jamais à invoquer la rigueur des lois contre un homme dont je porte le nom.

— Je le sais fort bien, madame ; mais il me paiera. Avant son départ de Paris, il m'a soldé une lettre de change de Léonard bien plus *conséquente*. Il est vrai qu'il m'avait défendu de le dire; mais en pareil cas ... mon indiscrétion ne peut lui faire de tort près de vous... votre mari n'est pas si fier, lui; il m'a déjà conseillé d'aller négocier ce petit billet à la même banque. J'ai voulu d'abord vous en parler ; car aujourd'hui les jeunes gens ne se piquent pas de

constance... Voyons, êtes-vous toujours bien avec le cousin? Puis-je retourner chez lui?

— Non, non, s'écrie Francesca hors d'elle, il est affreux que Georges se soit permis... que vous ayez eu l'infamie d'accepter... Venez demain, vous serez payé, je vous le jure sur l'honneur !...

— Une jolie garantie, murmure le marchand de chevaux ; mais puisqu'elle est brouillée avec l'avocat... Il faut bien attendre qu'un autre... Allons, ma petite dame, continue-t-il en élevant la voix, j'ai reçu soixante francs à compte, je reviendrai demain chercher le reste.

A ces mots, il sort lentement.

X.

Le Délire.

La franchise grossière du marchand de chevaux a prouvé à Francesca, que le monde ne suppose pas même qu'il puisse rester des principes d'honneur et de vertu à la femme d'un homme tel que Léonard. Cette conséquence funeste d'un lien abhorré, l'affermit dans la résolution que son désespoir lui a suggéré.

Se croyant déjà indépendante du monde et de ses jugemens erronés et cruels, Georges seul l'occupe. C'est envain qu'elle voudrait lui faire un crime de sa générosité; il ne se l'est permise qu'après s'être pour toujours banni de sa présence. Cependant le bienfait qu'elle lui doit l'humilie, et la crainte d'en recevoir un nouveau l'emporte sur tout autre sentiment. Le vif désir de tenir la promesse qu'elle a faite à Morlet lui rappelle qu'il lui reste encore un bijoux de prix. C'est le portrait de son père, enrichi de diamans. Elle le prend aussitôt et sort pour aller vendre le médaillon. Son agitation ne lui a pas permis de prendre un chapeau. Les rayons du soleil brûlant de juillet, en tombant sur sa tête nue, achèvent le désordre de ses idées, et l'altération de ses traits frappe tous ceux qu'elle rencontre.

Déjà elle a atteint la rue Richelieu, sans savoir ni où elle va, ni où elle est; sans remarquer ce qui se passe autour d'elle. Une vieille dame, persuadée qu'elle est malade ou

qu'il vient de lui arriver quelque malheur, saisit son bras ; car elle l'a appelée plusieurs fois sans pouvoir se faire entendre.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, vous êtes trop délicate pour courir ainsi tête nue par la chaleur qu'il fait. Vous avez le visage en feu, les yeux enflammés; je gage que vous avez déjà attrapé un coup de soleil?

Francesca porte aussitôt la main à son front.

— Oui, le soleil me fait mal dit-elle.

— Croyez-moi, rentrez chez vous, continue la dame. Est-ce que vous demeurez loin d'ici ?

— Je ne sais pas, répond naïvement Francesca.

— Pauvre petite ! passez du moins à l'ombre, dit la dame, en la conduisant de l'autre côté de la rue.

Sa pitié se borne à ce faible service ; elle s'éloigne sans s'occuper davantage de Francesca.

Les rues de Paris offrent journellement des exemples de cette compassion purement machinale, qui ne s'étend jamais au-delà de l'instant actuel.

Quoique marchant à l'ombre, Francesca sent les artères de sa tête battre avec violence. attribuant toujours le feu intérieur qui la consume à l'ardeur du soleil, un chapeau lui paraît le bonheur suprême en ce moment. A peine a-t-elle fait quelques pas, que l'élégant étalage d'une marchande de modes frappe ses regards; et aussitôt elle entre dans le magasin d'un pas précipité.

— Un chapeau, je veux un chapeau, dit-elle.

Ces mots. prononcés d'une voix sourde, haletante; ses joues pourprées, son regard étincelant excitent chez les jeunes modistes un mouvement de surprise auquel succède tout-à-coup un accès de gaîté. Pour cacher l'éclat de rire prêt à leur échapper, elles baissent la tête sur leur ouvrage, et tout en feignant de ne rien

voir, de ne rien entendre, elles chuchottent entre elles.

— C'est une folle échappée de quelque maison de santé.

— Oui, des douches glacées sur le crâne, c'est là la coîffure qu'il lui faut.

— Bah! c'est une nymphe qui a pris un petit verre de trop. Quand elle aura dormi une heure ou deux, elle se souviendra qne les femmes de son espèce achètent leurs chapeaux au Temple.

La maîtresse est assise au fond du magasin; une foule de toques et de chapeaux élégans sont placés devant elle. Un homme debout près de son tabouret lui arrache les fleurs et les rubans quelle veut poser. Fatiguée de cette plaisanterie niaise et villageoise, elle venait de lui appliquer un violent coup sur la main, au moment ou Francesca est entrée. Les mots un chapeau, je veux un chapeau, l'ont fait sourire. L'immobilité de ses demoiselles l'indigne. Les chalands qui passent sont les meilleurs à ses

yeux, puisqu'ils paient comptant. Elle fait signe à son adorateur d'aller chercher daus l'arrière-boutique des chapeaux de rebut et s'avance vers Francesca. A peine a-t-elle jeté les yeux sur elle, qu'un cri de surprise lui échappe. Francesca de son côté arrête avec anxiété ses regards sur des traits qu'elle croit reconnaître. Cependant elle espère encore qu'une ressemblance funeste l'abuse.

— Parlez ! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée, dites que ce n'est pas vous que j'ai vue ce matin jouant le rôle d'une veuve qu'une importante raison de famille force de cacher sa présence à Paris.

Cette rencontre inattendue a tellement déconcerté la marchande de modes, que loin de profiter du moyen que Francesca elle-même lui offre, elle veut l'entraîner dans sa chambre en lui promettant, à voix basse, de lui avouer toute la vérité. Francesca la repousse avec indignation.

— L'enfer a épuisé sur moi toutes ses malé-

dictions, dit-elle, René n'est qu'un vil imposteur !

L'homme que Cécile avait chargé d'aller chercher des chapeaux revient en ce moment, les bras surchargés de coiffures de toutes couleurs.

— Choisissez, madame, dit-il, tout cela est du dernier goût.

Le son de cette voix a frappé Francesca, elle lève les yeux sur cet homme, d'abord avec surprise, et bientôt avec stupeur.

— Léonard ! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée, Léonard ici !... Ah ! quel tissu d'horreur !...

Accablée par l'idée que la marchande de modes, son amant et son mari s'entendent pour la tromper, une pâleur mortelle couvre son visage. Cécile la soutient d'une main, tandis que de l'autre elle saisit le bras de Léonard qu'elle secoue avec fureur.

— Vous la connaissez ! demande-t-elle, où l'avez-vous vue ?

Incapable de trouver dans son intelligence bornée un expédient passable pour se tirer de

cette situation embarrassante, Léonard prend le parti de feindre un évanouissement. Il gémit roule les yeux, se pince les lèvres, serre les poings et se laisse doucement glisser sur le parquet.

Toutes les demoiselles se lèvent à la fois.

Ah! par exemple! s'écrient-elle voilà du nouveau : un ancien officier qui tombe en faiblesse à la vue d'une jolie femme!

— De l'eau, qu'on m'apporte de l'eau, s'écrie la marchande de modes avec rage.

Elle est obéie à l'instant. Saisissant le verre qu'on lui présente, elle le vide sur la figure de Léonard, qui, peu préparé à des soins aussi brusques, se soulève à demi et essuie son visage inondé.

Un rayon d'espérance est rentré dans l'âme de Francesca.

— Vous lui demandez comment il me connaît, dit-elle à Cécile, est-ce que vous ignorez que j'ai le malheur d'être sa femme?

— Quoi! ce fourbe bas et vil, ce monstre qui

vous a si indignement trompée, est ce même homme qui est là, à nos pieds. Répondez-donc, ajoute-t-elle en s'adressan tà Léonard, toujours assis sur le parquet.

Sous le rapport de l'immoralité, de la dépravation, il a suivi à merveille les progrès du siècle; il n'est resté en arrière que pour ce qui concerne l'art et le bon goût. Quoique comédien perpétuel au milieu de la vie positive, il ignore que le hoquet dramatique n'est plus de mode, et il y a recours comme à un moyen qui produit de grands effets, sans aucun effort de génie où d'imagination. Mais cette ruse, loin de toucher la marchande de modes met le comble à son indignation.

— N'espérez plus me rendre dupe de vos sanglots, s'écrie-t-elle, Ah! que ne vous êtes-vous cassé le cou, avant le jour où un hasard funeste m'a conduit près de votre cabriolet. Votre figure candide, vos larmes, quand vous parliez de vos malheurs; votre air doux et patient m'avaient séduite. Je n'ai pas tardé à

m'apercevoir que vous étiez sans éducation, stupide; mais je vous croyais tellement bon, complaisant, soumis, que j'étais presque résolue de vous épouser ainsi que vous m'en avez priée cent fois. J'ai souffert qu'un autre conduise votre cabriolet, tandis que vous faisiez le fainéant ici. J'ai eu la faiblesse de consentir à vous faire passer pour un officier pensionné; je vous ai fourni de l'argent; tout est fini! levez-vous, sortez! Ne croyez pas que je vous regrette: je vous regardais comme un animal domestique qui amuse et qui peut devenir utile. Paul m'a dégoûté des jeunes gens à la mode; je croyais qu'un niais... vous me les faites abhorrer!... Ah! que je suis malheureuse, continue-t-elle, d'une voix entrecoupée par les pleurs, je ne pourrai donc jamais rencontrer un honnête homme! Je commence à croire qu'il n'y en a pas; qu'ils sont tous méchans, perfides!

Francesca a écouté avec une joie insensée les reproches adressés à son mari par une femme en fureur; mais ses derniers mots lui rappellent

qu'elle aussi à été trompée par son amant et que Cécile est sa complice.

— Il ne vous appartient pas, dit-elle avec aigreur, d'accuser les hommes de perfidie, ils le seraient moins, sans doute, s'ils ne trouvaient pas toujours des femmes prêtes à les seconder. Oui, ajoute-t-elle, en sortant lentement du magasin, je vous crois plus coupable que lui, aussi ne le reverrai-je jamais..... il lui serait trop facile d'obtenir son pardon.

Léonard, qui s'applique cette phrase, se lève avec précipitation et d'un air de triomphe. L'idée que deux jolies femmes se disputent sa possession, flatte sa vanité, et la découverte inattendue que Francesca est susceptible de jalousie, lui donne une assurance qui ne lui est pas ordinaire. Charmé du parti qu'il peut tirer d'une faiblesse qu'il était loin de supposer à sa femme, il n'hésite plus entre elle et la marchande de modes, près de laquelle, au reste, il voit qu'il n'a plus rien à espérer; car elle continue à l'accabler d'imprécations, et le menace de le faire jeter

à la porte s'il ne se retire à l'instant. Averti par un instinct secret, qu'en prenant un air de colère et d'indignation il disposera en sa faveur les curieux, qui déjà se sont arrêtés devant le magasin, il renverse brusquement les meubles qu'il rencontre sur son passage et sort en toute hâte.

Arrivé dans la rue, il cherche sa femme des yeux; l'apercevant à peu de distance, il s'empresse de la rejoindre et la suit de près; mais sans oser lui adresser la parole.

Avant d'avoir été chez Cécile, l'infortunée Francesca était étrangère à tout ce qui l'entourait, maintenant elle l'est devenue à elle-même. Les objets extérieurs qui frappent sa vue ont seuls encore le droit d'éveiller quelques perceptions dans son âme paralysée. Cette suspension subite des plus nobles facultés de l'intelligence humaine. semble donner plus d'énergie à tout ce qui appartient à l'instinct purement animal. Elle reconnaît les rues, combine le chemin qu'il faut prendre pour se rendre chez elle; évite les

voitures et tout ce qui pourrait lui causer quelque souffrance physique. Mais son vif désir de se retrouver le plutôt possible dans sa chambre, ne lui est inspiré par aucun autre motif que par le besoin du silence, de la solitude, du repos

Enhardi par ce calme apparent, Léonard glisse légèrement son bras sous le sien. Elle accepte cette appui avec joie; car elle sent qu'il lui aide à marcher avec moins de peine.

Au moment de monter l'escalier de sa demeure, Léonard s'arrête par un reste de cette crainte que sa femme lui a toujours inspirée. ce mouvement rend Francesca à elle-même; elle jette un regard fugitif sur son mari, le reconnaît, et une exclamation de dégoût lui échappe; mais elle n'abandonne pas son bras, que sa faiblesse toujours croissante lui rend indispensable.

Arrivée dans sa chambre, elle se jette sur un fauteuil, et s'abandonne tout entière au plaisir de reposer ses membres, brisés par la fatigue et par la fièvre qui l'agite. Peu-à-

peu les objets qui l'entourent attirent son attention; elle exprime tout haut les pensées douces et déchirantes qu'ils lui rappellent : la contrainte, le mystère, la prudence sont incompatibles avec les dispositions de son esprit.

— Oui, dit-elle, ici je retrouve le souvenir... c'est l'ombre du bonheur... ici, naguère il m'était encore permis de croire qu'il m'aimait...

La passion de Francesca commence à inquiéter Léonard. Il se souvient avec effroi des coups de poignards, des chocolats empoisonnés, et autres gentillesses semblables, par lesquelles, dans les romans qu'il a lus, les héroïnes espagnoles punissent les infidèles. La douceur lui paraît le meilleur moyen de détourner le danger dont il se croit menacé.

— Ma chère amie, dit-il en sanglottant, je vous donne ma parole d'honneur que je ne savais pas que cela vous ferait tant de peine. Permettez-moi de *vous observer* que c'est votre faute. Vous disiez sans cesse que c'était déjà

trop pour vous d'avoir le nom de ma femme... Vous m'avez forcé à avoir des maîtresses; moi qui suis si sage de mon naturel. Vous avez pensé qu'il était beau de dédaigner son mari. Eh bien! vous en voilà punie.

Francesca ne l'a point compris, elle ne l'a pas même entendu. S'arrachant enfin à son délire par un effort pénible, elle lui sourit presque avec douceur.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, vous venez de me rendre un grand service, c'est la première fois de votre vie que vous m'avez été agréable.

Ce remerciement déconcerte entièrement Léonard.

— Elle est charmée de m'avoir pris sur le fait, se dit-il à lui-même, et moi qui la croyais jalouse... Je n'y comprends plus rien.

— Oui, monsieur, continue Francesca, sans l'appui de votre bras, je serais tombée en chemin... j'aurais été écrasée, sans doute... Je n'aurais jamais revu ces lieux si chers... ces lieux où

tant de fois il a passé des heures entières auprès de moi... où j'ai reçu ses premiers aveux...

— De qui donc parlez-vous? demande Léonard avec surprise.

— De l'homme que j'adore avec une passion délirante.

— Oh! mon Dieu! s'écrie Léonard, elle est devenue tout-à-fait folle.

— Non, monsieur, et je ne conçois pas ce qui peut vous étonner. La nature m'a donné un cœur aimant. Je vous l'ai dit plus d'une fois, si vous eussiez été moins vil, moins méprisable, vous en auriez reçu des preuves nombreuses.

— Est-ce que vous voudriez faire parade de vos fautes? s'écrie Léonard, avec colère. Ne savez-vous donc pas que le monde méprise la femme adultère?

— Oui, monsieur, je le sais, et ce mépris est depuis long-temps mon partage... Je le présumais... on me l'a dit clairement aujourd'hui... on ne suppose pas même la possibilité que la femme d'un homme tel que vous puisse être vertueuse.

On croit que je tiens à vous parce que le manteau matrimonial couvre toutes les dépravations; on croit que vous me supportez parce que j'ai soin de choisir des amans généreux. Votre bassesse ne justifie que trop ces soupçons. Vous avez souffert que Georges paie pour vous un billet considérable; vous avez même engagé votre marchand de chevaux à retourner à la charge.

— Il faut que vous ayiez un amour-propre bien désordonné pour vous imaginer qu'on est amoureux de vous quand on cherche à me faire du bien. Georges est mon parent, mon ami, je suis sûr de lui. C'est un jeune homme fort sage, très rangé ; ce n'est pas sa faute s'il vous a tourné la tête.

— Vous vous trompez, ce n'est pas Georges que j'aime.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— Je ne le dénoncerai pas à votre cupidité.

— Vous auriez mieux fait de vous taire tout-à-fait, dit Léonard avec une rage concentrée.

— Non, monsieur, je ne me sens pas la force de supporter plus long-temps la honte d'être votre femme; le malheur d'habiter sous le même toît que vous, de souffrir votre vue! Les angoises de plusieurs années m'ont acquis le droit de connaître enfin un jour de liberté!

—Est-ce que vous auriez envie de me quitter, de vous sauver? Ne l'essayez pas... notre acte de mariage est en règle: je vous ferai ramener par les gendarmes; je vous attacherai à mes côtés s'il le faut.

— Monsieur, dit froidement Francesca, jusqu'ici je vous ai répété, non-seulement que je ne vous aime point, mais que je vous méprise, que je vous hais. Je viens de vous dire aussi clairement que possible que j'aime, que j'adore un autre homme que vous!

— Tant pis! c'est une lubie que je saurai bien vous faire passer. Au reste, aimez le diable si vous voulez. je vous surveillerai si bien qu'il ne saura vous approcher sans ma permission.

Francesca connait l'âme vile et méprisable de Léonard, et cependant ce sentiment inné qui nous pousse toujours à juger les autres par nous-même, lui avait fait espérer qu'il la repousserait avec indignation, qu'il s'éloignerait d'elle, dès qu'elle lui aurait appris que son cœur est plein d'une passion dont il a le droit de s'offenser. Le projet qu'elle avait fondé sur cet espoir s'évanouit avec lui. Elle se promène d'un pas agité et en arrêtant sur son mari des regards sombres, farouches.

S'apercevant que ses menaces loin d'intimider Francesca ont augmenté son exaltation, la crainte de perdre les ressources que son travail lui procure, le pousse à feindre un violent désespoir, à l'aide duquel il espère l'attendrir. Il se jette sur une chaise placée près d'un secrétaire, sanglotte, pousse des gémissemens; accuse le ciel d'avoir permis qu'il soit trahi par une femme qu'il adore; fait semblant de s'arracher les cheveux; saisit l'encrier et s'en frappe le front à plusieurs reprises. En

sentant couler l'encre sur son visage un effroi véritable s'empare de lui.

—Je suis blessé! .. couvert de sang!... s'écrie-t-il.

— Rassurez-vous, dit Francesca avec un sourire de mépris, ce n'est que de l'encre.

Entraîné par la honte et la colère, Léonard oublie le rôle tragique à l'aide duquel il espérait attendrir sa femme, et lui fait avec emportement l'énumération de tous les mauvais traitemens qu'il lui ferait subir si elle osait songer à le quitter.

La ruse n'est pas toujours fille de la perfidie, le sentiment pénible de la faiblesse luttant en vain contre la force brutale peut l'inspirer aussi. Francesca sent la nécessité d'y avoir recours pour se délivrer de l'odieuse présence de Léonard.

—Croyez-moi, lui dit-elle avec calme, presque avec bonté, épargnez-nous des scènes pareilles: elles ne serviraient qu'à m'affermir dans le dessein que vous me supposez, si je

l'avais conçu en effet. Je sais que la mort seule peut nous séparer. Je me regarde toujours comme votre femme, puisqu'aujourd'hui même j'ai voulu payer une de vos dettes: Pour acquitter le billet que vous devez à Morlet, j'allais vendre le seul bijou qui me reste. Jusqu'ici j'avais refusé d'en faire le sacrifice parce qu'il a été porté par ma mère; Eh bien! monsieur, je vous l'offre, je vous abandonne en entier la somme que vous pourrez en retirer je n'exige en échange qu'un très léger service.

La cupidité de Léonard, éveillée par cette proposition, change tout-à-coup la disposition de son humeur.

— Quel est-ce service? demande-t-il vivement.

— De ne point reparaître ici avant quarante-huit heures. J'ai besoin de solitude, de repos. L'idée qu'il serait possible que vous puissiez venir me troubler, détruirait tout le bonheur que j'attends de ces deux jours de retraite.

Léonard croit deviner que sa femme veut s'acquitter d'un acte de dévotion, et le prix que lui vaudra sa complaisance ne lui permet pas d'hésiter. Il promet de partir à l'instant pour Versailles.

Francesca ouvre un tiroir du secrétaire, en ôte tout l'argent qui s'y trouve, le remet à son mari et dépose dans ce même tiroir le médaillon qu'elle avait pris pour le vendre.

— Je ne vous le donne pas aujourd'hui, dit-elle; car vous me manqueriez de parole. Je sais que vous ne doutez pas de la mienne.

— Oh! non, répond Léonard en jetant des regards avides sur le bijou.

— Léonard, continue Francesca d'un ton solennel, vous avez fait le malheur, la honte de ma vie, je vous pardonne...

Et pour la première fois elle lui tend la main; et ses yeux s'arrêtent sur lui sans haine et sans mépris.

— Oui, je vous pardonne, répète-t-elle.... ne me remerciez pas... moi aussi j'aurai besoin

de clémence... notre juge à tous deux me l'accordera peut-être; car j'ai eu la force de supporter une seule fois votre regard, l'étreinte de votre main... comme si vous étiez honnête homme... Laissez-moi maintenant! Si vous restiez un moment de plus, j'éprouverais de nouveau toute l'indignation que votre vue m'a toujours causée.

Léonard qui commence à attribuer la singulière conduite de sa femme au dérangement de sa tête, est charmé de terminer un entretien qui ne lui paraît pas sans danger pour lui. Profitant avec empressement de l'ordre qu'il vient de recevoir, il s'éloigne à pas précipités.

Francesca le suit des yeux; quand elle a cessé de l'apercevoir, sa poitrine se soulève comme soulagée d'un fardeau pénible. Elle appelle Thérèse, qui entre aussitôt.

— Allez trouver Georges, lui dit-elle, priez-le de ma part, de venir ici demain au matin, sans faute; dites-lui que c'est la dernière, la

plus grande preuve qu'il puisse me donner de son amitié.

Quoique surprise du ton solennel de sa maîtresse, Thérèse obéit sans réplique.

Sûre enfin d'être seule et libre pendant une heure au moins, Francesca entre dans sa chambre à coucher. Ses regards se fixent aussitôt sur un petit flacon placé sur la cheminée. Elle s'en approche en s'arrêtant à plusieurs reprises: mais ses longues pauses semblent être plutôt le résultat de son anéantissement physique que d'une hésitation morale. Arrivée enfin à la cheminée, elle s'y appuie, s'y cramponne presque, comme si elle craignait qu'une force supérieure ne l'en éloignât. Serrant d'une main l'extrémité du marbre, elle saisit de l'autre le flacon et en verse le contenu dans une tasse qu'elle porte avidement à sa bouche. Un terreur subite la retient; tout son corps frémit et ces paroles s'échappent de ses lèvres.

— Le suicide est un crime !..

Ses yeux égarés fixent machinalement la glace placée sur la cheminée. Une gravure suspendue en face et qui représente la célèbre Aria, au moment où elle retire de son sein le poignard quelle remet à Pétus, s'y réfléchit. Ce trait d'histoire, en s'offrant comme par enchantement à l'imaginatien malade de Francesca, fait taire les craintes que les principes religieux ou bien le sentiment inné qui nous fait tenir à l'existence vient d'éveiller en son âme.

— Le suicide est une vertu quand il arrache à l'ignominie, dit-elle.

Et aussitôt elle vide la tasse d'un seul trait.

L'exaltation emprunte toutes les formes, elle a atteint son dernier période quand elle prend celle du stoïcisme. Certaine enfin de n'avoir plus que peu de temps à vivre, Francesca se sent tranquille, presque heureuse. Et retournant au salon, elle jette ses regards sur les objets qui l'entourent avec une satisfaction mélancolique.

— C'est ici que je veux mourir, dit-elle, ici

tout me parle de lui; ici tout a été touché, regardé par lui... Ce chevalet a porté son image... elle est encore là, dans mon cœur... bientôt il aura cessé de battre... je l'ai voulu... Dieu en me donnant la vie ne m'a pas demandé si je consentais à la reçevoir, à souffrir tous les maux qu'elle entraîne... pourquoi ne pourrai-je pas lui rendre ce funeste présent sans sa permission?...

Tout en prononçant ces mots, elle s'est placée à son secrétaire et s'apprête à écrire. Mais l'opium qui, pris à des doses modérées, procure un calme heureux, des rêves enchanteurs, a déjà porté dans ses veines une irritation délirante, précurseur de la mort que donne ce poison. Une puissance surnaturelle semble agiter à la fois tous les organes de sa tête, et ses idées se multiplient avec une telle rapidité qu'il n'est plus en son pouvoir de les énoncer avec ordre et clarté. Cherchant à combattre des symptômes qui ne la désespèrent que parce qu'ils la surprennent plutôt qu'elle ne s'y était

attendue, sa main trace des phrases entrecoupées, dictées d'abord par les derniers efforts d'un cerveau encore libre dans ses fonctions, et bientôt par les illusions d'un délire qui confond dans l'instant actuel, les craintes et les espérances de l'avenir.

« Quand tu auras besoin d'un ami, d'un
« frère, appelle-moi... Ce sont là tes paroles,
« Georges... Eh bien! je t'appelle!... rassemble
« toutes tes forces... Quand tu viendras demain...
« on te dira que je dors d'un sommeil effrayant...
« Tu voudras me voir, me parler... Pauvre
« Georges... Francesca est muette, insensible!
« Francesca est morte!... Morte empoisonnée!..
« Tu jures de la venger!.. de punir l'assassin!..
« Arrête! Georges... L'assassin de ta malheu-
« reuse amie... c'est elle-même!.. une forte dose
« d'opium... moyen funeste; il agit trop vite...
« n'importe. Cherche, tu trouveras une lettre
« pour toi... elle te révèlera le secret de mon
« cœur, de ma mort!... elle t'apprendra ma
« dernière volonté..... J'ai éloigné Léonard,

« je ne veux pas qu'il me voie mourir: je ne « veux pas qu'il me voie morte... je ne pour- « rais plus me défendre de son approche... « Qu'avant son retour mes restes soient con- « fiés à la terre, qu'il ignore toujours où tu « les auras fait déposer... J'attends ce service « de ton amitié. Georges... j'allais le demander « à l'amour.... mais l'amour est perfide.. S'il « ne m'avait pas trompé. *Lui*... j'aurais vécu un « jour de plus... je ne me serais donné la mort « que demain... j'aurais calculé les heures, les « minutes..... afin d'attendre son arrivée..... « René... je t'adore toujours... je maudis le « hasard funeste qui m'a prouvé ta trahison... « Viens donc... viens me dire que tu m'aimes... « Mens, je te croirai... tu m'as assuré que si « je ne venais pas à ton rendez-vous tu accour- « rais ici... je t'attends... Ah! te voilà enfin... sois « le bien-venu... la mort est dans mon sein... « je l'ai savourée avec délices. Elle rompt la « chaîne qui m'attache à Léonard... je suis libre... « je suis à toi, René... Presse-moi donc plus

« fortement dans tes bras... ne frémis que de « bonheur..... Ce moment suprême n'a rien « de redoutable pour toi... je m'en suis punie « d'avance pour nous deux... René... veille « près du cadavre de ta femme... que ta main « le pose au cercueil... que ton regard seul la « suive au fond de la fosse... mon âme! je l'ai « exhalée sur tes lèvres... tu l'as reçue... Elle « n'échappera à la terre qu'avec la tienne... le « même sort les attend dans l'éternité!... Com- « prends-tu maintenant pourquoi j'ai voulu « mourir dans tes bras ?... »

La plume s'échappe de ses doigts : sa tête, ses paupières s'appesantissent : tout son corps est frappé d'une immobilité complète : toutes ses facultés sont anéanties : mais cette immobilité, cet anéantissement, ce n'est point le sommeil, ce n'est pas la mort : c'est une existence illusoire, fantastique et matérielle cependant : car les images qu'il enfante reproduisent toutes les pensées que formait son cerveau lorsqu'il agissait encore par le secours de ses sens. Bien-

tôt de violentes attaques nerveuses agitent ses membres, son visage se couvre de taches pourprées. Les noms de Léonard, de Georges, de René: des phrases entrecoupées sortent de ses lèvres, et prouvent que des visions, tantôt effrayantes, tantôt douces se rattachent à ces noms.

Depuis plusieurs minutes, elle est dans cet état, quand une main impatiente agite la sonnette avec violence, presque avec frénésie; Francesca n'entend plus rien. Le bruit de la sonnette continue, il redouble, il cesse; la porte s'ouvre, Thérèse entre. La plus vive inquiétude se peint sur ses traits, elle pressent qu'un événement extraordinaire a pû seul empêcher sa maîtresse d'aller ouvrir. Un officier de la garde royale se précipite sur ses pas. C'est le duc.

Cécile s'est empressée de le faire prévenir de la scène qui vient de se passer chez elle. L'homme qu'elle avait chargé de ce message, n'ayant point trouvé le duc à son hôtel, s'est rendu au poste où il était de service: car les signes de mécontentement qui ont accueilli la

publication des ordonnances, ont déjà prouvé au gouvernement la nécessité de se mettre en mesure de comprimer les troubles prêts à éclater. Le désir. le besoin de se justifier aux yeux de Francesca lui a fait tout oublier. C'est lui qui a sonné avec tant d'impétuosité; ses vains efforts pour se faire entendre avaient mis le comble à son impatience, quand Thérèse est arrivée enfin. C'est presque malgré elle qu'il l'a suivie au salon.

En voyant Francesca étendue sur un fauteuil, le visage en feu, les lèvres violettes, les yeux ouverts, mais immobiles et éteints, tous deux s'arrêtent comme frappés par la foudre. Quelques mots échappés à son délire, ranime leur espérance. Le duc se jette à ses pieds. et la conjure de vivre pour lui. Thérèse appelle du secours à haute voix. Mais se rappelant aussitôt qu'on ne saurait l'entendre, elle supplie l'officier. que dans son trouble elle n'a pas reconnu pour le même homme qui est venu se faire peindre si souvent, de veiller sur sa maî-

tresse tandis qu'elle ira chercher un médecin.

Resté seul avec Francesca, le duc lui parle, l'appelle et s'aperçoit avec désespoir, qu'elle est hors d'état de l'entendre, de le reconnaître, un papier écrit, placé devant elle, frappe sa vue. Les premières lignes suffisent pour lui apprendre qu'elle s'est donné volontairement la mort. L'arracher de ce lieu funeste, la sauver, où mourir avec elle, est la seule pensée distincte qui lui reste. Cachant en hâte dans son sein le papier dont il n'a pas eu la force d'achever la lecture, il prend Francesca sur ses bras, et descend rapidement l'escalier avec elle. Il arrive dans la cour sans avoir rencontré personne: la portière même n'est pas dans sa loge, Thérèse l'a chargée d'aller de son côté chercher des secours.

Un fiacre qui a amené le duc l'attendait à la porte, il y dépose Francesca se place à côté d'elle, indique le pavillon du boulevart Mont-Parnasse, et ordonne au cocher de mettre ses chevaux au galop.

Après un quart-d'heure d'anxiétés et d'angoises cruelles, la voiture s'arrête; le duc donne au cocher l'adresse de son médecin, lui recommande de le lui amener sur-le-champ; emporte Francesca dans le pavillon et la dépose sur un lit de repos. Mais c'est en vain qu'il cherche à la ramener à elle-même. Déjà ses membres sont glacés et commencent à se roidir: son cœur a cessé de battre, sa respiration est imperceptible; cependant son teint est toujours fortement coloré et ses yeux sont ouverts Ces symptômes de vie et de mort réunis sur la même personne, rendent son aspect plus effrayant. Le duc commence à croire qu'il l'a perdue pour toujours. A cette pensée désespérante, se joint la certitude affreuse qu'elle ne s'est donnée la mort que parce qu'elle s'est crue trompée par lui. La douleur arrivée à ce degré ressemble à de l'indifférence. Debout devant elle, les bras croisés sur sa poitrine, il la contemple en silence. Pas une larme, pas un gémissement ne lui échappe. Il s'aperçoit que son sang s'arrête

dans ses veines, que ses nerfs se détendent, que ses idées se troublent, que sa vue se couvre, et sa pensée suit avec une volupté secrète les progrès de cet état qui lui semble le précurseur d'une mort certaine. Il se sent mourir avec délices près de Francesca qui ne peut plus le voir, ni l'entendre, quand le médecin qu'il a fait appeler entre tout à coup. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il peut obtenir du duc quelques détails sur l'état de la malade. Après l'avoir examinée avec attention, il assure qu'il est encore possible de la sauver si la dose d'opium n'a pas été trop forte, et surtout si elle y a accoutumé ses organes, par un usage modéré, mais habituel. Cet espoir ranime les forces du duc : il est devenu capable de seconder les efforts du docteur.

Des frictions, une saignée des potions excitantes tirent peu-à-peu Francesca du sommeil léthargique ou elle était plongée. Elle n'a pas encore recouvré l'usage de ses sens ; mais son teint reprend sa pâleur habituelle, ses yeux se

ferment. une respiration douce et réglée soulève sa poitrine : elle dort paisiblement.

Le duc sait que son médecin est incapable d'abuser du secret dont il est devenu le confident : mais lors même qu'il n'aurait pas cette conviction, il ne pourrait lui cacher que sa vie est attachée à celle de Francesca. Le bon docteur promet de rester près d'elle jusqu'au moment où elle sera tout-à-fait hors de danger : mais il exige que le duc se retire lorsqu'elle se réveillera.

Le duc lui exprime sa gratitude dans les termes les plus exaltés.

Au bout de quelques heures Francesca fait un léger mouvement. Le docteur saisit en silence le bras du duc, le fait passer dans la chambre voisine, et revient se placer dans la chambre de la malade. de manière à ne pas en être vu. Elle se soulève doucement. ses mains touchent avec surprise et inquiétude les objets qu'elles peuvent atteindre ; mais ses yeux qui ont encore le caractère funeste d'une altération mentale.

errent au hasard sans se fixer sur aucun point.

Ah ! dit-elle enfin d'une voix étouffée, combien on souffre pour mourir... Je m'en souviens encore... Après ces angoises horribles... le néant... Non, le sommeil... de plusieurs siècles peut-être ; mais toujours le sommeil... Me voilà réveillée enfin, pour la vie éternelle!...

Un mouvement involontaire la fait tressaillir. Elle touche ses mains, les porte à son visage, les retire et les regarde avec effroi.

J'ai conservé les mêmes formes... je parle, j'entends le son de ma voix!... Mère chérie!... René! Vous tous que j'ai aimé, qui m'avez précédés ou suivis dans la tombe... Vous appellerai-je envain, suis-je seule dans l'éternité?.... L'isolement!... c'est plus affreux que l'enfer, que le néant!

Épuisée par la terreur elle retombe sans mouvement. Avant de se montrer, le médecin a voulu s'assurer de l'état moral de la malade. Persuadé qu'elle se remettra entièrement dès

qu'il sera parvenu à calmer sa tête, il s'approche d'elle et lui fait respirer des sels qui l'a raniment aussitôt.

En voyant un homme près de son lit, elle se dresse vivement et ses regards se fixent sur lui comme pour lui demander une explication. Le docteur parvient sans peine à lui faire comprendre qu'elle n'a point cessé d'exister. Il avoue qu'en effet elle a couru un grand danger; mais que maintenant il répond de ses jours. Peu-à-peu ses forces se raniment; ses souvenirs, ses pensées se classent. Convaincue enfin qu'un secours inattendu l'a arrachée à la mort qu'elle voulait se donner... Elle cherche à s'expliquer comment elle se trouve en ce lieu qu'elle commence à reconnaître, malgré la faible lueur du crépuscule.

Après avoir long-temps éludé les nombreuses et pressantes questions que Francesca lui adresse à ce sujet, le médecin croit enfin pouvoir lui avouer sans danger toute la vérité.

— Vous avez été trouvée mourante chez vous, dit-il, par un homme qui s'intéresse vivement à votre destinée, il vous a apportée ici et m'a fait appeler pour vous donner des soins. En sauvant vos jours, j'ai conservé les siens; car il n'aurait point survécu à votre perte. Vous allez vous en convaincre vous-même; car il est ici. Il attend que je lui permette de vous voir!

Le duc qui n'a pas perdu un mot de cette scène, n'a plus la force de maîtriser son impatience. Il ouvre vivement la porte et se précipite aux pieds de Francesca.

— Je suis coupable, dit-il, mais je le suis moins que toi. Il fallait ou t'affliger en te révélant un secret funeste, ou me souiller d'un mensonge. Je n'ai point hésité! toi tu n'as pas craint de me donner la mort en disposant de tes jours qui m'appartiennent!

Le costume militaire du duc que Francesca ne lui avait jamais vu, l'a surprise un instant, mais l'accent de sa voix, les tendres reproches

qu'il vient de lui adresser lui prouvent qu'il l'aime avec passion.

— Eh ! que m'importe ton état lui dit-elle, et pourquoi tu me l'as caché jusqu'ici; que m'importe tout ce que tu as pu me dire de mensonger sur ta prétendue sœur? ton amour pour moi est une vérité.

Et passant ses bras autour du cou du duc, elle l'attire sur son cœur. Des larmes abondantes adoucissent la violence de ses sensations et achèvent de convaincre le docteur que sa présence n'est plus nécessaire. Il s'approche du duc et lui fait signe de le suivre.

— Je vous suis désormais inutile. lui dit-il dès qu'ils ont quitté l'appartement. l'amour fait des cures plus merveilleuses qu'Hypocrate. C'est vous seul qui pouvez guérir cette malheureuse dame du désespoir qui a manqué de causer sa perte. Si vous la quittiez brusquement vous l'assassineriez.. je vous parle en médecin: conserver la vie d'un de nos semblables est pour nous le premier devoir. la première vertu. Si j'étais

prêtre ou magistrat, je serais peut-être forcé de vous tenir un autre langage.

A ces mots il s'éloigne.

Le duc retourne avec précipitation près de Francesca, il lui semble que le verrou qu'il a tiré sur la porte par où le docteur vient de sortir, le sépare pour toujours d'un monde qui se croit en droit de blâmer le sentiment qui l'unit à la femme dont rien désormais ne pourra plus le séparer.

XI.

La Famille du Cordonnier.

La matinée du vingt-sept juillet s'est écoulée, et le duc est encore seul avec Francesca dans le pavillon où la veille il l'avait portée mourante. Il a oublié près d'elle les ordres qu'il avait reçus pour veiller à la tranquillité de Paris; il n'est plus pour lui en ce monde d'autre être à protéger, à défendre que Francesca, d'autres devoirs à remplir que celui de la rendre heu-

reuse; de lui consacrer toute son existence. toutes ses pensées. Assis près d'elle, il a passé un bras autour de sa taille. Il la contemple en silence, mais avec ivresse. Le sentiment qui l'anime n'a plus rien de cette agitation fiévreuse, résultat inévitable de la lutte du devoir et d'une passion violente. Tout en lui respire la douce émotion, la tendre langueur de l'amour heureux ; heureux de souvenir et d'espérance !

Le duc ne s'aperçoit point que le sourire qui effleure les lèvres de Francesca appartient plutôt à la douleur qu'au plaisir; que les soupirs qui soulèvent sa poitrine ont un caractère plus prononcé de tristesse, de regrets, que de volupté. Elle connait tous ses secrets; elle lui a tout pardonné. C'est au duc, c'est au mari de Sophie qu'elle a renouvelé le serment d'un amour éternel, et il ne suppose pas même la possibilité qu'elle puisse se repentir d'avoir promis d'être à lui pour toujours, en dépit du double lien qui les sépare.

— Ma douce amie, lui dit-il, en la pressant plus fortement sur son cœur, donne-moi le courage de passer loin de toi deux heures, deux siècles. Ce sacrifice est indispensable. Nous n'avons pas un moment à perdre. Je crains que Léonard n'ait pas tenu la promesse qu'il t'a faite. Il te cherche sans doute...

— Oui, dit Francesca avec un frémissement involontaire, Léonard demande qu'on lui rende sa femme... la tienne aussi, René, réclame sans doute déjà son mari...

— Notre position sociale, répond le duc, nous a permis de rester étrangers l'un à l'autre: mes gens seuls auraient remarqué mon absence, s'ils n'avaient pas sû que mes devoirs militaires m'obligeaient à passer cette nuit hors de l'hôtel. Des craintes plus réelles, plus graves, me forcent de hâter notre fuite.

— Il est donc vrai, René, que tu veux fuir avec moi? me sacrifier ton rang, ta fortune...

— Renoncer à des biens imaginaires, pour un

bonheur réel, est-ce là ce que tu appelles un sacrifice? interrompt le duc. Ma résolution irrévocable de te consacrer ma vie n'a pas été prise dans un moment de délire; je l'ai arrêtée depuis long-temps, j'ai tout disposé pour l'exécuter; car je me flattais sans cesse que je parviendrais à te faire céder à mes vœux. J'ai pris un passeport sous un autre nom; j'ai déposé chez un banquier une partie de l'héritage de mon père. Cette somme suffira pour nous mettre au-dessus du besoin. Ce n'est pas la fortune, les grandeurs que tu cherches avec moi! Je vais achever mes préparatifs; nous n'avons pas un moment à perdre. Ce n'est pas toi seule qu'on cherche, qu'on accuse en ce moment... Pour me rendre chez toi, j'ai quitté hier le poste que l'honneur m'assignait... Paris, je te l'ai dit, est agité... déjà sans doute le sang coule... Ce n'est point une émeute, c'est une révolution terrible, longue peut-être, qui commence.

— Et c'est dans un pareil moment s'écrie Francesca, que tu veux abandonner ton roi! fuir ta patrie! déserter ton drapeau!

— Si, aux yeux de la loi tu étais ma femme, tu chercherais en vain à me retenir près de toi; car alors tu pourrais donner publiquement des larmes à ma mémoire, et la gloire que j'aurais acquise, en accomplissant un devoir pénible, rejaillirait sur toi. La position affreuse à laquelle je t'ai réduite, me force de craindre la mort. Si tu me perdais, il ne serait plus pour toi en ce monde ni appui, ni pitié! je suis devenu ton univers. Pour sauver ta vie, il faut que je flétrisse la mienne... Dans deux heures au plus tard tu me reverras... j'amènerai une chaise de poste... demain nous aurons quitté la France...

A ces mots il sort brusquement comme s'il craignait de s'appesantir sur le sacrifice le plus grand, le plus difficile que l'amour puisse inspirer, celui de l'honneur.

Francesca comprend enfin toute l'étendue

du malheur qu'elle va attirer sur le duc. Son imagination lui peint, sous les couleurs les plus sombres, les humiliations, les craintes perpétuelles, la honte à laquelle il va se trouver condamné pour toujours. Cet amant dont elle croyait faire le bonheur en renonçant pour lui à ses principes, à l'estime d'elle-même, lui apparaît tout-à-coup en proie à l'ennui, aux regrets, aux remords, et son muet désespoir l'accuse de tous les maux qu'il souffre, et qu'elle a attirés sur lui.

Chaque instant grave ces cruelles réflexions plus fortement dans son esprit. De violents combats intérieurs l'agitent. Tout-à-coup elle tombe à genoux devant la place où le duc était assis près d'elle ; elle lui tend les bras comme s'il était encore là pour répondre à son appel. Mais s'arrachant aussitôt à cette émotion dangereuse, elle passe dans la pièce voisine, et se place au secrétaire.

— Il faut que je lui écrive, dit-elle, il faut qu'il sache pourquoi je le quitte.

Et ses lèvres murmurent les mots que sa main trace en tremblant.

« René! tu as voulu me donner plus que « la vie. Moi aussi je vais t'offrir un don plus « grand que cette existence éphémère... Eh! « qu'est-ce donc que la vie! une goutte d'eau « échappée d'un sombre nuage, et qui tombe et « se perd dans la mer de l'éternité, avant que « notre cœur ait pu achever une pensée d'a- « mour... Des sacrifices aussi faibles sont indi- « gnes de nous... tu l'as senti... tu veux braver « l'infamie pour me prouver ta tendresse. « Pour te convaincre de la mienne, je renonce « à toi!... Ne crains rien pour mes jours, je « supporterai désormais tout ce que l'avenir « pourra m'offrir de plus horrible... tu ne dois « plus douter de mon courage... j'ai pu me « séparer de toi... nous nous trouverons dans « un meilleur monde... Là, je ferai valoir mes « droits sur ton cœur: car là, du moins, il te « sera permis de n'appartenir qu'à Francesca. »

S'apercevant enfin que ses larmes effacent une partie de ce qu'elle écrit, elle dépose la plume et quitte le pavillon dont elle emporte la clef. Elle a conservé assez de présence d'esprit pour sentir qu'il serait dangereux de le laisser ouvert et pour se rappeler que le duc a une seconde clef.

Dirigeant sa marche du côté du Luxembourg, elle traverse le jardin, la place et une partie de la rue de l'Odéon, sans remàrquer les groupes nombreux qu'elle rencontre sur son passage ; sans prêter la moindre attention aux questions inquiètes, aux propos menaçans qui sortent de toutes les bouches ; à l'agitation qui respire sur tous les traits.

Arrivée au portail d'une maison qu'elle reconnaît pour le terme de sa course. Un tremblement presque convulsif la force à s'arrêter. Un instant lui suffit pour maîtriser cette terreur involontaire. Elle monte l'escalier, entre dans un appartement élégant et malgré l'interpella-

tion d'un domestique qui veut l'annoncer à son maître, elle pénètre dans un cabinet d'étude, où un jeune homme se promène d'un air agité. Un seul regard jeté rapidement sur la femme qui s'introduit d'une manière aussi extraordinaire lui a suffi pour la reconnaître

— Francesca! s'écrie-t-il, en puis-je croire mes yeux! Francesca chez moi! Ah! si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis hier.... votre invitation m'avait fait pressentir un événement grave, funeste! cependant j'étais résolu d'attendre, pour me rendre près de vous, l'instant que vous aviez fixé vous-même. Peu d'heures après, Thérèse est revenue m'apprendre qu'elle vous avait trouvée mourante, qu'elle vous avait laissée avec un inconnu pour aller chercher un médecin et qu'à son retour vous étiez disparue. J'ai passé le reste du jour, une partie de la nuit à vous chercher au hasard, en insensé! J'ai été ce matin réclamer l'assistance de la justice pour m'aider à retrouver vos traces ; mes prières ont été vaines. L'orage qui est prêt à éclater sur

Paris occupe seul l'attention de tous. Il n'est plus d'autre justice que celle des armes! Je ne sais à quel parti extrême le désespoir m'aurait poussé..... Francesca! continue-t-il, avec une chaleur toujours croissante, si j'ai bien compris votre présence ici, vous ne vous faites pas illusion sur votre malheur; vous appréciez le seul être qui peut encore vous rendre justice. L'état où vous étiez hier ne permet pas de supposer que votre fuite ait été volontaire. Un audacieux, épris de vos charmes, vous a enlevée malgré vous..... Vous avez été assez long-temps en son pouvoir pour être à jamais séparée de votre mari, perdue aux yeux des hommes! Moi, seul, je vous crois toujours un ange de vertu, de pureté!

Effrayée du ton passionné de Georges, Francesca veut l'interrompre.

— Je ne veux pas, je ne puis même pas vous entendre, continue-t-il. C'est à moi à vous parler, écoutez-moi! Cet amour que vous avez repoussé, je n'ai pu le vaincre, je ne le vaincrai

jamais! Lors même que Francesca serait déshonorée, elle serait encore une divinité pour moi: car je sais qu'elle n'a pu succomber qu'à la violence. Mon bras la vengera! ma tendresse prévoyante la soustraira à l'autorité d'un mari offensé, au blâme d'un monde injuste! Mes soins détourneront tout ce qui pourrait lui causer un chagrin, une inquiétude. Mes hommages respectueux lui rendront l'estime d'elle-même. Et si jamais mon dévouement sans bornes, mon culte silencieux obtenait une récompense qu'il n'ose espérer ; si, tôt ou tard, vous pouviez me dire : Georges! je te permets de parler ; car moi aussi j'ai enfin appris à t'aimer!.... Ces mots me paieraient de mes longues souffrances, ils feraient mon bonheur, ma gloire!

Francesca a caché son visage dans ses mains, des sanglots soulèvent sa poitrine. Georges se jette à ses pieds.

— Epargnez-moi, lui dit-elle, vous me rappelez trop cruellement toute l'étendue de ma faute, de mon crime!... oui, je suis criminelle...

je le sens enfin; car je suis devenue indigne du sentiment noble et généreux que j'ai eu le malheur de vous inspirer..... accordez-le à une femme assez vertueuse pour le mériter... en me le conservant il ferait votre malheur, votre honte... Je vais vous en guérir pour toujours!... je puis braver votre colère, votre mépris.... je n'usurperai pas plus long-temps des droits que j'ai perdus!... levez-vous, Georges, c'est à moi d'embrasser vos genoux! oui, c'est là la place qui convient à votre malheureuse amie... c'est volontairement qu'elle a été coupable; mais c'est volontairement aussi qu'elle s'est arrachée des bras d'un amant adoré pour venir implorer l'appui, la pitié d'un frère!... c'est à vos pieds qu'elle vous supplie de la protéger contre elle-même!...

Georges recule saisi de terreur; son regard s'arrête sur Francesca presque avec indignation.

— Non, s'écrie-t-il, en la relevant brusquement, tu me trompes; c'est parce que déjà tu

ne te sens plus la force de résister à ma passion que tu veux l'affaiblir en t'en déclarant indigne! renonce à cette ruse inutile; jamais je ne croirai que tu aies pu t'avilir!

— Georges! dit Francesca avec dignité, souvenez-vous que naguère, vous aussi, vous m'avez demandé de me confier tout entière à votre amour, vous ne me disiez point alors que je m'avilirais.

Ce reproche rappelle tout à coup Georges à lui-même; une vive rougeur couvre son front.

—Je suis injuste! cruel! dit-il. Ah! Francesca, pardonnez à mon trouble, à mon délire. Non, l'amour qui vous a perdue n'est point coupable! Un sentiment que vous éprouvez ne saurait l'être; en passant dans votre cœur il s'épure! votre séducteur, seul, mérite la haine, le mépris.....

— Ne l'accusez pas interrompt vivememt Francesca; il est prêt à abandonner pour moi tout ce qui fait le bonheur, la gloire de la vie. Il n'est pas en ma puissance de le dédommager

de tant de sacrifices! j'ai profité de son absence pour me soustraire à ma propre faiblesse; car si je le revoyais, je fuirais avec lui.

— Vous avez craint le mépris du monde auquel une pareille démarche vous exposerait?

— Je serais fière de me déshonorer pour lui! s'écrie Francesca avec passion, ce n'est pas ma honte, c'est la sienne que je veux éviter.

— Il doit être parfait, l'homme que vous aimez à ce point, dit Georges d'une voix étouffée.

— Oh! oui, il est parfait... sauvez-le, faites qu'il ne puisse me retrouver; car, je vous le répète, il se déshonorerait pour moi!

— Au nom du ciel, Francesca! ne me demandez rien pour l'homme que vous m'avez préféré!

— Je vous connais. Georges. vous n'hésiteriez point si pour le sauver il fallait vous exposer à un danger éminent... il y en a peut-être à m'accorder un asile, ici, chez vous!...

— chez moi!

—Oui ce n'est que sous votre protection, sous vos yeux que je me sentirai la force de braver le désespoir d'un amant, la vengeance d'un mari.

— Quoi! vous oseriez me réduire à vous voir, à vous entendre sans cesse! me croyez-vous donc la vertu d'un Dieu!

Je vous crois mon frère! dit Francesca en se jetant dans ses bras.

Georges la presse sur son cœur; mais au même instant il la repousse doucement.

Je mériterai cette noble confiance dit-il, et une mélancolie touchante, presque grave, se peint sur ses traits. Oui, dès ce moment je ne suis plus que votre frère! je remplirai jusqu'au dernier souffle de ma vie les devoirs que ce titre m'impose. Vous pourrez maintenant sans danger partager ma demeure. Je chercherai cependant à vous épargner les sourires de dédain, les propos ironiques qu'on se permettrait en voyant établie chez moi une jeune femme, dont je ne suis pas le mari. Cet inconvénient n'est pas le seul que ma maison pourrait vous offrir en ce moment;

déjà elle a été convertie en magasin d'armes.... demain peut-être elle sera une ambulance, une forteresse... qui peut prévoir le sort qui nous attend...Depuis long-temps on mine sourdement nos institutions ; des hommes plus insensés encore que criminels ont poussé le roi à s'associer à leur démence ; ils nous bravent ouvertement. ils déployent des forces imposantes, ils nous provoquent au combat ; ne pas l'accepter, ce serait mériter l'esclavage ! Je puis succomber... je n'irai combattre qu'après vous avoir confiée à l'honneur d'un ami... René... continue-t-il comme en se parlant à lui-même.

A ce nom Francesca tressaille; le duc l'a instruite de l'amitié qui l'unit à Georges, aussi est-ce moins à lui qu'à tout autre, qu'elle voudrait révéler le nom de l'homme dont l'amour a flétri sa vie. Georges ne s'est point aperçu de ce mouvement. Il a déjà renoncé à son projet : car il s'est souvenu que la crainte que le duc puisse aimer Francesca l'a toujours empêché de le mettre en relation avec elle. Son

père seul réunit toutes les qualités nécessaires pour la protéger et la défendre si la mort l'empêchait d'accomplir lui-même ce devoir sacré.

Après avoir communiqué en peu de mots ce dessein à Francesca, il la conduit dans sa chambre, et se dispose à aller trouver son père.

Georges cependant n'oublie point que ses amis, qui en ce moment parcourent les différens quartiers, doivent se réunir chez lui pour lui rendre compte de l'état de Paris, et prendre leurs armes si l'instant de s'en servir est arrivé. Cette circonstance lui fait sentir la nécessité de se hâter afin d'être de retour avant leur arrivée.

La chaleur excessive de cette brûlante journée, la rapidité de sa course, les diverses émotions que son entretien avec Francesca vient de lui faire éprouver ont épuisé ses forces. Il est accablé de fatigue lorsqu'il entre enfin dans une grande et belle maison de la rue Saint-Denis : c'est celle de son père. Après avoir

traversé plusieurs pièces meublées avec luxe, il arrive dans une salle à manger.

Le cordonnier et sa femme sont à la fin de leur dîner, qu'ils prennent vres le milieu du jour: car ils ont conservé l'habitude de souper. Leur conversation paraît très animée. La dame surtout, dont l'organe est naturellement haut et criard, parle avec volubilité, presque avec colère. Dès qu'elle aperçoit son fils, elle se lève vivement, et court à sa rencontre.

— Bon jour; mon cher Georges, lui dit-elle, tu viens bien à propos: tu m'aideras à prouver à ton père que j'ai raison. N'est-il pas vrai, qu'on ne se battra point; et que si on faisait cette folie, je n'aurais rien à craindre pour toi? tu suivrais mes avis: tu te tiendrais tranquille chez nous?

Le cordonnier s'est levé aussi, mais avec moins de précipitation que sa femme. Tout en lui a quelque chose de grave qui n'en impose pas, mais qui touche: ses traits flétris par le temps annoncent le calme heureux d'une conscience tranquille: la bonhomie est leur caractère do-

minant: mais l'éclat de ses yeux annonce une intelligence supérieure, une sensibilité douce, quoiqu'un peu sévère ; ses cheveux blancs, la simplicité de sa mise et de ses manières, achèvent de donner à toute sa personne un air de dignité patriarchale.

—Sois le bien-venu, mon fils, dit-il, en pressant de sa main endurcie par le travail les doigts blancs et délicats de l'avocat. Pardonne à ta mère de te conseiller une lâcheté dont elle serait la première à te blâmer, si tu pouvais t'en rendre coupable : Marguerite pense toujours mieux qu'elle ne dit. Mais voyons ; qu'est-ce qui t'amène? Mes ouvriers, que j'ai envoyés rejoindre tes amis pour défendre nos libertés, refuseraient-ils de combattre?

— Non, mon père : ils sont venus me trouver ce matin, et je crois pouvoir compter sur leur courage autant que sur leur prudence ; c'est d'un intérêt privé que je viens vous parler.

— D'un intérêt privé? répète le cordonnier d'un air sévère; en ce moment?...

— Et qu'a-t-il donc d'extraordinaire, ce moment? interrompt Marguerite; ne dirait-on pas que nous sommes à la veille du dernier jugement? Une échauffourée comme celle de la rue Saint-Denis, du temps de Villèle, voilà tout. Il est vrai que le commerce en souffre; aussi les honnêtes gens se garderont bien de s'en mêler.

En prononçant ces mots, elle se remet à table et verse à boire à son fils.

— Tu as chaud, mon ami; deux doigts de vin te feront du bien.

— Ta mère a raison, dit le bon cordonnier.

Et soulevant son verre, il l'approche de celui de Georges, afin de trinquer avec lui.

Marguerite s'empresse d'imiter cet exemple. L'avocat se prête d'un air embarrassé à un cérémonial banni depuis long-temps d'une classe au milieu de laquelle il vit. La figure du cordonnier prend tout-à-coup une teinte de tristesse.

—On ne trinque pas, dit-il, dans ton monde, à toi : dans le mien, c'est une civilité, un témoignage d'affection, un honneur même de la part d'un père, d'une mère, pour tout enfant qui n'est pas, comme toi, devenu étranger chez ses parens.

L'impression douloureuse que ce reproche fait sur Georges n'échappe point à Marguerite.

— C'est toi, Antoine, s'écrie-t-elle avec colère, qui le chasse de la maison! tu n'as jamais que des choses désagréables à lui dire, quand tu devrais être fier d'un fils que les comtes et les marquis traitent de compère à compagnon.

— Je sais bien que c'était là le but que tu t'étais proposée en exigeant que je misse notre fils au collége, au lieu de lui donner l'état dans lequel son père a prospéré : c'est là aussi le danger que je craignais pour lui : heureusement il n'a pas acquis de l'instruction aux dépens de son cœur. Si ce n'est pas un enfant tel que je

l'aurais voulu, c'est du moins le plus parfait des amis.

—Ah! mon père, s'écrie vivement Georges, si mon éducation m'a éloigné de vos habitudes, elle m'a appris à sentir plus vivement les sacrifices que vous avez faits pour moi; elle m'a appris à apprécier votre haute raison, votre inépuisable bonté, toutes les excellentes qualités enfin que vous ne devez qu'à vous-même. Si vous vous étiez borné à me faire travailler près de vous, je vous aimerais par instinct; aujourd'hui, je vous respecte, je vous chéris par conviction.

— Je te crois, mon cher Georges, et je ne me repens pas de t'avoir fait sortir de la classe où le ciel t'a fait naître : il n'est pas beaucoup de pères qui puissent en dire autant ; car il n'est pas beaucoup de fils comme toi. Je sais très-bien que tu aimerais mieux que ton père eût les belles manières que tu as apprises ; mais, puisque cela n'est pas possible, tu l'aimes tel qu'il est. Dans un salon doré, il te ferait rougir ; mais dans les circonstances importantes de la vie,

lorsqu'il s'agit surtout de montrer de la probité, du courage, de l'honneur, ton vieux père peut encore te servir de guide et d'exemple! En voilà assez sur ce chapitre; explique-nous maintenant sans détour le motif de ta visite.

Georges a souvent parlé à ses parens de Francesca; ils savent comment elle a été trompée par Léonard et la destinée cruelle à laquelle elle se trouve réduite; il leur fait cependant un tableau pathétique de tout ce qu'elle a souffert, et finit par leur apprendre, avec les ménagemens qu'exige l'austérité de leurs principes, qu'elle a quitté sa maison et qu'elle est venue chez lui demander asile et protection.

Marguerite, d'abord peu attentive à ce récit, a placée le saladier devant elle, et continue à manger tranquillement, avec l'extrémité de ses doigts, le reste de salade qu'il contenait. En apprenant qu'une femme rebelle à l'autorité de son mari a osé chercher un refuge chez Georges, la feuille qu'elle allait porter à sa bouche tombe de sa main, et l'épithète énergique qui

lui échappe annonce clairement son opinion sur la conduite de Francesca.

L'avocat ne peut se défendre d'un mouvement d'indignation, cependant il a la force de garder le silence. Cette femme, dont les actions les plus insignifiantes, les moindres paroles trahissent une basse origine, et qui vient d'outrager grossièrement un être malheureux, est sa mère. Il assure sèchement qu'il sait fort bien que Francesca ne peut rester chez lui sans s'exposer aux plus noires calomnies: mais qu'elle peut sans danger habiter la maison de l'oncle de son mari, jusqu'à ce que les tribunaux aient prononcé une séparation légale. Cette proposition met le comble à la colère de Marguerite; elle reproche à Georges, en termes peu choisis, de chercher à déshonorer la maison de son père, en voulant y introduire une femme perdue. C'est en vain que son mari et son fils cherchent à l'appaiser, en lui rappelant tous les torts de Léonard.

— Je le connais mieux que vous, le miséra-

ble, dit-elle; mais ce n'est pas une raison pour que sa femme ait le droit de le quitter. Quand ce serait un brigand qui assassine sur les grandes routes, il faudrait qu'elle restât avec lui, jusqu'à ce que la justice lui eut fait la grâce de l'en débarrasser en l'envoyant à l'échafaud.

— Eh quoi! ma mère, vous qui marquez presque chaque heure de votre vie par une bonne action, vous voudriez condamner une femme vertueuse à partager l'infamie...

— Chansons, que tout cela: quand notre mari se conduit mal, c'est que nous le voulons bien. S'il est ivrogne, joueur, dépensier enfin, on prend la bourse, et on lui fait rendre compte de chaque liard; s'il a des maitresses on le menace de prendre des amoureux; s'il est fainéant, on lui dit : Je travaille, je fournis à souper, si tu veux dîner gagne-le ; il faut bien qu'il revienne à la raison. Avec ces moyens-là, on ne réussirait pas à corriger des domestiques, des ouvriers; car ils peuvent aller chercher d'autres maîtres; les enfans mêmes, quand il n'ont plus

besoin de nous, font leurs affaires de leur côté, et ne viennent plus du nôtre quand on les contrarie par trop, mais un mari est forcé de rester avec nous. Si, malgré cela il nous quitte, alors c'est une autre affaire: tout le monde s'empresse de plaindre, de protéger, d'aider une pauvre femme abandonnée.

— Il n'est que trop vrai, dit Georges avec feu, une femme acariâtre, méchante, dépravée même, qui désespère son mari, le force à la fuir, trouve des protecteurs, des amis. Le blâme, le mépris, la haine, sont pour celle qui souffre en silence, et laisse enfin tomber une chaîne abhorrée quand les forces lui manquent pour la porter plus long-temps. Je m'étais flatté en vain que ma mère, du moins, serait plus juste.

En prononçant ces mots il se lève, et s'apprête à partir.

Déjà la colère de Marguerite s'est évanouie; mais son amour-propre ne lui permet pas de céder sans y être sollicitée.

— C'est bien, monsieur, dit-elle d'une voix altérée, partez, ne revenez jamais ici : aussi bien quel plaisir pouvez-vous trouver chez votre père, le cordonnier ?

— Je n'ai point mérité ce reproche sanglant, s'écrie Georges, avec l'accent d'une douleur profonde.

Son père s'approche de lui et saisit vivement son bras :

— Ne connais-tu donc plus ta mère ? lui dit-il, as-tu oublié par combien de vertus elle rachète...

— Son mauvais caractère, interrompt Marguerite, en détournant la tête pour cacher ses larmes, il faudra sans doute que j'aille demander pardon à mon fils...

Georges s'est emparé de ses mains, et les couvre de baisers.

— Non, non, ma mère dit-il, c'est moi qui implore le vôtre. Je le mérite, mes torts sont involontaires. J'étais loin de présumer que vous pussiez éprouver la moindre répuguance à

m'accorder le service que je vous demande pour Francesca. Je croyais vous proposer une chose toute simple. toute naturelle... N'est-il pas vrai ma mère, vous ne me croyez pas assez ingrat pour supposer que je puisse jamais chercher à vous causer le moindre chagrin, lors même que ma vie en dépendrait.

Marguerite s'abandonne sans réserve à sa vive tendresse pour son fils et l'accable de caresses.

— S'il s'agissait de toi. mon enfant. je mettrais le feu aux quatre coins de Paris, si je n'avais pas d'autre moyen de te sauver de quelque danger. mais ton Espagnole... c'est une bégueule, qui se plait à jouer la victime intéressante. Elle dédaigne son mari par ce qu'il n'a pas le bel air à la mode... je sais bien que ce n'est pas cela seul qui manque à Léonard: mais a-t-elle cherché à le faire devenir honnête homme? elle l'a repoussé, éloigné de la maison. Pourvu qu'elle ne le vit pas. elle était contente et ne s'inquiétait nullement de ce qu'il pouvait faire dehors. Et comme si elle avait craint qu'il ne fût pas encore assez

mauvais sujet, elle lui donnait presque tout l'argent qu'elle gagnait, afin qu'il achève de se corrompre avec les chenapans et les femmes de mauvaise vie.

Et quel autre moyen lui restait-il? demande Georges.

— Je te l'ai déjà dit, il fallait montrer de la tête, du caractère; j'en serais bien venue à bout, moi.

— Vous, ma mère? vous vous seriez emportée..... vous auriez pardonné, espéré... et vous seriez morte de chagrin.... le même sort attend Francesca.

— Et c'est pour l'éviter qu'elle est venue se réfugier chez un jeune et joli garçon? dit Marguerite avec un sourire malin.

—Que cette démarche soit suspecte aux yeux du monde, je le conçois, répond gravement Georges; mais aux vôtres, ma mère, elle doit suffire pour vous prouver que Francesca est digne de votre estime, de votre amitié.

— Tu es donc bien sûr que c'est une honnête femme ?

— Sans cette conviction aurais-je osé me flatter que vous pourriez lui tenir lieu de mère !

— Eh bien ! en jasera qui voudra, puisque tu réponds d'elle, je commence à croire que Dieu veut me rendre ma pauvre petite fille, dont je pleure encore la mort depuis quinze ans que je l'ai perdue..... Elle sera ta sœur, Georges, amène-moi là.

Transporté de joie l'avocat lui exprime sa reconnaissance avec chaleur. Elle l'interrompt brusquement.

— Je n'ai pas le temps de t'écouter, j'ai des préparatifs à faire; il faut tant de choses pour une jeune femme, je veux qu'elle ne manque de rien. Dieu merci! nous avons *avec quoi*..... Antoine, continue-t-elle, si tu y allais avec ton fils? la chère enfant verrait au moins que je ne lui en veux plus, puisque je l'envoie chercher par mon mari.

— Oui, ma bonne Marguerite, j'irai ; non pour lui prouver que tu ne lui en veux plus : car elle ignore que tu as été injuste envers elle... elle l'ignorera toujours ; mais j'irai pour épargner à Georges la peine de revenir. Ses momens sont précieux ; il les doit à son pays.

Marguerite n'a pas entendu la fin de cette phrase, elle a déjà quitté l'appartement.

Antoine tend la main à son fils et lui sourit avec bonté.

— Je savais bien, mon ami, lui dit-il, qu'elle irait plus loin que tu n'aurais osé le lui demander. Comprends-tu maintenant comment le mari d'une pareille femme est l'homme le plus heureux ? et cependant des scènes désagréables ne manquent pas de troubler souvent la paix de son ménage. Si cette loi du divorce, que tu regrettes tant, n'eût pas été abolie, on pourrait, dans un moment de mauvaise humeur, acheter un cruel repentir.

—J'en conviens, mon père ; si j'étais chargé de rétablir cette loi, je la rendrais telle qu'il se-

rait impossible aux époux de l'invoquer quand ils n'auraient à se plaindre que d'un travers de l'esprit. Pour l'appliquer, il faudrait que l'un ou l'autre fut convaincu d'un vice de cœur, de mauvaise conduite ou d'un manque d'honneur, de probité, de morale.

Antoine veut répondre ; mais Georges, dominé par l'impatience, prend son bras et s'éloigne avec lui.

L'agitation toujours croissante qui règne dans la rue Saint-Denis, quelques coups de feu qui déjà se font entendre dans les environs du Palais-Royal, leur prouvent qu'ils n'ont pas un instant à perdre. S'approchant d'un cabriolet, Georges offre une pièce d'or pour le conduire rue de L'Odéon dans le plus court délai possible. Encouragé par cette générosité, le cocher prend le boulevart afin d'éviter les rassemblemens et les troupes qui déjà commencent à encombrer les rues. A mesure qu'il avance tout prend un aspect plus guerrier, plus menaçant; mais cet appareil sinistre semble plutôt le ré-

sultat d'une solennité brillante que l'avant-coureur d'une lutte meutrière; car au milieu de ces nombreux détachemens de soldats dont les gibernes sont pleines de cartouches et les armes chargées : autour de ces canons prêts à faire feu, se promènent paisiblement des jeunes filles, des femmes élégantes, des hommes de tout âge, de tout rang. Une noble indignation ou une muette terreur se lit sur quelques visages, mais la curiosité est encore le sentiment dominant de la foule. Sur le boulevart des Capucines, près du ministère des affaires étrangères, l'espace étroit que les troupes avaient laissé jusqu'ici pour la libre circulation des voitures, est tout à coup intercepté par la réunion d'un grand nombre de soldats et de canons. On a déployé plus de forces autour de la demeure du prince de Polignac qu'au palais des Tuileries. Le cabriolet qui conduit Georges et son père est forcé de quitter le boulevart et de continuer sa route par la Chaussée d'Antin. Le calme, le silence qui règnent dans cette partie de la ville

est plus effrayant encore que le tumulte du boulevart. Il prouve qu'une attraction invincible pousse toute la population de Paris vers les points où le gouvernement a préparé ses moyens d'attaque ou de défense.

Au bout de quelques minutes le cabriolet arrive sur la place Louis XV et traverse ce pont, moins remarquable par les statues colossales dont il est surchargé, que par les nombreux baptêmes dont chaque époque de l'histoire moderne de la France s'est plû à le gratifier, comme pour le réduire à porter son cachet.

Au faubourg Saint-Germain règne une tranquillité parfaite. La haute noblesse, loin de présumer ce qui se passe sur la rive opposée de la Seine, dîne ou digère paisiblement. Le peu de peuple et de petits bourgeois, que la crainte a retenus dans le faubourg privilégié, s'assemble en groupe de huit ou dix personnes au plus, qui causent mystérieusement à l'entrée d'un portail, d'une boutique entr'ouverte, où ils pourront trouver un refuge au moindre danger. Rien ne

gêne la marche des voitures. Le cabriolet redouble de vitesse et arrive bientôt à la rue de l'Odéon. L'avocat descend, ordonne au cocher d'attendre, et se rend chez lui avec son père.

L'exaltation qui avait soutenue Francesca s'est évanouie. Il lui semble maintenant qu'en forçant le duc à conserver l'estime du monde, elle l'a sacrifié à un vain fantôme, réduit au désespoir, poussé à la mort. Et cependant elle ne se reproche pas d'avoir refusé de fuir avec lui: car les malheurs qu'elle eut attiré sur sa tête sont toujours présens à son imagination. Persuadée qu'elle ne saurait plus marcher que de fautes en fautes, soit qu'elle cède ou qu'elle résiste à son amour, elle est tombée dans cette sombre apathie ou le crime est aussi impossible que la vertu, puisque, dans cette disposition d'esprit, nous devenons le jouet du hasard.

Les sentimens tumultueux qui agitent l'avocat ne lui permettent pas de juger de l'état de Francesca. Le vieil Antoine lui annonce, avec tout le laconisme qu'exige la gravité des circonstances,

qu'il vient la prendre pour la conduire chez lui où elle trouvera un asile aussi sûr qu'honorable. Elle accepte sans répugnance, sans empressement. Que lui importe en quel lieu s'écouleront désormais des jours qui ne sauraient plus avoir d'autre attrait pour elle que celui de les compter, et de se dire à la fin de chacun d'eux : c'est un de plus que j'ai souffert, un de moins qui me reste à souffrir. Insensible même aux adieux touchans de Georges, elle allait sortir avec son père, quand la porte de l'appartement s'ouvre avec violence. Un officier de la garde royale, les vêtemens en désordre et couvert de poussière, le visage pâle et défait, les yeux égarés, entre en repoussant le domestique qui cherchait à l'arrêter. Un cri de joie échappe à Francesca, elle s'élance à sa rencontre ; il la reçoit dans ses bras.

— René !

— Francesca !

Sont les seuls mots qu'ils peuvent prononcer.

Georges aussi a reconnu le duc. L'accent de sa voix quand il a prononcé le nom de Francesca. le délire avec lequel il la presse sur son cœur; les regards menaçans qu'il promène autour de lui comme pour annoncer qu'il est prêt à la disputer à l'univers, ne permettent pas de douter qu'il l'adore, qu'il en est aimé. L'avocat est convaincu enfin que son plus cher, son unique ami, a causé la honte, le malheur d'une femme pour laquelle, lui aussi, éprouve une passion insurmontable et un mélange confus de colère, de haine, de jalousie fait bouillonner son sang. Cependant il reste immobile et contemple en silence ces amans insensés qui, oubliant toute réserve. toute prudence, se prodiguent les caresses et les protestations les plus tendres.

Quand le sacrifice que l'amour fait au devoir et à la raison, est accompli. une âme généreuse peut regretter le bonheur dont elle s'est privée volontairement. Mais lorsqu'un événement imprévu vient annuler ce sacrifice, les principes

qui l'ont imposé d'abord reprennent bientôt leur empire. Francesca ne s'est abandonnée qu'un instant au bonheur de revoir son amant. Elle cherche à s'arracher de ses bras.

— O mon Dieu! s'écrie-t-elle avec désespoir, puisque tu me défends d'être à lui, pourquoi as-tu souffert qu'un mauvais génie lui révèle le refuge...

— C'est l'ange protecteur de nos amours qui m'a guidé, interrompt le duc, en la retenant avec force; hier, quand tu voulais te donner la mort, tu as écrit à Georges... je me suis emparé de ce papier... je l'ai lu cent fois déjà..... je ne le donnerais pas pour toutes les couronnes de la terre, il m'a appris combien je suis aimé, il m'a indiqué le lieu où je devais te chercher. En renonçant à moi, me suis-je dit, Francesca est morte au monde. C'est à l'ami qu'elle avait chargé de déposer dans la tombe ses restes inanimés qu'elle est allée se confier... Je t'ai retrouvée! c'est pour toujours!... Une fausse générosité t'a dicté l'adieu désespérant que tu

m'as laissé dans le lieu même où tu m'avais juré de m'appartenir pour toujours... Viens, notre voiture nous attend...

Égaré par son délire, il veut l'entraîner, quand il s'aperçoit enfin qu'elle s'est évanouie dans ses bras. A cette découverte, ses forces aussi l'abandonnent. Le bon Antoine se précipite vers lui, dépose Francesca sur un fauteuil, et la rappelle à la vie par des soins empressés, tandis qu'il adresse au duc de douces consolations; car cette passion si vive, si malheureuse, lui inspire un tendre intérêt, presque du respect. C'est le privilège de l'amour vrai, violent: il en impose, lors même qu'il est coupable.

Georges aussi a compris qu'il n'est plus au pouvoir humain de rompre le lien qui unit ces deux cœurs. Il s'est souvenu qu'il a promis de n'être plus que le frère de Francesca; qu'il est depuis long-temps l'ami de René. Saisissant son bras avec force, il l'entraîne dans une pièce voisine.

— Francesca t'appartient... on ne te la dis-

pute pas, lui dit-il d'une voix étouffée; mais souffre du moins qu'on t'empêche de l'anéantir sous le poids de ta passion frénétique.

Le duc le regarde avec une expression farouche.

— Tu aimerais mieux la voir mourir de douleur, que de la savoir heureuse dans mes bras! C'est juste, c'est naturel; car tu l'adores... renonce à tes projets perfides... Elle a eu la folie de se confier à toi! je te l'arracherai ou tu m'assassineras.....

— Insensé! as-tu donc oublié que je suis ton ami!

— Je n'ai plus d'ami! il n'est de place pour personne dans ce cœur que Francesca remplit tout entier.

— Eh bien! soit, hais-moi, si tu le veux, je te plaindrai toujours...

— Ne m'as-tu pas dit que tu deviendrais mon ennemi, si jamais je pouvais aimer Francesca, si j'en étais aimé?

— Je pressentais les malheurs que cet amour

attirerait sur vous; une fatalité aveugle vous y a poussés sans ma participation. Il n'est plus temps de vous reprocher vos fautes; il faut vous sauver. Vous êtes maintenant jetés hors de toutes les voies ordinaires de la vie. Quand les lois humaines condamnent, flétrissent des êtres vertueux, ces lois cessent de leur être applicables: il faut les juger d'après les lois immuables de la nature. Oui, sous le point de vue purement moral, vous êtes libres tous deux! la duchesse, elle m'en a fourni la preuve, est indigne de toi. La chaîne qui attache Francesca à Léonard, est une monstruosité de nos institutions sociales. Aux yeux de la justice, de la raison, cette femme est la tienne; à ce titre, tu la recevras de ma main, dès que tu auras accompli le devoir que l'honneur t'impose en ce moment.

Georges!... et c'est toi qui me tiens un pareil langage!...

— Il te surprend? dit l'avocat qui cherche à cacher sous une froideur affectée la douleur que

lui cause une question qui lui prouve que le duc peut encore douter de son amitié.

— J'exposerais mille fois ma vie pour l'homme qui rendra Francesca heureuse, lors même qu'il me serait étranger...

— Et il ne ferait rien pour moi! dit le duc avec désespoir, j'ai perdu mon seul ami!...

— Non, s'écrie Georges, incapable de maîtriser plus long-temps son émotion, le sentiment qui nous unit depuis notre enfance est sorti victorieux de l'épreuve la plus forte, la plus cruelle qu'il puisse jamais subir. Francesca t'a préféré, et c'est encore pour toi, plus que pour elle, que je vous consacre ma vie... Ne m'interrompts point, les momens sont précieux. Va rejoindre ton régiment; si tu l'abandonnais aujourd'hui, ce ne serait plus l'épithète de mari parjure, d'amant insensé, titre qui change d'importance en changeant de sectes ou de climats, que le monde ajouterait à ton nom; ce serait celui de lâche! de traitre! Ces noms odieux flétrissent, déshonorent toujours, et partout.

Va faire ton devoir, si la cause de la liberté triomphe, nos lois subiront des changemens qui te permettront de nommer ta femme celle que ton cœur a choisi. Si le despotisme l'emporte, je vous suivrai tous deux sur une terre étrangère. J'aime à croire que la présence d'un frère augmentera votre bonheur.

Le duc comprend enfin tout ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux dans la conduite de l'avocat. Ce n'est plus seulement un ami sincère, dévoué, c'est un être d'une nature supérieure qu'il voit en lui. Incapable d'exprimer la reconnaissance, l'admiration, dont il se sent pénétré, il saisit en silence la main que Georges lui tend et la porte à ses lèvres avec un respect religieux. Et cependant ce même homme, en voulant rendre un pareil hommage à son roi, n'avait pu se défendre d'un mouvement de honte. Le préjugé, la politique cherchent en vain à donner de l'élévation à ce qui n'en a pas lui-même. La vertu, la grandeur d'âme, auront toujours le droit exclusif

d'inspirer cette vénération profonde, raisonnée. que le ciel semble leur avoir réservées comme les seules récompenses dignes d'elles.

L'homme le plus parfait ne saurait s'affranchir entièrement de toutes les faiblesses humaines. Georges n'a pu réprimer assez vite la satisfaction presque orgueilleuse que lui inspire le sentiment de sa supériorité sur l'homme que Francesca lui a préféré. Les lèvres du duc ont effleuré sa main avant qu'il ait pu la retirer.

—Que fais-tu ? René ! ta tête s'égare. s'écrie-t-il en lui tendant les bras.

Au même instant la porte s'ouvre. le duc recule saisi d'une terreur involontaire, à l'aspect d'une foule d'hommes armés qui entrent vivement. Marsey est à leur tête.

Le duc promène ses régards étonnés sur ces hommes, les uns en pantalons de toile. les bras nus et tels qu'ils viennent de quitter leur travail. les autres vêtus avec élégance. avec recherche. Le même contraste frappant règne dans leur maintien. dans leurs gestes. dans leurs ma-

nières de s'exprimer. Et cependant il n'y a entre eux ni premier ni dernier ; tous semblent avoir oublié les distances que l'éducation, la fortune ou la naissance ont mises entr'eux. Cette réunion extraordinaire n'a pas encore fait comprendre au duc qu'il se trouve au milieu d'ennemis. Une seule idée le frappe : Georges aussi va combattre.

— Si nous mourrons tous deux s'écrie-t-il, qui donc la protégera, l'aimera?

— Mon père, répond l'avocat.

— Ton père ! s'écrie le duc avec enthousiasme et en voulant se précipiter vers la chambre ou le bon Antoine est resté avec Francesca , Georges le retient.

— Laisse-moi donc assurer ton père, continue le duc, que son bienfait ne sera point perdu, que je veillerai sur toi, non plus parce que tu es mon ami, mais parce que tu es son fils. Oui, tant que je vivrai, aucune arme meurtrière ne pourra t'atteindre ; je combattrai à tes côtés...

— Rappelle ta raison, interrompt vivement Georges, une destinée cruelle nous place dans des rangs ennemis.

L'uniforme du duc a frappé les insurgés, des acclamations menaçantes leur échappent et avertissent l'avocat du danger que son ami court en ce moment. Pour prouver qu'il est résolu de braver quiconque oserait abuser de sa situation, il le leur présente en désignant avec affectation ses titres et ses qualités.

— Je suis bien aise de vous faire connaître mon ami d'enfance, dit-il, mon camarade de collège, M. le duc de ***, pair de France, capitaine de la garde royale.

— Un capitaine de la garde royale ! un duc et pair ! ici, s'écrient plusieurs voix à la fois.

— Il faut le retenir prisonnier murmure un ouvrier.

— Ou le forcer de combattre avec nous, ajoute un autre.

— Le forcer, s'écrie Marsey, voudriez-vous

flétrir la cause sacrée de la liberté en lui donnant des défenseurs par la contrainte?

Et s'adressant au duc, il fait voir clairement que la persuasion, du moins, lui paraît permise pour fortifier son parti d'un pareil prosélyte. Georges lui impose silence.

— Tais-toi, Jules! s'écrie-t-il. Tu sais que l'homme qui se trouve au milieu de nous par un concours d'événemens bizarres, appartient à une de ces familles sur lesquelles les rois de France ont le droit de compter. Le peuple et ses privilèges ont des défenseurs nés: il serait injuste de ne pas en accorder à la couronne et au malheureux qui porte ce pénible fardeau. Si ces motifs ne suffisent pas, souviens-toi que René est l'ami de mon cœur, mon frère! que lui conseiller une bassesse c'est m'insulter!

— Je comprends enfin toute l'horreur de ma position, dit le duc avec désespoir. Ces fatales ordonnances!... la nation les repousse les armes à la main. Georges combattra pour elle..... et moi..... je dois soutenir une cause

qu'il attaque.... que ma raison condamne?

— Tu ne t'es pas détaché ouvertement de cette cause tant qu'il y avait quelque danger à le faire. Aujourd'hui que tout une population indignée se soulève contre elle, et qu'il ne lui reste plus d'autre espoir que la valeur du petit nombre d'hommes auxquels elle a été favorable, tu ne peux l'abandonner sans te déshonorer! Pars, continue-t-il: et si dans les rangs opposés où nous allons combattre tu viens à me rencontrer, fais ton devoir. En tombant sous tes coups, ma main mourante pressera encore la tienne avec amour... je te maudirais si tu me réduisais à t'entendre accuser de lâcheté, de trahison!

Toujours dominé par le désir d'enlever à la royauté un partisan illustre, Marsey s'empresse de prendre la parole.

— Qui oserait l'en accuser? s'écrie-t-il avec emportement, il n'est point de trahison, de crime même, qui ne devienne une vertu quand il a servi au triomphe de la liberté.

Le duc tourne vivement la tête vers le groupe

d'où ces paroles sont sorties : ses yeux cherchent celui qui les a prononcées. Il le reconnaît à son attitude menacante, à son regard farouche.

— Gardez-vous, lui dit-il. d'énoncer hautement ces principes, vous feriez aimer le despotisme ! Georges, continue-t-il, toi et les tiens. vous avez pour vous la justice. la raison : de notre côté est l'arbitraire, le délire. Je ne défendrai pas un roi parjure; mais je mourrai pour lui !... Tu vivras, toi... veille sur Francesca jusqu'à ce qu'elle me suive dans la tombe... ma femme, je le sais, ne sera jamais que ta sœur !...

— Partons ! s'écrie Marsey, que cette scène commence à importuner.

Le bon Antoine a entendu ces mots il accourt pour dire un dernier adieu au fils que peut-être il ne reverra plus. La même pensée triste et solennelle s'est emparée de l'âme de Georges, et le rend tout entier à la tendresse filiale et aux principes dans lesquels il a été élevé. Il met respectueusement un genou en terre devant le vieillard vénérable auquel il doit la vie.

— Si je meurs pour mon pays, dit-il, avant d'avoir pu entourer vos vieux jours de tous les soins dont mon cœur voudrait les embellir, que votre bénédiction du moins repose sur moi.

Antoine pose sa main tremblante sur la tête de l'avocat.

— Je ne te recommande pas de te conduire en homme d'honneur, dit-il d'une voix entrecoupée, je te connais..... Si tu meurs, sois tranquille pour ton vieux père... la mort glorieuse d'un fils est une douleur cruelle ; mais une meilleure vie en promet le prix ; sa honte empoisonne jusqu'à l'immortalité!.... Sois béni, Georges....

— N'est-il donc point de bouche sur cette terre qui veuille prononcer sur moi ces saintes paroles, s'écrie le duc avec désespoir.

Georges sans se lever lui tend la main

— S'il est vrai que tu es mon frère, mon père est aussi le tien, dit-il.

Le duc s'est mis à genoux près de son ami, aux pieds du vieux cordonnier, dont il implore la

la bénédiction. Une des mains d'Antoine est posée sur la tête de son fils, l'autre effleure les cheveux du duc.

— La mort plane sur vous deux, dit-il, c'est le vrai, le seul génie de l'égalité!... Ami de Georges, je te bénis comme son frére... que ta cause succombe, mais que tu lui survive... et vous, continue-t-il, en promenant sur les insurgés ses regards où brillent une vive émotion et une noble fierté, écoutez l'ordre que je vais vous donner: j'en ai le droit : Vous allez exposer vos jours pour la liberté, le bonheur de votre patrie: j'ai fait plus pour elle en lui donnant mon fils! cherchez dans les rangs ennemis celui qu'il a nommé son frère, ramenez-le moi captif: mais vivant!

Marsey s'engage, par un serment exalté, à sauver le duc malgré lui s'il le faut. Georges s'est relevé et presse son ami sur sa poitrine haletante. Francesca a tout entendu : oubliant cette réserve dont les convenances font un devoir, elle se précipite vers les deux amis gé-

néreux, qui, en ce moment, lui sont presque également chers, les entoure de ses bras, les presse sur son cœur et ses larmes tombent sur le visage du duc, sur le front de l'avocat.

— René! Georges! dit-elle, je suis heureuse maintenant: je vous ai vus dans les bras l'un de l'autre! l'honneur vous appelle loin de moi..... ne nous affaiblissons pas en de longs adieux...je me montrerai digne de vous!

Averti par sa propre émotion que le courage factice qui les soutient tous, en ce moment, ne tarderait pas à s'évanouir, si cette situation se prolongeait, le vieil Antoine se hâte d'emmener Francesca et de la conduire au cabriolet qui les attendait à la porte.

Georges repousse doucement son ami et presse sa main avec force.

— Va donc, lui dit-il, te ranger au milieu de nos ennemis!

— J'en porte les couleurs je n'en aurai jamais les sentimens, répond le duc d'une voix sourde et en se précipitant hors de la chambre.

Georges reste un instant muet et immobile.

— Mes amis, dit-il enfin à ceux qui l'entourent, gardons-nous de déployer cette valeur facile qui assure la victoire à force de massacre. Armons-nous de cette fermeté froide, inébranlable qui brave la mort et ne la donne jamais sans y être forcée. Nous n'aurons pas affaire à des ennemis, mais à des Français dont la plupart pensent comme celui que vous venez de voir..... Ah! si les rois savaient combien il nous en coûte quand ils nous réduisent à lever contre eux l'étendart de la révolte!...

Et passant son bras sous celui de Jules, ils sortent de l'appartement; leurs compagnons d'armes les suivent et se dirigent avec eux vers l'hôtel de ville, qui doit-être le premier but d'une attaque sérieuse et combinée.

LE PAIR DE FRANCE

OU LE DIVORCE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

XII.

Les Propos de Corps-de-Garde.

Les réverbères de la place du Chevalier-du-Guet, mêlent encore leur clarté faible et mourante aux premiers rayons du jour qui percent péniblement le brouillard épais d'une froide matinée de décembre. Des patrouilles à

pied et à cheval passent à intervalles peu éloignés, car Paris a été agité et toutes les mesures ont été prises pour maintenir la tranquillité qui vient à peine de se rétablir.

Bientôt on voit s'ouvrir lentement les volets peints en rouge d'un cabaret, sur les murs duquel on lit cette pompeuse inscription : *Maison de commerce de vins de Nicolas* ***. Presque au même instant, le chef de cet *établissement* en veste et en tablier blancs, paraît à sa porte, écoute, regarde autour de lui, et sourit avec satisfaction en voyant que tout est calme et paisible. L'air brumeux et piquant qui le saisit le force à rentrer. Il se disposait à remplir les cruches qui ornent son comptoir et qu'on avait vidées la veille, quand la porte s'ouvre vivement.

Un homme en habit de garde nationale, au sourire niais, à la tournure gauche et embarrassée, entre à grand pas et en soufflant dans ses doigts.

— Eh ! bon jour, mon cher monsieur Léonard, lui dit le marchand de vin, qu'est-ce

qui vous amène de si bon matin? Est-ce que le panier de Bordeaux que je vous ai envoyé hier au soir serait déjà épuisé?

— Sans doute, répond Léonard. il faut de quoi, quand après une heure de faction ou de patrouille, on rentre au poste... Lorsqu'il y a des émeutes, c'est autre chose: on est trop occupé ailleurs pour songer à boire.

— Les maudites émeutes! ne m'en parlez pas; c'est la mort du commerce. Que le diable emporte ceux qui viennent encore nous en régaler à propos du procès des ministres!.. Je vous le demande, quand on aurait condamné Polignac et les autres à avoir le cou coupé, est-ce que cela aurait donné de l'ouvrage aux ouvriers pour qu'ils pussent boire leur *canon*? Et ces freluquets des Écoles, avec leurs *institutitutions républicaines;* est-ce qu'on vit de cela? Je dis, moi, qu'on a toujours assez de liberté quand on fait bien ses affaires.

— Je sais que vous êtes un excellent patriote, un ferme appui de notre roi-citoyen. Aussi

n'ai-je pas manqué de le dire à ces messieurs du corps-de-garde, et c'est pour cela qu'ils m'envoient chercher du vin chez vous.

— Et vous n'y perdez rien, monsieur Léonard : je ne suis pas comme les républicains, moi, je ne veux pas qu'on me fasse du bien gratis.

— Je ne me plains pas de vous, dit Léonard d'un ton piteux : mais je ne serais pas réduit à accepter vos remises, si je n'avais pas eu tant de malheurs...

— Allons donc, interrompt vivement le marchand de vin, qui tremble d'entendre Léonard recommencer l'interminable récit de ses infortunes.

— Il faut vous sortir tout cela de l'idée : un tambour de notre brave garde nationale, doit avoir du cœur pour tous.

—Cela est vrai : car sans moi ces messieurs ne sauraient jamais quand il faut aller défendre le roi. Il est bien triste, cependant, d'être réduit à un pareil poste, quand on s'est vu des épaulettes à graines d'épinards, un chapeau à plumes.

— Consolez-vous, monsieur Léonard, il y en a qui sont tombés de plus haut. Il faut être philosophe dans un siècle de culbute comme le nôtre. Mais, voyons que vous faut-il, ce matin ?

— Douze bouteilles de Bordeaux, pour le compte de mon lieutenant : c'est toujours lui qui régale.

La conversation est interrompue par des ouvriers qui viennent demander de l'eau-de-vie. Le marchand s'empresse de les servir et descend ensuite à la cave pour chercher les bouteilles que Léonard lui demande. En voyant que ce sont les dernières qui lui restent et que presque tous ses tonneaux sont vides, il ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du nouveau gouvernement.

— Quel excellent monarque que Louis-Philippe! se dit-il à lui-même, son premier soin a été de rétablir la milice citoyenne et le corps-de-garde si utile de la place du Chevalier-du-Guet : aussi mon commerce est triplé... Qu'on nous parle

encore de ce tyran de Charles X... C'est quand il a cassé la garde nationale qu'il aurait fallu le chasser ! c'était bien pire que les ordonnances...

Tout en murmurant ces mots, il rentre dans son magasin. Léonard s'approche de lui après avoir bu en hâte le petit verre qu'un des ouvriers a cru devoir lui offrir par déférence pour l'habit qu'il porte.

— Défiez-vous de ces hommes - là, dit-il à voix basse au marchand de vin ; ce sont des pillards : ils m'ont fait boire à la santé des Écoles! il disent que ces blancs-becs leur ont fait entendre raison sur le jugement des ministres, et sur la misère où ils se trouvent réduits faute de travail.

— Cela veut dire en effet, monsieur Léonard, que ces turbulens d'élèves ont engagé ceux qui n'ont rien à aller prendre là où il y a de quoi.

Et ses yeux s'arrêtent avec défiance et mépris sur les ouvriers, qui partagent un petit verre entre deux et se distribuent en silence quelques

morceaux d'un pain desséché, dernier reste du maigre repas de la veille.

Léonard prend le panier de vin et s'éloigne. Arrivé au corps-de-garde, il s'approche d'un jeune officier qui s'entretient à demi-voix avec un garde national, afin de ne pas troubler le repos des camarades qui dorment sur le lit de camp et sur les bancs de la pièce voisine, dont la porte est entr'ouverte.

— Voilà le vin que vous m'avez demandé, mon lieutenant; faut-il le faire chauffer?

— Sans doute, et n'épargnez pas le sucre et la canelle.

Léonard salue humblement et se retire.

— Je ne suis pas content de vous, Paul, dit le garde national qui continue de s'entretenir avec son officier: vous cherchez à perpétuer les besoins factices, l'esprit de débauche: dans nos réunions patriotiques, comme ici, vous mettez sans cesse les cabarets à contribution.

— En vérité, mon cher Marsey, je ne vous conçois pas: quand on a discuté durant plu-

sieurs heures sur la misère du peuple, peut-on se séparer sans se rafraîchir? On risquerait de se rendre malade, si, après avoir passé la nuit au corps-de-garde, on allait à jeûn gober les brouillards de décembre.

— Nous ne sommes pas ici au camp, répond Marsey; chacun de nous a une famille, dans laquelle il trouvera en rentrant un repas selon ses moyens.

— Et que le petit à-compte d'un verre de vin chaud ne lui fera pas trouver plus mauvais, dit Paul en riant.

— Ne comprendrez-vous donc jamais qu'on ne peut faire une patrie, des citoyens, qu'avec des hommes sobres, austères et ennemis de toute superfluité?

— Vous aurez beau faire, mon cher Jules: vous ne convertirez jamais les Français en Spartiates. Il nous faut du luxe, de l'éclat; le superflu est devenu un besoin pour nous; nos amis les plus patriotes vous le répètent sans cesse.

— Je leur développerai de nouveau mes opinions à ce sujet à notre première séance ; pour l'instant, je me bornerai à ce qui vous est personnel. Votre conduite, dans nos immortelles journées, attira mon attention : vous ne braviez pas froidement la mort : mais vous plaisantiez avec elle, et je reconnus en vous un de ces hommes toujours prêts à sacrifier leur vie pour la liberté, non en maudissant les tyrans : mais en se moquant d'eux, Je vous ai donné une preuve de mon estime en vous admettant dans l'association patriotique que je préside. Jusqu'ici, vous vous êtes montré digne de cette confiance : je n'ai pas tardé, cependant, à m'apercevoir que vous étiez prodigue. Vos folles dépenses me déplaisaient déjà lorsque je vous croyais l'enfant gâté d'une famille riche : aujourd'hui, elles m'indisposent contre vous ; car j'ai acquis la certitude que votre fortune ne date que du changement de notre gouvernement, dont elle paraît même être le résultat.

Paul veut l'interrompre.

— Avant de vous justifier, continue Marsey, attendez du moins que je vous aie fait connaître la nature des soupçons que j'ai conçus contre contre vous. Les révolutions ouvrent aux fripons, aux traitres des voies ténébreuses où ils peuvent s'enrichir promptement : le citoyen vertueux et intègre, perd, en traversant ces révolutions, la fortune, la gloire, la santé. Carnot, vieux et infirme, manqua d'argent en arrivant aux frontières de la France, d'où Louis XVIII l'avait exilé : l'empereur de Russie fut obligé de lui envoyer un peu d'or, afin que l'illustre régicide pût aller demander une tombe au sol du despotisme. Foucher, que la même loi avait banni, mais qui, à force de crimes privés et publics, avait acquis une fortune immense, parcourut l'Allemagne en voyageur magnifique, et les petits souverains sollicitèrent à l'envi, de la Sainte-Alliance, la permission de le fixer dans leurs états. Maintenant, répondez, Paul : si vous ne pouvez dissiper mes soupçons, nous nous voyons aujourd'hui pour

la dernière fois. Vous invoqueriez en vain l'amitié que je vous ai témoignée jusqu'ici. Je vous l'ai dit souvent, inaccessible aux affections personnelles, j'appartiens tout entier à ma patrie; si son salut l'exigeait, je deviendrais fils dénaturé! ami ingrat! amant parjure!

— Cette conformité de principes nous unit pour toujours! s'écrie Paul; c'est à l'amour d'une femme que je dois mon opulence! en rompant le serment que je lui avais fait d'envelopper notre liaison d'un profond mystère, je vous donne une preuve de mon dévouement sans bornes à la cause que nous défendons.

— Eh! pourquoi ce mystère, dit Jules.

— Elle est l'épouse d'un autre.

— Quoi! vous avez pu oublier ainsi le respect dû à des droits acquis, à un premier choix?

-- Il n'y a point eu de choix, de la part des époux du moins: deux pères, l'un avide de titres, l'autre de richesses, ont abusé de l'empire que nos mœurs leur accordent sur leurs

enfans; ils ont fait deux malheureux. Mais bientôt. je l'espère. le triste lien qui les unit cessera d'être indissoluble. Le sang dont nous avons scellé la victoire de juillet, nous donne le droit d'exiger qu'on réforme promptement tous les abus introduits par le despotisme et l'intolérance religieuse. sous lesquels nous avons gémi trop long-temps. La Chambre j'en suis sûr, se hâtera de rétablir le divorce, et alors la femme que j'aime pourra devenir publiquement la mienne. Mon bonheur sera parfait. Elle est jeune, belle, et sa fortune est colossale; son père lui avait donné en dot cent mille livres de rentes. il vient de lui en laisser presque autant; car cet homme de bien a terminé sa glorieuse carrière le 29 juillet dernier.

— Quoi! ce serait une des nobles victimes?..

— Oui. c'est une victime; mais pas comme vous l'entendez.

— Un champion de la légitimité. du despotisme?

— Pas davantage. Sa singulière destinée

semble résumer une partie des travers de notre époque : figurez-vous un gaillard jeune et robuste, aimant le travail par goût, par habitude, surtout. Accordez-lui un gros bon sens qui lui fait voir que, matériellement du moins, il vaut autant, mieux peut-être, que le grand seigneur devant lequel il est obligé de ramper. Eh bien! qu'un pareil homme apprenne que celui qui paie mille francs de contributions peut devenir député, ministre, puisque c'est dans la chambre que le roi choisit ses conseillers. Quelle conséquence peut-il tirer de cette découverte, sinon que l'or conduit à tout? Acquérir de l'or doit donc devenir l'idée fixe d'un être dont l'esprit lourd ne peut deviner qu'un sot enrichi n'est jamais que l'idole des sots. Cette idée fixe fut de bonne heure celle du père de la femme que j'aime. Le but vers lequel on tend sans jamais se détourner ni se relâcher un instant est bientôt atteint. L'artisan enrichi ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait arriver à la haute considération sociale, que d'abord il avait regardée

comme une conséquence naturelle de la fortune. C'est alors que tous ses désirs, toutes ses espérances se portèrent sur sa fille, que la nature avait douée de tout les avantages de la beauté et de l'esprit. En la mariant à un grand seigneur presque ruiné, il se crut arrivé au terme de ses vœux; car il s'était imposé à la société dans laquelle il avait acheté une place pour sa fille. Averti par un instinct secret que tout son mérite consistait dans sa richesse, il aimait à en faire parade, à l'exagérer même. On croyait, dans son quartier, que des millions dormaient chez lui et il se plaisait à accréditer cette opinion. Tout à coup une révolution éclate; un peuple revêtu des lambeaux de la misère est en armes; il triomphe, et Paris, sans lois, sans gouvernement est à la merci d'hommes qui, la plupart, manquent de pain pour eux et leurs familles. Le parvenu sent que s'il se trouvait dans une pareille position, il ne manquerait pas d'en profiter. Ne rêvant plus que massacre et pillage, la peur enflamme son imagination, brûle son

sang; une fièvre violente le dévore; elle dégénère en délire, en démence. Il repousse comme voleurs, comme assassins tous ceux qui veulent le secourir et succombe au bout de quarante-huit heures. Le ridicule qui l'avait poursuivi pendant sa vie, s'est attaché à sa tombe.

— Je ne vois rien dans cette histoire, dit Jules, qui prouve que vous soyez aimé d'une femme assez riche pour fournir à vos prodigalités.

— Eh bien! lisez cette lettre que l'on ma remise ce matin même, répond Paul.

Marsey prend la lettre et lit ces mots :

« Je serai à l'heure indiquée au rendez-
« vous que vous me demandez. Moi aussi j'ai
« besoin de vous voir.

Sophie.

— Quel laconisme, Il est vrai que le *Post-criptum*, contient au moins dix lignes; c'est bien là une lettre de femme!

P. S. « N'oubliez pas que vous devez vous

« montrer grand, généreux, afin de donner de « l'éclat à votre nom, puisqu'il doit devenir le « mien. Ne reculez devant aucun sacrifice d'ar- « gent, dès qu'il s'agira de soutenir, d'affermir « une révolution qui compte au nombre de ses « conséquences inévitables, l'abolition de la no- « blesse et le rétablissement du divorce! faites « comprendre à vos amis politiqnes, que les res- « sources qu'il trouvent en vous doivent vous « assurer un rang distingué dans le nouvel ordre « social. Oui, que le gouvernement sorti des « barricades me fasse votre femme, qu'il vous « élève jusqu'à me rendre fière de ce titre, et il « n'aura pas de partisans plus dévoués que moi. »

— Il y a de la vanité dans ce dévouement féminin, dit Marsey, en rendant la lettre: et si la cause à laquelle vous devez votre fortune est peu honorable pour vous, comme homme privé, elle vous justifie comme homme public; car dans l'état déplorable de notre législation, il faut savoir pardonner au passé ses

vices et son immoralité. Je ne m'opposerai point à ce que la société que je préside continue à recevoir vos dons patriotiques. Pour en régler l'emploi, nous nous rendrons chez moi en descendant la garde. Nous y serons entièrement libres; car ma femme...

— Quoi! vous êtes marié! interrompt Paul avec surprise.

— Je suis l'ami, le protecteur d'une femme aimante et généreuse qui s'est donnée à moi. Si jamais je devenais indigne de ce bonheur, elle pourrait me punir en m'abandonnant.

— Ah! je comprends, vous n'avez pas jugé à propos de vous enchaîner par un lien légal?

— Ma parole est sacrée! celle de ma femme mérite la même confiance. Ce n'est point dans un salon doré, dans un boudoir voluptueux; c'est au milieu des combattans, des blessés, que j'ai appris à la connaître; qu'elle m'est apparue comme le génie de l'humanité. Le fer d'un garde royal venait de m'atteindre, ma vue se couvrit, mes genoux fléchirent, je tombai

dans les bras d'une femme... Pour me secourir elle avait affronté mille dangers, la mort! Ma blessure était légère, et je fus bientôt en état de suivre une nouvelle troupe d'hommes armés qui demandait un chef... A peine les derniers débris de nos ennemis fugitifs avaient-ils passé la barrière de l'Étoile, que je courus à la rue Richelieu. Je reconnus la maison de l'ange qui, durant le combat, avait si courageusement pansé les blessés. L'émotion que lui causa ma vue, m'apprit que j'étais aimé. Tu m'appartiens, lui dis-je, ce n'est point une passion aveugle, c'est l'affinité de nos âmes qui nous unit pour toujours. Que tu sois riche ou pauvre, libre ou esclave, abandonne tout ce qui te retient ici, viens partager ma modique fortune, embellir ma vie.

La joie la plus vive respirait sur ses traits, et cependant elle refusa mes offres. Je voulus la quitter, elle me retint et me fit connaître, en sanglottant, les motifs de son refus. Sa franchise augmenta mon admiration, et me prouva

qu'elle avait toutes les qualités que je désirais à la femme dont je voulais faire ma compagne; elle céda à mes vœux. Cinq mois se sont écoulés, et pas un nuage n'est venu troubler notre heureuse union. Mes principes, mes désirs sont devenus les siens; il n'est au monde que mon pays que je puisse lui préférer.

— Vous me pénétrez de respect pour cette femme extraordinaire, dit Paul; elle fera revivre les héroïnes de l'antiquité; car vous l'associerez sans doute à vos projets politiques.

— Non, répond sèchement Marsey, la nature a créé la femme pour embellir la vie privée de l'homme. Celle qui sort de cette ligne pour briller sur une scène plus vaste peut éblouir, charmer; mais elle ne saurait nous inspirer cet amour exclusif qui nous rend insensible au mérite, à la beauté des autres femmes. Pour assurer aux familles le bonheur de chaque jour: pour fonder la vertu des nations sur des bases inébranlables, la femme ne doit vivre que pour son mari, que pour ses enfans; c'est

d'eux seuls qu'elle doit être connue, chérie, admirée.

— Un pareil bonheur, mon cher Jules, ne résisterait pas long-temps à l'ennui.

—Je conviens, dit Marsey avec feu, que des êtres qu'une loi absurde enchaîne par des liens indissolubles, peuvent chercher des plaisirs étourdissans dans un monde corrompu ; mais si nos institutions étaient assez pures pour que les liens du cœur, seuls, unissent les époux, ils trouveraient dans cette union intime une félicité douce, paisible: et si l'un d'eux devenait indigne de l'estime de l'autre, ils se sépareraient. L innocent trouverait des dédommagemens dans une liaison nouvelle, et le mépris public punirait le coupable en le condamnant à l'isolement.

En ce moment Léonard laisse échapper un verre qui se brise avec bruit sur le pavé de la salle, et les gardes nationaux endormis se réveillent en sursaut. Charmé de trouver un prétexte pour terminer un entretien qui le fati-

gue, Paul applaudit par de bruyants éclats de rire à la maladresse de Léonard, et passe dans la pièce voisine, où Marsey le suit en silence.

— Qu'on dise encore, s'écrie-t-il, que notre tambour n'est qu'une bête! N'est-ce pas un trait de génie, que de jeter un verre sur le pavé pour nous avertir qu'un bol de vin chaud nous attend. Allons mes amis, hâtons-nous de répondre à cet appel ingénieux.

Les gardes nationaux acceptent sans façon l'offre généreuse de leur lieutenant, dans lequel tous voient un excellent camarade. Le sergent, seul, le regarde comme un rival comme un ennemi. Propriétaire d'une belle et grande maison, et par conséquent électeur, il a vainement cherché pendant la Restauration à tirer un avantage matériel de ses droits politiques. Les meneurs des collèges électoraux l'ont toujours compris au nombre des dupes dont ils obtenaient les voix, non en partageant avec eux les bénéfices de la vente; mais en les berçant de fausses espérances. Fa-

tigué de l'inutilité de ses plates complaisances pour le pouvoir, il avait fini par contribuer à la nomination d'un député libéral. Aussi la chute de Charles X ne fut-elle, à ses yeux, que la suite de l'imprudence des ministres, qui avaient négligé de traiter avec chaque électeur en particulier. Persuadé que le nouveau gouvernement évitera de commettre une pareille faute, il se promet de vendre son vote le plus cher possible. Et pour effacer son ancienne réputation de jésuite et d'ultrà, il s'est fait inscrire un des premiers dans la garde nationale de son quartier. Il ambitionnait le grade que Paul a obtenu et cherche toutes les occasions de se venger de sa défaite.

Le premier verre de vin chaud a été vidé à la santé du lieutenant. Le sergent propose un toast au roi, moins par respect pour le prince, que dans le but de placer Paul dans la nécessité ou de se brouiller avec Marsey ou de se mettre en opposition avec tous les autres gardes nationaux. Loin de deviner les intentions perfi-

des du sergent, le lieutenant remplit aussitôt son verre; mais Jules l'arrête et lui lance un regard menaçant. Tous les yeux sont fixés sur les deux amis avec l'expression de l'attente et du mécontentement. Une scène fâcheuse est prête d'éclater; Paul le sent et s'empresse de la détourner par une plaisanterie.

— N'oubliez-pas Jules, dit-il, avec une gravité comique, que dans un état libre, il doit, non-seulement être permis d'aller, même à la messe, comme le dit notre immortel Béranger, mais encore de boire à la santé de tout le monde. J'userai de cette liberté! Le premier toast a été porté en mon honneur, que le second le soit à celui du roi; le troisième sera pour Léonard. J'espère, messieurs, continue-t-il, que vous apprécierez ce qu'il y a de philosophique dans cette santé du roi, placée ainsi entre celle du plus obscur des officiers et du plus bête des tambours de la garde nationale.

Ce discours accueilli par de bruyans éclats

de rire, a vaincu les scrupules de Jules, qui ne craint plus de rendre à la royauté cet hommage équivoque. Enfin, la santé de Léonard est portée au milieu de la gaîté générale.

L'amour-propre du tambour a été choqué de l'épithète qu'on vient de lui donner; il cherche à cacher son dépit sous un air de profonde tristesse.

Paul saisit cette occasion pour détourner la conversation de la politique.

— Vous avez du chagrin Léonard, dit-il en riant. Ah! je devine; le souvenir de votre infidèle... Redites-nous cette histoire; à conter ses peines on les soulage. Et puis, vous avez un tel talent pour la narration, que le même fait, cent fois raconté par vous, a toujours le charme de la nouveauté.

Voyant un éloge dans ce sarcasme, le tambour ne songe plus qu'à justifier sa réputation de conteur habile. Après s'être essuyé les yeux, il s'assied sur le bord de sa caisse, appuie son

coude sur son genou et passe à intervalles mesurés l'extrêmité de ses doigts dans son épaisse chevelure noire.

— Oui, messieurs, dit-il enfin, avec un profond soupir, c'était un jour terrible pour moi, que celui où mon épouse me renvoya pour quarante-huit heures de la maison, elle, qui ne pouvait vivre une demi-journée sans me voir et m'embrasser. J'allais donc partir pour Versailles, tant je lui étais soumis. Un ami que je rencontrai, me voyant si triste, me fit entrer chez un marchand de vin, où il me donna l'heureuse idée que mon épouse était devenue folle, et que j'étais fou moi-même de l'abandonner dans un pareil moment. Après avoir vidé notre bouteille, je retournai chez moi. Voulant prendre d'abord quelques informations chez la portière, respectable dame qui m'a toujours plaint d'être si mal assorti...

— Eh ! de quoi diable vous plaignez-vous donc? interrompt brusquement Marsey. Puisque vous étiez mal assorti, vous devez vous

trouver très heureux d'être débarrassé de votre femme. Cette portière, qui vous plaignait tant, peut vous consoler à son aise, aujourd'hui.

Léonard rougit et se trouble, comme si l'on venait de dévoiler un secret qu'il voulait cacher. Paul qui cherche toujours à maintenir la conversation sur le ton de la plaisanterie, presse le tambour de continuer son récit. Celui-ci obéit.

— Il n'y avait personne dans la loge, dit-il, et j'allais m'éloigner, quand j'aperçus la portière et notre vieille domestique qui accouraient d'un air effaré. Un médecin les suivait, et j'appris que mon épouse était dangereusement malade. Quel coup pour moi qui l'adore... je m'attendais à la trouver morte... Le croiriez-vous, messieurs, elle était partie, Thérèse l'avait laissée mourante avec un jeune officier qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle avait prié de la garder, pendant qu'elle allait chercher des secours. Personne dans la maison n'avait vu cet officier, et l'on

disait que c'était le diable en personne qui était venu enlever madame Léonard. Cependant je voulais la revoir, la chercher partout malgré la nuit qui commençait à tomber. La portière, qui craignait que je n'eusse envie de me détruire, me fit promettre d'attendre au lendemain... c'était le 27 juillet... Qu'est-ce qu'une femme, quand il s'agit de la patrie. Je ne pensais plus qu'à me battre contre les soldats du tyran; j'étais...

— Faites-nous grâce de vos héroïques prouesses, interrompt Paul, quoique personne ne vous ait vu combattre, et que tous ceux qui vous connaissent, soutiennent que vous étiez caché dans une cave, nous croyons à vos hauts-faits, comme aux miracles de l'Évangile. Achevez plutôt l'histoire de madame Léonard, elle m'intéresse vivement: car, comme dit Béranger, sans être de la cour, j'aime le scandale.

— Du scandale! dit Léonard en sanglottant, oh! oui, c'en est un abominable... J'ai été demander des conseils à mon cousin germain, il

m'a dit que mon épouse était chez son père à lui, et que je ne la reverrais jamais. Puisque le divorce va être rétabli... Il est clair qu'il va l'épouser, mon infâme cousin.

Les doléances du tambour ont excité un rire général, qui blesse les principes austères de Marsey.

— Pouvez-vous rire ainsi d'une des plaies les plus hideuses de nos institutions sociales! s'écrie-t-il avec indignation. Lorsqu'un homme comme Léonard devient le mari d'une femme telle qu'il nous a dépeint la sienne, il est évident qu'il a voulu mettre sous la protection des lois le plus honteux, le plus infâme trafic..... Vous êtes plus coupable qu'elle, continue-t-il en s'adressant au tambour, et puisqu'elle veut rompre une pareille chaîne, il est possible qu'il lui soit resté des sentimens d'honneur, et que redevenue libre par le divorce...

— Oh! oh! monsieur, interrompt le sergent, comme vous y allez, nous ne sommes pas encore revenus en 93. J'espère bien que nous

n'y reviendrons jamais, et que nous n'aurons pas plus de divorce que de guillotine ; car tout cela se tient. Je sais bien qu'il y a beaucoup de brouillons, de boute-feu parmi nous qui aiment les révolutions, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Ils ont cru faire un chef-d'œuvre en chassant un Bourbon: mais nous autres, gens de bien, nous avons placé un autre Bourbon sur le trône; c'est tout ce qu'il y a de changé dans le gouvernement.

Un cri unanime de réprobation accueille ce raisonnement, que chaque garde national s'apprête à combattre selon ses principes. Paul les prévient.

— Il a raison, notre digne sergent, s'écrie-t-il en riant, parfaitement raison. En effet, qu'est-ce que la royauté sortie des barricades ? Une *quasi-légitimité!* rien de plus, rien de moins. *M. Guizot l'a dit : croyons-en ce grand homme.*

Un jeune homme chargé depuis peu de la rédaction des articles politiques d'un journal, qui, fidèle à ses anciennes habitudes, vient de se

vendre au pouvoir. s'empresse de prendre la parole.

—Le ridicule, dit-il, cherche en vain à flétrir ce mot profond échappé à la conviction d'une âme généreuse. Ce digne ministre a voulu faire comprendre à la France qu'elle doit tirer parti de l'illustre origine de Louis-Philippe. Cette origine lui donne le droit d'entrer dans la grande famille des souverains de l'Europe, sans commotions, sans guerres, surtout; car nous avons besoin de toutes nos forces pour rétablir au-dedans ce calme, cette paix profonde....

— Qui naît de l'anéantissement des facultés morales, interrompt Marsey; un état despotique ou toute pensée généreuse est étouffée en naissant est calme, tranquille comme les champs où dorment les morts! Un état libre où l'intelligence peut se développer et tendre vers le perfectionnement est toujours agité, comme tout ce qui est mouvement, comme tout ce qui est vie.

— C'est en effet une vie admirable, dit le jeune rédacteur, quand un peuple stupide et

féroce se porte en masse sur les places publiques en demandant des têtes!..... Ce beau spectacle s'est encore montré à nos yeux il y a peu de jours.

— Je vous plains, monsieur, répond froidement Jules. si les hommes qui vous paient, vous ordonnent de nommer féroce et stupide un peuple généreux et magnanime Avez-vous déjà oublié qu'après avoir chassé un roi. ce peuple est retourné paisiblement au travail mercenaire qui lui procure du pain? Il a tort, sans doute, de s'attrouper et d'exprimer ses désirs d'une manière bruyante. puisque les âmes timides s'en effraient. mais ce tort est celui de notre législation et non le sien. La classe la plus nombreuse, la plus utile; la classe sans laquelle il n'y aurait pas de gouvernement en est impitoyablement exclue. Ouvrez au peuple une voie légale pour qu'il puisse faire connaître ses plaintes. et vous ne le verrez plus venir sur les places publiques, demander justice. vengeance! Vous continuez à le traiter en paria, et vous osez lui faire un crime de son indignation quand il a appris votre in-

dulgence envers les ministres de Charles X? Et cependant quand nous lui avons dit : Que vous importe la punition des agens du despotisme? l'important pour vous c'est qu'il n'y ait plus en France de despotisme possible. Il a compris ce langage et s'est retiré en promettant d'attendre avec patience les réformes législatives qui doivent enfin le dédommager de ses longues souffrances.

— Cette attente ne sera pas vaine, s'écrie le jeune rédacteur, on ne tardera pas à proposer une loi sur la responsabilité des ministres.

— La responsabilité des ministres! s'écrie Marsey ; Charles X est-il encore sur le trône? la hache du bourreau à-t-elle fait tomber la tête de ses conseillers? N'avons-nous pas tous compris et cherché à faire comprendre à la partie la moins éclairée de la nation, qu'il serait absurde de punir les crimes des rois dans la personne de leurs agens. ce serait une moquerie qu'une pareille loi. Les ambitieux doués de quelques talens trouveraient le moyen de l'éluder ; les

cœurs généreux se feraient un devoir, une gloire de la braver, et de donner ainsi une preuve de dévouement à la personne d'un maître presque toujours leur bienfaiteur. Pour de tels actes, la France a un culte d'admiration et non des bourreaux! Pour la ruse et la perfidie des esclaves d'un despote elle n'a que le mépris; il est au-dessus de sa dignité de leur infliger une autre punition.

—Qu'on dise encore que Marsey est l'ennemi du pouvoir, s'écrie Paul, il permet aux ministres d'être coupables impunément.

— Ce persifflage, répond Marsey, d'un ton sévère, siérait bien au bouffon à gage d'un despote; il déshonore le citoyen. Non, je ne veux pas que nos ministres puissent être impunément coupables; je veux que chaque citoyen dont l'honneur ou la fortune ont été injustement attaqués puisse en demander compte aux ministres et à leurs agens. Mais dès qu'il s'agit de ces crimes d'état qui décident de la destinée de la nation, elle ne connaît d'autre coupable que le roi.

Pour la décider à ne punir que les ministres. il faudrait que la constitution leur fournit le moyen d'appuyer sur des motifs honorables leur refus d'obéir à la volonté royale, quand cette volonté est injuste. L'homme noble et généreux dira toujours avec orgueil au souverain qui voudrait altérer ou détruire les droits du peuple ; Je puis mourir pour vous; mais je n'exécuterai point l'ordre que vous venez de me donner; car j'exposerais votre tête.

Un ancien employé qui a traversé tous les changemens de gouvernemens et de ministres, sans perdre sa place. parce qu'il est dans sa nature d'être admirateur enthousiaste et vrai du pouvoir existant. demande avec effroi s'il serait en effet possible de faire retomber une responsabilité quelconque sur la personne sacrée du roi. de Louis-Philippe. surtout qui doit la couronne à la confiance. à l'amour du peuple.

— Il faut. répond Marsey avec ironie. que l'atmosphère des bureaux exerce une influence bien funeste sur l'intelligence humaine. puisque

vous ne pouvez comprendre les vérités les plus palpables, les plus triviales. Je ne discuterai point avec vous si Louis-Philippe doit, en effet, la couronne à la confiance du peuple; car il est certain, du moins, qu'aux yeux du monde il ne peut l'attribuer à un autre motif; il faut donc qu'il accepte la conséquence du don d'un peuple qui vient de chasser un roi parjure, comme un maître clément renvoie un valet infidèle au lieu de le livrer aux tribunaux. Il faut qu'il sache que ce peuple n'aurait pas la même indulgence pour celui qui a osé relever une couronne tombée, et qui, par cela même, était redevenue le patrimoine de la nation.

— Je crois comme vous, monsieur, dit un garde national, que Louis-Philippe serait plus coupable que Charles X, si jamais il osait mettre son ambition de prince au-dessus des intérêts de la nation; si jamais il pouvait oublier le respect, la soumission qu'il doit à la souveraineté du peuple dont la sienne n'est qu'une émanation. Aussi son inviolabilité n'est point, à mes

yeux, le résultat de la vénération due à sa personne, mais un principe d'ordre, de stabilité; la base du gouvernement constitutionnel, qui repose sur cet axiôme : *Le roi ne peut mal faire.*

— Sans doute, répond Paul, quand il ne fait rien, à moins qu'on ne le gratifie de l'infaillibilité du Saint-Père de Rome et...

—Et de son utilité dangereuse, interrompt Marsey; le chef d'un gouvernement, qu'il se nomme consul, président ou roi, doit surveiller diriger les affaires de l'État. A cette condition, seule, il est utile et il doit être responsable. S'il ne gouverne pas il n'est plus qu'une idole ridicule, nuisible qui absorbe les moyens d'existence de plusieurs milliers de familles, et son inviolabilité ressemble à la divinité du bœuf Appis. Une nation libre, glorieuse, ne reconnaitra jamais pour chef une pareille momie politique. Elle veut que celui qui est appelé à la gouverner soit la représentation vivante des lois, et qu'il ait toute l'autorité nécessaire pour les faire exécuter ; elle exige que le premier

citoyen de l'État en soit le premier esclave, et qu'il en devienne la première victime s'il songeait à les violer. Oui, l'indulgence envers les rois est le plus grand des crimes; leurs fautes ne retombent point, comme celles d'un simple citoyen, sur un seul individu, sur une seule famille: mais elles compromettent, elles anéantissent la liberté, la gloire de la patrie. Oui, le digne défenseur des droits du peuple pardonnera à tous ceux que l'esprit de parti a pu entraîner sur une fausse route, il ne sera sans pitié que pour les rois.

— C'est la république, la terreur, la guillotine, s'écrient plusieurs voix.

Marsey promène autour de lui des regards menaçans.

— Vous avez presque tous combattu dans les barricades, dit-il, et déjà la république est devenue pour vous un objet d'effroi, de mépris! La plus magnanime des révolutions n'était-elle donc qu'une émeute de Palais en faveur d'un seul homme? Osez alors le proclamer ou-

vertement : que le pouvoir le confesse, et si les cœurs généreux qui restent encore à la France ne sont point satisfaits, ils cesseront du moins d'être dupes! jusques-là je croirai que la révolution de Juillet a été républicaine; qu'un prince qui, jusqu'à cette époque, s'était fait estimer comme homme privé, ne s'est assis sur un trône populaire que pour donner au monde l'exemple des vertus que doit avoir un roi. La guillotine! qui donc vous en parle? ne savons-nous pas tous qu'elle a fait plus de partisans au despotisme que toutes les intrigues de Coblentz? qu'elle fraya à Bonaparte le chemin du trône, comme l'exil des régicides prépara la chute de Charles X en nous faisant deviner que les Bourbons trouveraient tôt ou tard dans la Charte octroyée un article qui mettrait la royauté au-dessus de la loi. Oui, toute mesure injuste, violente, retombe tôt ou tard sur celui qui l'emploie, oui, la terreur fut l'écueil où vinrent échouer les vertus républicaines. Et cependant comparez cette terreur aux crimes des rois! lisez *l'Histoire*

de la révolution par *Thiers*, que vous ne pouvez accuser d'avoir cherché à pallier les maux qu'elle a causés. Il fait le relevé des têtes tombées depuis le premier mars 1793 jusqu'au 17 juillet 1794. Leur nombre s'élève à 1842. comptez maintenant les victimes de la crainte, des caprices, de la bigoterie de Louis II, de Charles IX, de Louis XIV, de l'ambition de Napoléon! quelles colombes timides que Marat et Robespierre, à côté de ces vautours affamés de chair humaine!

— Effrayé de cette brusque sortie, Paul cherche en vain à détruire l'effet qu'elle a produit, quand, à sa grande satisfaction, on vient l'avertir que le poste va être relevé. Le plaisir d'être, pour quelques jours du moins, débarrassés d'une tâche que l'agitation de Paris rend fatigante, fait oublier aux gardes nationaux les discours séditieux du républicain.

Après avoir militairement traversé la place, et une partie de la rue des Lavandières, le poste relevé s'arrête et se dis-

perse. Léonard prend autant de fusils qu'il en peut porter, et promet d'aller chercher ceux des autres gardes nationaux dans le courant de la journée. Jusqu'ici Marsey avait lui-même nettoyé ses armes; mais d'après l'observation de Paul, qu'il prive le tambour d'une petite rétribution sur laquelle il avait droit de compter, il annonce à Léonard, qu'à l'avenir, il le chargera du soin de son fusil et de son équipement. Le tambour s'éloigne charmé d'avoir une pratique de plus et Marsey emmène Paul chez-lui, ainsi qu'ils en étaient convenus.

XIII.

Les Anciennes Connaissances.

La demeure de l'austère républicain ne s'annonce pas d'une manière brillante Pour y arriver, il a fallu traverser une cour obscure et monter quatre étages d'un petit escalier tournant, qui a rappelé à Paul le temps où, simple commis d'un marchand de nouveautés, il habitait une mansarde. Un léger soupir lui échappe.

Ce soupir ne lui est point arraché par un reste de tendresse pour la marchande de modes qu'il aimait alors, et qui lui était si sincèrement attachée. Il a entièrement oublié Cécile, et les torts qu'il a eus à son égard; mais il regrette le charme de cette vie aventureuse et toute d'espérance.

Grâce à l'activité astucieuse et infatigable dont la nature l'a doué, il a su trouver le moyen de connaître, jusqu'en ses moindres détails, le secret des relations du duc avec Francesca, qu'il sait être la femme de Léonard. Tout l'autorise enfin à se croire arrivé au comble de ses vœux, et il lui semble déjà qu'il y a plus de vrai bonheur à désirer la fortune qu'à en jouir en effet. Mais toute pensée sérieuse ne peut qu'effleurer une âme comme la sienne; et la simplicité qui règne dans l'appartement où il vient d'être introduit le réconcilie promptement avec l'opulence qu'il croyait dédaigner. Il est dans la nature de l'homme de sentir plus vivement le prix des biens qu'il possède, à la

vue des privations qui résultent de l'absence de ses biens.

Tandis que Marsey est allé avertir sa compagne de l'arrivée d'un convive, Paul examine en souriant le déjeûner servi sur une petite table à deux couverts, et où le troisième pourra difficilement trouver place. Sa pensée s'arrête malgré lui sur la femme qui consent à partager la modeste destinée d'un amant peu digne d'un pareil sacrifice; car, selon lui, un aimable roué a seul le droit de plaire pour lui-même. Convaincu que la maîtresse de Marsey, est un de ces êtres que leurs têtes exaltées jettent hors de toutes les routes battues, son imagination en esquisse le portrait d'après les héroïnes de la Grèce et de Rome, dont le regard imposant, le maintien majestueux commandent le respect et l'admiration.

En ce moment la porte s'ouvre. Une jeune personne d'une taille moyenne entre vivement; sa tournure est grâcieuse, mais dégagée, et son

charmant visage exprime une espiéglerie piquante. Jules la suit.

— Voilà ma femme, dit-il à son ami.

Celui-ci, dont le corps s'était déjà humblement incliné, se redresse et arrête ses regards surpris sur cette jeune personne si opposée à l'idée qu'il s'en était faite. Il reste muet et immobile comme s'il venait de faire une découverte inattendue, dont, en dépit de ses yeux, sa raison refuse d'admettre la possibilité. La même pensée semble avoir frappé la jeune femme. Marsey, porte alternativement ses regards sombres et étincelans sur leurs regards contractés.

— Cécile! s'écrie-t-il enfin, j'espère que tu m'expliqueras cette reconnaissance théâtrale.

Paul ne peut plus douter que c'est en effet son ancienne maîtresse qu'il revoit. Un sentiment d'humanité le pousse à lui aider à sortir honorablement de cette position critique.

— Il parait, dit-il froidement, en s'adressant à Marsey, qu'à mon aspect, madame a été

abusée par une de ces ressemblances bizarres qui causent souvent des méprises...

— Non, interrompt Cécile avec impétuosité, ce n'est point une méprise. Votre costume militaire, et surtout le titre d'ami que Jules vous accorde ont pu me faire hésiter. Je vous reconnais enfin, vous êtes Paul! N'espérez pas me voir rougir aux yeux du plus généreux des hommes; avant de me donner à lui, je lui ai fait l'aveu de mes erreurs passées. J'ai eu la générosité de lui cacher votre nom; mais il sait que vous m'avez quittée parce que j'ai refusé de servir vos coupables projets sur la fortune de la duchesse, que vous vouliez séduire; que vous avez séduite. Qu'elle soit encore votre maîtresse ou que vous l'ayiez abandonnée pour une autre intrigue, vous n'en êtes pas moins le plus méprisable des hommes.

Paul ne trouve pas un mot de réponse; car la supériorité que Cécile vient de prendre sur lui, en repoussant tout mystère, lui ôte son assurance habituelle; Marsey aussi garde un

morne silence. D'après ses principes il croyait pouvoir attacher Cécile à sa destinée, comme l'homme du monde épouse la veuve de deux maris. Mais placé tout-à-coup entre cette femme et un des amans qui l'ont précédé, il sent tout ce qu'il y a d'humiliant dans sa position, et se repent presque de son choix. Son maintien impassible, l'immobilité de ses traits, l'expression farouche de son regard fixé vers la terre, font deviner à Cécile une partie de sa pensée.

— Jules! s'écrie-t-elle, tu t'es toujours montré équitable, même dans tes haines; pourrais-tu être injuste dans tes affections? suis-je plus coupable en ce moment, où devant toi j'exprime mon mépris à ce misérable, que je ne l'étais le jour où je t'ai dit que j'avais eu le malheur de l'aimer?

Ces mots produisent tout l'effet qu'elle en avait attendu. Marsey lui tend la main et avance l'autre vers Paul en lui désignant la porte.

— Sortez, dit-il d'une voix sourde.

L'ancien commis a retrouvé toute son au-

dace. Il ne veut pas rompre ses liaisons avec un homme sur lequel il a fondé une partie de ses espérances; car il est convaincu que Marsey ne peut tarder à être appelé à remplir un des premiers postes de l'État; et que. par sa protection, il s'élevera aux dignités qu'il ambitionne.

— L'amour de la patrie nous a unis, dit-il, un intérêt privé ne doit point nous séparer. Et lors même qu'il serait vrai que l'attrait de l'or eût pu m'éblouir autrefois, ne m'avez-vous pas dit vous-même que dans une société telle que la nôtre, il ne fallait pas demander des vertus au passé, mais au présent, à l'avenir. Quelle faute ai-je commise depuis que vous m'appelez votre ami? continuez à rester mon guide. et la France vous devra un citoyen utile, dévoué.

Cette défense, basée sur l'intérêt de la cause publique. a diminué la colère de Marsey. Cependant il ne répond rien et cherche à classer les pensées confuses qui se présentent en foule à son esprit : car il ne peut plus douter que

cette Sophie dont Paul lui a montré la lettre, ne soit la femme du duc qui est aujourd'hui son ami intime.

Fidèle à l'engagement qu'il avait pris avec Georges et son père, de sauver le jeune pair de France, il l'a arraché blessé et mourant à la vengeance d'un peuple trop irrité contre tout ce qui portait l'uniforme de la garde royale, pour voir que ce jeune officier s'était précipité au milieu des combattans pour chercher la mort, et non pour défendre la cause du despotisme. Ce service a établi entr'eux des rapports qu'une estime mutuelle a bientôt rendue intimes; et c'est de la bouche même du duc que Marsey a appris son amour pour Francesca, et son espoir de rompre le lien malheureux qui l'attache à Sophie.

Enhardi par le silence de Marsey, Paul continue à se justifier.

— Vous ne m'accuserez point, dit-il, d'avoir désuni un ménage heureux. Le duc n'a point de secrets pour vous; vous savez qu'il n'a

jamais aimé sa femme, et qu'il adore celle de notre tambour, de Léonard.

— Notre tambour! répète Marsey, ce rebut de la société serait en effet le mari de Francesca!... Son nom, les sottes histoires qu'il raconte sans cesse auraient dû me le faire deviner. Mais malgré tout ce qu'on m'avait dit de cet homme, je ne pouvais le supposer vil à ce point.

— J'ai beaucoup d'empire sur son esprit, dit vivement Paul, je m'en servirai pour l'empêcher de mettre obstacle au divorce que Francesca doit demander; on peut tout sur lui, avec de l'argent. Il se contentera d'une somme modique; car heureusement il ignore que l'amant de sa femme est duc et pair. Ses soupçons ne portent que sur son cousin l'avocat; il faut lui laisser cette erreur. Vous le voyez continue-t-il avec volubilité, loin d'avoir des torts à me reprocher envers votre ami, je facilite, j'assure son bonheur. Il craignait que Sophie ne s'opposât à une séparation qui doit la priver du titre de duchesse; j'ai fait connaître à cette dame les

lois impérieuses de l'amour, et tous ses vœux appellent aujourd'hui le divorce. Léonard pouvait chercher à conserver une femme dont le travail le faisaît vivre dans l'aisance; je me charge d'obtenir son consentement à tout ce qu'on voudra. Maintenant quelles fautes ai-je commises, quel mal ai-je causé ?

— Si votre bassesse, dit Marsey, n'a pas eu de résultats plus fâcheux, c'est au hasard, seul, que vous en êtes redevable. J'aime à croire cependant, que les principes que vous puisez dans nos sociétés patriotiques vous ont rendu à l'honneur, et que vous justifierez ma confiance.

— Je vais le faire à l'instant, répond Paul. aujourd'hui même je verrai Léonard, et je vous autorise à dire au duc tout ce que vous venez d'apprendre. Cachez-lui, seulement, ainsi qu'à Georges, que je suis l'amant de Sophie. Forcé de les voir tous deux dans nos séances, vous sentez que nous serions tous fort mal à notre aise....

Marsey promet de ne pas le nommer.

— Je compte sur votre parole; je sais qu'elle est

inviolable. Fiez-vous à mon zèle pour applanir toutes les difficultés qui pourraient retarder le bonheur de votre ami. Maintenant, si vous conserviez encore quelque défiance. vous me forceriez à croire qu'un sentiment de jalousie....

—Moi! jaloux! s'écrie Marsey en fronçant le sourcil. La vanité vous égare, ajoute-t-il d'un ton plus calme. Je vais chez le duc; une bonne nouvelle ne peut jamais être annoncée trop tôt. Déjeûnez ici avec ma femme, et quand vous aurez vu Léonard vous me ferez connaître votre entretien.

Chaque fois que le nom de Léonard a été prononcé, Cécile a tressailli. Elle est loin de présumer qu'il doit venir chez elle: mais l'idée que Paul et Marsey le connaissent et qu'ils ont des rapports fréquens avec lui, suffit pour la faire trembler. La crainte de se trouver seule avec son ancien amant met le comble à son agitation, et elle supplie Marsey de ne pas la condamner à supporter plus long-temps la vue d'un homme qu'elle hait et qu'elle méprise.

—Cet aveu en ma présence, répond Jules en souriant avec satisfaction, pourrait lui paraître suspect; pour qu'il le croie sincère, il faut que tu le lui répète sans témoins. Je tiens à lui prouver que tu as toute ma confiance et que tu la mérite.

A ces mots il la presse un instant dans ses bras et sort rapidement.

Peu jaloux d'un tête-à-tête qui s'annonce sous de pareils auspices, Paul veut s'éloigner.

— Je vous quitte, madame, dit-il, puisque ma présence vous est odieuse.

— Elle m'est agréable en ce moment, car en la supportant j'accomplis les désirs de Jules.

Paul revient sur ses pas.

— Je suis trop galant, dit-il en riant, pour vous enlever ce moyen de lui prouver votre soumission.

Cécile ne répond qu'en l'invitant à se mettre à table. Tous deux se placent sans s'adresser une seule parole.

Bientôt l'ancien commis finit par ne plus voir dans cette position bizarre que ce qu'elle peut avoir de comique pour un esprit tel que le sien. La compagne de Marsey est redevenue à ses yeux la jolie modiste dont il fut si sincèrement aimé, et il reprend tout à coup avec elle le ton d'une galanterie cavalière. Mais Cécile lui impose silence; et peignant avec feu tout le bonheur qu'elle trouve dans l'amour de Jules, elle assure qu'elle cherchera toujours à le mériter et à élever son âme à la hauteur de la sienne.

Paul ne peut se dissimuler que l'esprit de l'ancienne marchande de modes a subi les mêmes réformes que son costume ; que son babil spirituel et libre, sa morale relâchée ont fait place à des sentimens exaltés, mais nobles. Il comprend enfin que dès que la femme aime véritablement, elle ne pense plus qu'avec la tête de son amant, et il devient respectueux et craintif.

Bientôt une main timide agite doucement la

sonnette. Cecile se lève pour aller ouvrir, car les principes républicains de Marsey, peut-être aussi la modicité de sa fortune, l'obligent à exclure la domesticité de son ménage, Paul l'a prévenue, et il rentre presque aussitôt suivi de Léonard.

— C'est notre brave tambour, dit-il, qui vient chercher le fusil de mon ami pour le nettoyer.

En prononçant ces mots, il va prendre l'arme déposée dans un coin de la chambre et la présente au tambour, dont les regards attachés sur Cécile semblent être fascinés par un pouvoir magique. Choqué de son impolitesse, Paul lui secoue le bras avec impatience.

— Prenez-donc, Léonard, lui dit-il.

Cécile se couvre le visage de son mouchoir, et le tambour supplie Paul d'excuser l'émotion que la vue de l'épouse de monsieur Marsey lui à causée.

— Ce n'est point à moi, répond Paul en

riant, c'est à mon ami qu'il faut demander pardon, si la beauté de sa femme vous a tourné la tête.

— Je suis incapable de m'oublier à ce point, dit Léonard avec un gros soupir. Je n'aurais pas même osé regarder madame, si sa figure ne m'avait pas rappelé une jeune modiste, trop aimable, hélas! car elle m'a séduit... Mon épouse m'a surpris chez-elle... Ce malheur est la cause du désespoir qui l'a poussée à me quitter...

Paul n'a pas entendu ces derniers mots, il a suivi Cécile qui s'est enfuie dans la pièce voisine.

— Ah! de grâce, lui dit-elle, ne dites point à Jules ce que vous venez d'apprendre, souffrez que ce soit moi. Il est généreux, il me pardonnera peut-être.

Paul ne doute plus que Cécile ne soit en effet la marchande de modes dont le tambour vient de parler et sa vive douleur le touche.

— Si vous tenez réellement à l'affection de

Jules, gardez-vous de lui faire l'aveu tardif des rapports qui peuvent avoir existé entre vous et Léonard, puisque vous avez eu l'imprudence de l'oublier dans votre confession générale...

— Ce misérable m'a indignement trompée, dit Cécile en fondant en larmes, j'ignorais qu'il fût marié.

— Rassurez-vous, dit Paul, je me charge de faire taire Léonard; mais êtes-vous sûre que le duc n'a pas appris à Marsey...

— Tous ses amis, interrompt Cécile, ignorent nos liaisons : fortifiez-le dans le sentiment qui l'a poussé à leur en faire un secret.

— Je vous le promets Cécile. Je vous prouverai que si j'ai pu être coupable en amour, je ne le serai jamais en amitié.

La crainte de perdre la tendresse, l'estime de Marsey, aveugle Cécile sur le danger auquel elle peut s'exposer en consentant à avoir un secret avec son ancien amant. Elle le remercie vivement de sa générosité, et il la quitte

pour aller rejoindre le tambour, qui était resté seul dans la salle à manger.

En voyant reparaître Paul, Léonard s'empresse de lui demander, s'il aurait eu le malheur d'offenser madame.

— En pouvez-vous douter? Si je vous disais que vous ressemblez à un voleur que j'ai vu traîner le boulet, est-ce que vous prendriez cela pour un compliment? Partons, ajoute-t-il en sortant avec lui, et si la vie vous est chère, ne remettez jamais le pied dans cette maison. Marsey est violent; s'il apprend que vous avez manqué de respect à sa femme, il vous fera chasser de la compagnie. D'après ses principes d'égalité, il est même possible qu'il vous provoque en duel. Il est de première force au pistolet, à l'épée. Si vous refusiez de vous battre, il vous assommerait à coups de bâton.

— Ah! monsieur, dit Léonard en pleurant, est-ce ma faute si madame ressemble à la malheureuse qui est la cause que mon épouse, qui m'aimait tant, que j'adore toujours...

— Il est inutile de faire l'hypocrite avec moi, interrompt Paul : je vous connais parfaitement, votre femme n'a jamais eu que du mépris pour vous : vous n'avez aimé que son argent. Dès que le divorce sera rétabli elle se séparera de l'homme qui a fait son malheur.

— Il est irréligieux, immoral, dit Léonard en pleurant, de remettre sur le tapis une loi qui nous empêche de retenir nos épouses quand elles peuvent nous être utiles. J'aurai du moins le plaisir de me venger de la mienne en la contraignant à plaider pendant plusieurs années.

— Je vous le défends formellement. L'on vous fera des propositions que je vous ordonne d'accepter. A cette condition, je cache à Marsey l'insulte que vous venez de faire à sa femme, et je vous procurerai une foule d'avantages qui vous assureront un avenir heureux. S'il vous échappait un seul mot de ce que je viens de vous dire, et qui pût faire deviner que je connais vos relations de famille, vous seriez perdu sans retour.

A ces mots il le quitte brusquement.

Enchanté des promesses de Paul. Léonard attribue à son mérite personnel l'intérêt particulier que lui témoigne son lieutenant; aussi se promet-il d'être plus humble, plus rampant que jamais, et de feindre une reconnaissance sans bornes. L'amour-propre, ce sentiment qui donne parfois aux êtres les plus insignifians les apparences de l'élévation, n'a jamais produit d'autre effet sur lui que de le faire redoubler de bassesse, d'hypocrisie; car un instinct secret l'avertit que c'est dans ces qualités seules qu'il lui est possible d'atteindre la perfection.

Après avoir été prendre successivement les armes qu'il est chargé de nettoyer, le tambour arrive enfin à la maison qu'il habite. Mais au lieu de se rendre à l'appartement qu'il occupait naguère, il traverse la cour, monte au cinquième, et ouvre la porte de sa nouvelle demeure. Tout y respire l'ordre, la propreté, une espèce de recherche même. Le lit est garni de rideaux de calicot très blancs. La commode

est ornée de verres coloriés, de tasses et de figures en porcelaine. Les taches de la tapisserie, qui a déjà supporté la fatigue de dix locataires au moins, sont cachées par des gravures enluminées et placées dans une harmonie bizarre. Saint-Ignace se trouve près de Saint-Just, le conventionnel, auquel son nom édifiant a valu l'honneur de se trouver en si bonne compagnie. Louis-Philippe, en sa qualité de grand oncle, est à côté du duc de Bordeaux. Plus loin, des casseroles de cuivre sont coquettement suspendues au-dessus d'un buffet de bois blanc. Un tambour, et autres insignes caractéristiques de l'état qu'exerce le maître du logis, sont rangés dans un coin, près d'une énorme fontaine renfermée dans un panier d'ozier. Une femme est accroupie près de la cheminée où brûle un modeste feu de mottes. Elle se disposait à mettre des choux et des pommes de terre dans un pot qui boue près de ce feu, et dont l'odeur qui s'en exhale fait deviner qu'il contient non le bœuf bourgeois, mais le lard rustique, plus souvent employé à

faire la soupe du pauvre qu'à piquer le rôt du riche.

Au bruit que Léonard fait en entrant, cette femme tourne la tête vers lui, et lui reproche d'avoir été trop long-temps dans ses courses. Le tambour balbutie quelques mots d'excuse, et se met en devoir de rendre aux fusils l'éclat que le brouillard et la pluie leur ont ôté. L'arrivée d'un jeune homme le force à suspendre cette occupation.

— Ah! mon Dieu! dit-il, c'est mon cousin; est-ce que Francesca voudrait revenir avec moi?

Georges: car c'est lui en effet, cherche à lire sur les traits de Léonard si cette exclamation lui est arrachée par la joie ou par la crainte: mais sa ménagère s'empresse d'expliquer sa pensée.

—Si c'est pour un raccommodement que vous venez ici, monsieur, vous perdez votre temps.

L'intervention de cette femme étonne Georges; il l'invite à se retirer.

— Léonard n'a point de secrets pour moi, dit-elle en riant.

Et s'adressant à lui, elle l'invite à rassurer son cousin à ce sujet. Le tambour obéit d'un air embarrassé.

— Madame est ma portière, dit-il en hésitant : depuis mon dernier malheur... depuis que mon épouse m'a abandonné, elle a la bonté de faire mon ménage et...

—Je ne vois pas, interrompt la portière impatientée, qu'il faille faire tant de façons pour dire que j'ai le droit de me mêler de ses affaires. C'est timide comme un enfant, continue-t-elle; il faut bien que je parle pour lui. Vous saurez donc, monsieur, que dès en entrant dans cette maison il a cherché à me *parler*. Je ne l'ai pas écouté; car sa dame était avec lui, et mon pauvre homme, tué depuis dans les barricades, vivait encore. Maintenant, dame... c'est autre chose; nous sommes libres tous deux. Je dis tous deux, puisque nous allons redevenir comme au temps de la république, où l'on pouvait renvoyer une mauvaise femme pour en prendre une meilleure.

Georges lui tourne le dos avec mépris.

— Léonard, dit-il, je vois qu'on ne m'a pas trompé en m'assurant que vous ne vous opposeriez point à un divorce par consentement mutuel. Je suis chargé cependant de vous dire qu'en échange de votre adhésion, vous recevrez une somme qui pourra vous être très utile dans votre nouveau ménage. C'est pour vous épargner la triste nécessité de dévoiler au public vos bassesses, que votre femme vous fait faire cette proposition.

Léonard assure en sanglottant qu'il fera tout ce qu'on voudra pour assurer le bonheur de la perfide qui l'a trompé. Offensée de ses larmes hypocrites la portière s'empresse de prendre la parole.

— Nous accepterons, comme présent de noces, tout ce que vous voudrez bien donner, dit-elle, et nous espérons que vous entretiendrez avec nous des relations de bon parent.

L'effet pénible que ces mots produisent sur l'avocat ne lui échappe point.

—Ne ridez pas ainsi le front, continue-t-elle, je sais que Léonard a fait *baisser le nez* à sa famille; mais à tous péchés miséricorde. Je le rendrai honnête homme, moi, je vous en réponds. D'abord, nous avons un petit bien-être, c'est un grand pas de fait vers la probité ; et puis, je sais le prendre. Déjà je lui ai fait vendre son cabriolet et toutes les jolies babioles qu'il avait dans sa maison, *du temps* de sa dame. Nous avons placé cet argent et je lui ai fait louer la chambre que voilà; elle est bien assez grande pour lui, puisque j'ai ma loge. Je le nourris bien, mais jamais d'excès; jamais un sou dans sa poche; du travail depuis le matin jusqu'au soir. Avec cela comment voulez-vous qu'un homme soit mauvais sujet? vous verrez, monsieur, que vous serez content que j'aie bien voulu en faire mon mari. Quant à moi, je vous respecte infiniment. D'abord je vous en voulais: car j'ai très-bien vu que vous faisiez la cour à madame Léonard; mais puisqu'elle n'est plus sa femme, et que vous allez l'épouser, cela change tout.

Georges l'a écoutée avec attention, presque avec plaisir. Tout lui prouve qu'elle a pris assez d'empire sur Léonard pour l'empêcher de commettre de nouvelles bassesses. Sa dernière phrase cependant lui a fait un effet pénible, et il se retire brusquement.

En passant près de l'appartement qu'habitait Francesca, il s'arrête malgré lui, et un sentiment indéfinissable accélère les battemens de son cœur. Il surmonte aussitôt cette émotion; car plus les devoirs qu'il s'est imposé sont difficiles, plus il est résolu de les accomplir. Il n'aurait sans doute pas eu la force de rester spectateur inactif des efforts de son ami pour s'assurer la possession de Francesca: mais seconder ses efforts, est pour lui une compensation, presque un bonheur. La résignation est la vertu des êtres calmes, sensés, ordinaires enfin. Les cœurs généreux, passionnés, ne vivent que de sacrifices, et si les privations que ces sacrifices leur imposent, contribuent à la félicité d'un objet aimé, ils y trouvent toujours la leur

Cette fièvre sublime des belles âmes, a sans doute autorisé un grand écrivain du dix-huitième siècle à soutenir que les plus beaux actes de dévouement n'étaient que de l'intérêt. Il avait raison. Quel intérêt cependant que celui qui nous fait chercher le bonheur, non dans notre satisfaction personnelle, mais dans celle que nous répandons autour de nous.

A peine Georges a-t-il passé la porte cochère, que le duc, qui l'attendait dans la rue, vient à sa rencontre, en lui demandant le résultat de sa démarche.

— Jules ne t'a pas donné de fausses espérances, dit l'avocat. Léonard sera beaucoup plus traitable que je ne le croyais. Tout semble se réunir pour assurer l'accomplissement de tes vœux. Tu peux maintenant bannir toute inquiétude.

— Ne suis-je pas toujours réduit à trembler pour la santé de Francesca ?

— C'est à tort ; sa convalescence continue à faire les plus heureux progrès.

— Tu es heureux. Georges, tu peux la voir tous les jours: tandis que moi... L'événement funeste qui a manqué de me l'enlever pour toujours lui a causé une maladie grave, dangereuse. Elle a reçu des soins empressés chez tes parens, d'où je suis banni. Ce sont vos larmes et non les miennes qu'elle a vu couler quand nous tremblions pour ses jours. C'est votre joie qu'elle a vu éclater quand il nous a été permis d'espérer... Qui sait si elle ne croit point que je l'ai volontairement délaissée...

— René! s'écrie Georges. cette femme que tu as été obligé de me confier sans réserve, moi aussi je l'ai aimée! Elle t'a préféré, et j'ai pris l'engagement d'assurer votre bonheur à tous deux : Luitaire ce que tu souffres loin d'elle. serait une infâme trahison.

Le duc lève ses regards attendris vers son ami.

— Pardonne-moi. dit-il. notre position est si bizarre... elle t'impose des vertus surhumaines.

Georges lui tend la main, il la presse avec effusion, et tous deux s'avancent en silence vers la rue Saint-Denis.

L'avocat prend le premier la parole, et fait connaître à son ami les nouveaux liens que Léonard se propose de former avec sa portière. A ce récit, le duc ne peut se défendre d'un mouvement de dégoût.

— Quelle source inépuisable de honte et de malheurs que l'union de deux pareils êtres !

— Tu te trompes, mon cher René, ce ne sont ni les vertus, ni les vices des époux qui font leur malheur; mais le peu d'harmonie qui existe entre ces vices et ces vertus. Il n'est point d'homme, quelque dépravé qu'il soit, qui ne puisse trouver une femme avec laquelle il sera heureux à sa manière. Les cœurs aimans, passionnés, sont seuls condamnés à un isolement sans fin, à des regrets éternels, quand une fatalité aveugle a guidé leur premier choix.

Ces mots prononcés avec un ton de tristesse profonde, ont frappé le duc.

— Georges! dit-il, en le regardant avec une tendre inquiétude, aurais-tu mal compris notre situation? Francesca, son ami et son époux, doivent être heureux tous trois, ou pas un d'eux ne le sera. A ta place, je l'avoue, je n'aurais point osé entreprendre la tâche sublime dont tu t'es chargé. Je vous aurais fui, je vous aurais caché mon avenir, et j'aurais voulu ignorer le vôtre. Cherchant à me convaincre que vous ne vous êtes unis qu'après avoir long-temps pleuré ma mort; j'aurais trouvé des consolations dans la certitude que le temps a pu adoucir votre douleur; mais que l'image grave, imposante, presque fantastique que mon souvenir a laissé dans vos cœurs, jetera toujours sur votre félicité une teinte mélancolique, qui, sans l'altérer péniblement, vous laissera un désir, un regret... Cette conduite eût été celle d'un homme faible, j'en conviens: tu as voulu me prouver à quelle perfection les forces humaines peuvent s'élever, et qu'il t'est

possible d'être heureux du bonheur d'une femme qui n'a point répondu à ton amour: heureux du bonheur de l'ami qu'elle t'a préféré. Si tu ne peux atteindre ce but, tu n'as rien fait pour nous.

Ces tendres reproches ont rappelé à Georges que Francesca, René, et la vie avec eux, lui deviendraient à charge s'il cessait de leur inspirer une admiration mêlée de respect. Soumettre tout ce qui les entoure à l'ascendant magique de leur supériorité est à la fois le cachet, le besoin et l'écueil des grands caractères. L'avocat est revenu tout entier à la conviction que, pour lui, le bonheur est dans le noble orgueil d'une conscience satisfaite d'elle-même, et il parvient sans peine à faire partager cette conviction à son ami.

Arrivés devant la boutique du cordonnier, le duc s'arrête.

— Je ne puis te suivre, dit-il tristement; en proie aux plus cruelles angoises, il me faut attendre que tu viennes me redire quelques-unes

des phrases qu'elle t'aura adressées. Ah! je t'en supplie, dis-moi du moins quand tu me permettras...

— Quand je te permettrai? interrompt Georges, pourrais-tu croire que c'est moi qui t'interdis la demeure où Francesca a été accueillie?

— Eh ! quelle autre volonté que la tienne...

— Quand donc cesseras-tu d'exiger que tout ce qui respire pense et sente comme toi ! tu aurais dû comprendre depuis long-temps, qu'une mère de famille, élevée, vieillie dans les principes d'une morale austère, a déjà dû se reprocher plus d'une fois d'avoir manqué à ses principes en recevant chez elle une femme qui s'est soustraite à l'autorité de son mari, et que toute tentative pour l'engager à accueillir l'amant de cette femme...

—C'est ta mère! interrompt vivement le duc? Ah pardonne. Georges. Puisqu'il ne lui était pas possible d'envisager mes rapports avec Francesca sous leur véritable point de vue, pourquoi les lui avoir fait connaître?

— Ignores-tu donc que toute dissimulation répugne à Francesca? c'est elle-même qui a tout avoué. Ma mère s'est montrée plus indulgente que je n'avais osé l'espérer. Mais jamais elle ne souffrira que tu voies sa fille adoptive, avant que les nœuds qui rendent votre amour criminel ne soient rompus.

— C'est une pruderie ridicule!

—N'oublie point, René, que tu parles de ma mère; que Francesca aussi lui donne ce titre, qu'elle le lui donnera toujours. Oui, quand elle sera duchesse, elle appellera la femme du cordonnier sa mère.

— Et moi, je serai fier d'être son fils. Ah! dis-lui que la bénédiction de ton père repose sur moi, qu'il m'a nomme ton frère, qu'à ce titre je la supplie de me permettre de lui exprimer ma vive reconnaissance des soins maternels qu'elle donne à ma femme.

— J'ai vainement employé ce moyen pour vaincre sa répugnance à te recevoir chez elle.

Eh bien! Francesca n'est point captive, l'état,

de sa santé ne la force plus à garder la chambre.....

— Voudrais-tu l'arracher de l'asile honorable où la médisance et la calomnie ne sauraient l'atteindre?

— La réputation de celle qui doit être ma femme m'est aussi chère qu'à toi, Georges. Mais il est un moyen simple, facile de me procurer le bonheur de la voir sans la compromettre Propose-lui une promenade avec toi, indique moi le lieu où tu la conduiras; après avoir été témoin de notre entrevue, tu la ramèneras à ta mère. Songe qu'il y va de ma vie, de celle de Francesca, peut-être! Oui, elle aussi doit avoir besoin de me voir, de m'entendre lui renouveler le serment de mon amour.

—Elle connaîtra tes désirs; si elle les partage, ils seront accomplis. Attends-moi là, ajoute-t-il en désignant un café en face, je ne tarderai pas à venir te rejoindre.

Le duc va s'éloigner sans oser remercier son ami: car il a remarqué sur ses traits une expres-

sion de tristesse et de contrainte qui l'afflige et l'effraie. Georges a deviné sa pensée.

—Insensé! lui dit-il. tantôt ton exaltation m'élève à la hauteur d'un dieu. et tantôt tes soupçons jaloux me ravalent au-dessous de l'homme le plus ordinaire! Pour servir ta passion, je consens à tromper ma mère, et tu m'accuses parce que je ne partage pas le délire de ta joie cruelle! N'importe. je tiendrai tout ce que je t'ai promis. Quand tu seras l'époux de Francesca. je ne vivrai plus que pour embellir la vieillesse de mes parens, pour assurer la liberté de mon pays. Le souvenir du bien que j'aurai pu faire me vaudra cette satisfaction calme, inaltérable, qui tient lieu de bonheur.

Georges s'est éloigné; il est monté en hâte à l'appartement de sa mère.

La bonne Marguerite accueille son fils avec joie, et veut le conduire près de Francesca. mais il la prie gravement de vouloir bien l'écouter un instant.

L'air froid et impassible que l'avocat affecte

depuis quelque temps, avait d'abord étonné sa mère; mais elle n'a pas tardé à s'apercevoir que cette indifférence, cette tranquillité n'étaient qu'un masque, sous lequel il cherchait à cacher une douleur secrète. Le respect involontaire qui se mêle à sa vive tendresse pour un fils dont elle sent la supériorité, l'a empêchée de l'interroger à ce sujet. Espérant toujours qu'il éprouverait le besoin de lui confier ses chagrins, elle a attendu cet instant avec la plus vive impatience: ce moment lui paraît arrivé enfin. Elle fait asseoir Georges à ses côtés et lui prodigue les plus douces caresses.

— Allons, mon enfant, lui dit-elle avec effusion, parle hardiment. Je savais bien que le poids que tu portes sur le cœur finirait par devenir trop lourd, et que tu chercherais une âme charitable pour t'aider à le porter; tu donnes la préférence à ta mère, je t'en remercie... Dis-moi franchement ce qui manque à ton bonheur, et surtout ne crains pas de trop demander.

Peu préparé à un pareil entretien, Georges lui

assure d'un air embarrassé et contraint, qu'elle s'est trompée et qu'il est très satisfait de son sort.

— Allons donc! dit Marguerite, je ne suis pas née d'hier, on ne me fera pas accroire qu'il fait nuit à midi: tu as des chagrins. Dans ta position, et avec ton caractère, il n'y a que deux motifs pour en avoir, l'ambition ou l'amour. Quand à l'ambition, elle ne peut te causer de soucis, tu as des talens, de la fortune, des amis de la plus haute volée: avec cela on arrive à tout. Reste l'amour.

Georges veut l'interrompre.

— Laisse-moi donc parler! est-ce que je veux te faire des reproches? Oui, c'est l'amour qui te rend triste, maussade. As-tu fait un choix déraisonnable?... Tu rougis... console-toi, mon pauvre Georges, quand ce serait la fille du bourreau, je la chérirai si elle te rend heureux. Ou bien te serais-tu élevé trop haut? parle, que faut-il faire pour qu'elle nous pardonne notre état? Faut-il t'acheter des titres, un château? nous avons de l'argent, prend tout. Ton père

et moi nous n'avons besoin de rien, nous travaillerons.

Georges se jette dans ses bras.

— Je serais indigne de tant d'amour, s'écrie-t-il, s'il ne suffisait pas à mon bonheur; non, jamais je ne formerai d'autres liens que ceux qui m'attachent à vous.

— Folie que tout cela, dit Marguerite, en s'essuyant les yeux, il est temps que tu songes à te marier; je te le répète, je consentirai à tout. Je vais te prouver qu'il n'y a rien que je ne puisse faire quand il s'agit de te rendre content. Écoute : dès que ton père m'eût amené Francesca, je vis tout de suite que c'était un ange. Je croyais que vous vous aimiez; je savais qu'elle était la femme d'un autre, et je vous ai pardonné à tous deux. Quand Charles X et ses jésuites ont été chassés, je me suis dit : On rétablira le divorce. Je ne croyais plus que c'était un sacrilège, un crime, puisque cela pouvait te rendre heureux. Je m'étais déjà accoutumée

à la regarder comme ma fille, quand elle m'a tout avoué avec son maudit duc.

Georges se lève avec précipitation.

— Vous me torturez ! dit-il d'une voix étouffée, cette femme appartient à René, vous les affligez tous deux en leur refusant de se voir, et puisque vous voulez absolument que j'aie des chagrins, sachez donc que c'est celui que vous leur causez qui me désespère.

— Tu mens, Georges; non, tu ne te désespères point, parce que je ne veux pas devenir l'opprobre du quartier, en permettant à ton duc de venir chez moi faire la cour à une femme qui a quitté son mari; non, tu n'es pas fou a ce point. Mais tu as une faute à te reprocher, bien grande sans doute, puisque pour la cacher à ta mère, tu descends jusqu'au mensonge... Tu as de l'esprit, mon fils, tu as des amis grands seigneurs; tu es devenu grand seigneur toi-même; je n'ai plus rien à te dire, conduis-toi à ta manière. Tu me retrouveras tou-

jours pour t'aider à pleurer tes malheurs... Va trouver Francesca, ajoute-t-elle, en s'efforçant de paraître calme; une autre fois peut-être tu seras plus franc avec moi.

Et ouvrant la porte qui conduit à l'appartement de Francesca, elle se retire aussitôt.

Francesca s'avance à la rencontre de Georges; elle a retrouvé la fraîcheur de la jeunesse: mais sa physionomie, naguère si animée, si mobile. a pris une teinte de gravité mélancolique. de tristesse imposante. Le sombre éclat de ses yeux prouve que cette âme, autrefois si pure, si belle, a cessé d'être fière d'elle-même.

A la vue de l'avocat, un reste d'enthousiasme semble la ranimer: l'ardeur avec laquelle elle exprime sa joie, le tendre abandon, la douce familiarité qui règne dans ses discours, mettent le comble à l'embarras de Georges. Cherchant à donner à sa visite un tour officiel, il lui apprend que la duchesse et Léonard ont accueilli avec joie les propositions qui leur ont été faites d'un divorce par consentement mutuel.

Francesca l'a écouté en silence. Plus d'une fois déjà, elle a cru remarquer que Georges devenait chaque jour plus froid, plus indifférent avec elle. Le ton glacé dont il lui parle en ce moment la confirme dans l'idée qu'elle a perdu son affection.

— J'ai toujours été convaincue, lui dit-elle, que vous parviendriez à vaincre les difficultés que présente mon union avec le duc; grâce à vos soins généreux, un voile honorable couvrira ma faute. Cependant pour me la pardonner à moi-même, ce n'est point la considération du monde que je demande, c'est votre estime... vous m'en jugez indigne... depuis long-temps je le craignais, j'en ai enfin la certitude... En vain mon cœur vous fatigue du seul sentiment pur qui lui reste; il n'obtient de vous qu'une bienveillance polie, glacée... et des bienfaits.

Le calme factice dont Georges était parvenu à s'armer, ne peut résister à ce reproche.

— Vous pouvez sans crainte me témoigner une tendre amitié, dit-il; mais moi, si ma main

osait répondre à l'étreinte de la vôtre, si mes yeux pouvaient suivre le mouvement de vos traits... si ma bouche oubliait les formules respectueuses... je vous autoriserais, madame, à vous souvenir du jour où j'ai osé vous tenir un autre langage de celui d'un frère.

Francesca le regarde avec une expression de noble fierté et une profonde douleur.

— Non. Georges, dit-elle, vous n'êtes point injuste au point de croire que vous ne sauriez me montrer quelque affection, sans que ma vanité de femme ne me suggère des soupçons indignes de vous et de moi; mais vous ne vous sentez pas la force de m'accorder cette tendresse fraternelle que vous m'aviez promise; vous ne voyez en moi qu'un être malheureux et flétri à protéger, à secourir. Une amitié franche et calme aurait suffi pour me convaincre que vous êtes entièrement revenu d'une faiblesse dont je vous ai donné le droit de rougir; votre froide pitié me prouve que vous

vous êtes trompé vous-même, quand vous avez cru m'aimer.

— Francesca! s'écrie-t-il, est-ce un raffinement de coquetterie, ou un aveuglement funeste qui vous pousse à me dire que vous doutez de la vérité d'un amour que vous avez dédaigné?

Et levant ses regards étincelans vers elle, il s'aperçoit qu'elle a porté son mouchoir à ses yeux.

— Des larmes! dit-il d'une voix étouffée, et c'est moi qui les fais couler! Francesca pleure: parce qu'elle croit que je ne l'ai point aimée!... Ai-je perdu la raison! ou l'enfer a-t-il marqué cet instant pour m'enivrer!... pour me frapper de vertiges, pour nous perdre tous deux!... Ne tremblez pas ainsi, continue-t-il, en laissant retomber la main de Francesca qu'il avait saisie pour la porter à ses lèvres.

— Nous nous sommes mal compris, il est impossible qu'il en soit autrement. Vous ado-

rez René, lui aussi voit en vous son univers....
si jamais vous pouviez cesser de l'aimer, il en mourrait.

Un mouvement d'effroi arrête tout-à-coup les larmes de Francesca, et suspend presque sa pensée.

— Si je pouvais cesser de l'aimer!... René aurait-il un pareil doute? Non, ajoute-t-elle vivement, vous le voyez chaque jour, et vous n'oubliez jamais de lui dire que je chéris jusqu'aux fautes que notre amour nous a fait commettre, que je ne respire que pour lui.

Georges est redevenu calme, impassible Après un instant de silence, il apprend à Francesca, sans préambules, sans commentaires, par quel moyen le duc désire se procurer le bonheur de la voir; il assure qu'il est prêt à favoriser cette entrevue, si elle y consent. Cette offre inattendue met le comble à l'agitation de Francesca.

— Votre mère a exigé que je ne revoye le duc qu'au moment où il pourra publiquement

me nommer sa femme ; lors-même que cet ordre aurait été injuste, je m'y serais soumise avec respect: et c'est vous qui me conseillez de tromper cette mère si bonne pour vous et pour moi. Mais non, René a voulu m'éprouver; je l'ai convaincu que j'aime avec délire, que je sais fouler aux pieds tout ce que l'homme craint et respecte... il en a conclu, sans doute, que jamais aucun devoir ne sera sacré pour moi. Allez le rassurer: dites-lui que, dès que l'honneur ou la reconnaissance m'imposeront une loi, je mourrais plutôt que de la violer.

— J'approuve, j'admire les motifs qui dictent votre refus, dit Georges avec désespoir: et cependant je suis forcé d'insister. Avant que René n'eût eu le bonheur de vous voir, je vous ai aimé... il le sait... s'il n'obtenait pas l'entrevue qu'il m'a chargé de solliciter, il pourrait m'accuser...

— Non jamais! interrompt vivement Francesca, ou l'un de vous deux n'est pas ce que je croyais, et alors il n'y aurait plus pour moi de

tendre affection, de bonheur possible; l'amour et l'amitié se sont tellement identifiés dans mon cœur, que je ne saurais perdre l'une sans l'autre.

Et sans attendre la réponse de Georges elle sort vivement. Au même instant une porte en face s'ouvre; Marguerite accourt et se jette dans les bras de son fils.

J'ai tout entendu! je sais tout! lui dit-elle en sanglottant. Qu'il vienne maintenant, ton duc, je le veux, je l'exige! Qu'on me montre au doigt, qu'on dise que j'ai vendu ma nièce à un grand seigneur, que m'importe; ton ami du moins ne croira plus que tu veux le tromper! et puis, quand tu les verras ensemble, quand tu les entendras se dire qu'ils s'aiment, cela te guérira.

Les tendres caresses de la bonne Marguerite, ne tardent pas à faire sentir à Georges qu'il n'est point de douleur que l'affection d'une mère ne puisse adoucir, et les éloges qu'elle prodigue à sa conduite noble et généreuse achèvent de lui rendre tout son courage. Elle lui ordonne d'aller

chercher son ami; il obéit avec empressement.

Poussé par son impatience, le duc l'attendait à la porte de la maison.

—Viens, René, lui dit-il, Francesca t'attend. Ma mère le permet.

Et saisissant son bras il l'entraîne dans la maison.

XIV.

La Police du Château.

Paul connaît l'heure à laquelle le duc a l'habitude d'accompagner l'avocat jusqu'à la porte de Francesca. Poussé par le désir de surveiller les démarches des deux amans, il se rend chaque jour dans un cabinet de lecture placé en face de la maison du cordonnier. Il vient d'y voir entrer les deux amis.

— Allons, se dit-il à lui-même, le duc se décide enfin à aller voir sa maîtrese : les renseignemens que je lui ai fait donner par Marsey l'ont enhardi; c'est une bonne nouvelle à apprendre à Sophie.

Et quittant aussitôt le cabinet de lecture, il retourne chez lui pour s'occuper de sa toilette ; car l'heure du rendez-vous que la duchesse lui a donné approche. Cette importante occupation achevée, il allait consacrer les instans qui lui restent à une lecture frivole, quand on lui annonce un individu qui s'est déjà présenté plusieurs fois chez lui sans avoir pu le rencontrer. Il ordonne de l'introduire. L'étranger salue respectueusement et fait un éloge emphatique de la générosité bien connue de Paul et de la confiance qu'elle lui inspire. Voyant dans ce début une manière indirecte de demander l'aumône, Paul lui remet deux pièces de cinq francs. Ce don semble le surprendre et non l'humilier; il accepte sans aucun simulacre de résistance.

— Ce n'était pas là mon intention, dit-il, en

mettant l'argent dans sa poche, je profite néanmoins de vos bontés puisque je viens vous rendre un service éminent. Vous avez des ennemis, monsieur, continue-t-il d'un air de mystère; ils vous ont dénoncé à la police.

— A la police! s'écrie Paul avec un bruyant éclat de rire: mais songez donc, mon cher, que nous ne sommes plus aux beaux jours de M. Franchet.

— Qu'importe, monsieur, les hommes changent, les principes restent; il n'est pas de gouvernement possible sans police. Jamais les chefs de l'État ne connaîtraient l'esprit des masses, s'ils n'avaient pas des agens secrets pour les surveiller.

— Dans quel but, répond sèchement Paul, vous efforcez-vous de me prouver, qu'en dépit du sang que nous avons versé pour reconquérir notre liberté, nous sommes encore sous la verge invisible d'une inquisition d'État ?

— Pour vous convaincre de l'importance et de la vérité de la révélation que je suis chargé

de vous faire. Oui, monsieur, c'est au nom de mes chefs que je vous préviens que vous êtes dénoncé comme cherchant à renverser le gouvernement de Louis-Philippe.

— C'est une atroce calomnie!

— Nous le savons, monsieur, et Sa Majesté le sait aussi.

— Oh! pour le coup, mon cher, vous êtes fou; le roi ne sait seulement pas que j'existe.

— Je vous demande pardon, monsieur; il porte tous ses *sujets* dans son cœur. Il est désolé de voir plusieurs d'entr'eux chercher sur une route dangereuse, criminelle, la fortune et les grandeurs qu'ils pourraient trouver sur les sentiers honorables et faciles du devoir. Mais j'anticipe... ma tâche se borne à vous inviter à vouloir bien vous rendre ce soir, à six heures, à la rotonde du Palais-Royal. Vous y trouverez une personne que vous connaissez et qui détruira sans peine les soupçons que vous pouvez avoir conçus sur moi; car vous ne savez pas qui je suis?

— Oh! je vois fort bien que monsieur est *mouchard,* dit Paul avec un sourire ironique, et s'il est vrai que vos chefs vous envoient vers moi, dites-leur que je n'ai rien à démêler avec de pareils misérables, et...

— N'achevez pas, monsieur, vous ignorez de qui vous parlez ainsi et quel avenir brillant on vous destine. Ah! que n'ai-je reçu votre éducation! continue-t-il, d'un ton douloureux, je ne serais pas condamné à rester dans le poste subalterne qui suffit à peine pour me faire vivre.

Pauvre diable! dit Paul, entraîné par un mouvement de compassion, c'est la misère qui vous a perdu. Renoncez au vilain métier que vous faites; enrôlez-vous sous la bannière de la république, et comptez sur ma protection.

— Ce serait lâcher sa proie pour l'ombre, j'ai une femme, des enfans à nourrir; je sers tous les gouvernemens de fait. Que votre république s'établisse et je lui serai dévoué; mais à présent qu'a-t-elle à m'offrir? de belles pro-

messes ; cette monnaie-là n'a pas de cours chez le boulanger. Quant à votre protection, c'est peu de chose. Votre fortune dépend des caprices d'une belle dame, qui peut d'un moment à l'autre se fatiguer... ne vous fâchez pas, monsieur, j'ai dû vous prouver que nous savons tout ce qui en est. Et puisque mon chef a jeté les yeux sur vous, vous ne pourrez vous débarrasser de mes importunités qu'en vous rendant à son invitation. Si ses offres ne vous conviennent pas, donnez-lui un refus net et positif, et vous serez tranquille, si toutefois vous savez vous taire sur tout ceci. A ce soir donc, monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

Paul le suit des yeux en souriant; tout ce qui est bizarre, mystérieux, plait à son esprit aventureux, et il se sent presque disposé à aller à ce singulier rendez-vous. Un instant de réflexion lui fait sentir cependant que cette invitation ne saurait être qu'une méprise ou un piége de filoux.

En ce moment son domestique vient l'a-

vertir que son cabriolet l'attend. Il descend aussitôt. Un élégant groom, gamin de Paris, qui a consenti à changer les haillons d'une misère libre et indépendante contre la brillante livrée d'un esclavage oisif, lui remet les guides et grimpe lestement derrière le tilbury, d'où il s'amuse à faire des grimaces aux passans que son maître éclabousse.

Après une course rapide, Paul arrive à un petit hôtel près du boulevart des Invalides. Un valet à livrée aristocratique l'introduit aussitôt dans un salon où le caprice de la mode, guidé par l'esprit de parti n'a admis que des meubles et des ornemens qui, quoique fabriqués de nos jours, rappellent les temps féodaux.

La baronne s'avance au-devant de lui avec cette vivacité pétulante, cette coquetterie de l'ancienne cour qui la caractérisent.

—Vous avez devancé la duchesse, lui dit-elle, j'en suis charmée, j'aurai du moins le temps de vous gronder... Ne vous effrayez pas, mon ami, je ne vous fais pas un crime de votre pas-

sion. Ne savons-nous pas tous que le bonheur est le fruit d'une faiblese; mais je vous blâme d'avoir suggéré à ma petite Sophie des projets de mariage. D'abord parce qu'ils ne se réaliseront jamais : nous n'aurons point de divorce. Avant que les rebelles, que vous appelez députés. aient eu le temps de songer à rétablir cette loi scandaleuse, le ciel nous aura rendu nos bons princes.

Paul veut l'interrompre.

— Il est inutile, continue la noble dame, de me parler de nouveau des principes pernicieux qui vous ont égaré et que vous avez fait partager à Sophie. Je vous pardonne; il serait injuste d'exiger de vous ce dévouement généreux, cette fidélité héroïque qui. en tout temps, ont distingué la noblesse française. Ne rougissez pas. mon cher. je ne veux pas vous reprocher votre naissance: rien n'est moins fier, rien n'est plus populaire que moi. Je vous l'ai prouvé en vous proposant de vous emmener avec moi à la cour de Charles X. Cette démarche eût à jamais as-

suré votre bonheur: en accompagnant à travers mille dangers deux dames qui fuyent le foyer de la révolte pour partager l'exil de leur roi légitime, vous auriez acquis des droits à des faveurs signalées, un titre honorable. La duchesse aurait obtenu sans peine une séparation de corps et de biens... les mots spécieux de reconnaissance, d'amitié auraient voilé votre liaison.....

— Je veux rendre cette liaison honorable, interrompt Paul avec humeur, je veux surtout la garantir des atteintes du temps, de l'inconstance, du caprice.

— Et c'est par le mariage que vous espérez opérer ce miracle? ne savez-vous donc pas que l'amour le plus passionné s'enfuit au seul aspect des chaînes de l'hyménée? quant aux droits que par un lien légal vous croyez vous assurer sur la volonté, sur la fortune de Sophie, vous vous trompez également. L'autorité d'un mari est illusoire, celle d'un amant est réelle; car d'un mot il peut perdre la réputation de la femme qui a cédé à ses vœux. Votre propre

expérience doit vous prouver la justesse de ces observations, et vous convaincre que je ne suis guidée que par le désir d'assurer votre bonheur. Vous avez refusé de suivre mes conseils: et cependant je ne vous ai pas abandonné; je resterai près de vous jusqu'à ce que je sois parvenue à vous faire comprendre vos véritables intérêts. décidez Sophie à prendre le seul parti que la raison et la prudence lui prescrivent. Partons pour Holy-Roode; vos folies républicaines ne sont point connues de la famille royale: elle vous accueillera avec bonté.

En ce moment la voiture de la duchesse entre dans la cour de l'hôtel. la baronne s'empresse d'aller recevoir son amie. Paul veut la suivre. elle lui rappelle que ses gens doivent ignorer qu'il l'attendait, et lui ordonne de rester: il n'obéit qu'à regret.

Cette duchesse qu'il avait d'abord recherchée par orgueil et par cupidité, lui est devenue réellement chère; ce n'est plus uniquement sa fortune, c'est son amour qu'il demande. Malgré

l'air froid et dédaigneux qu'elle a pris avec lui, il a de justes motifs d'espérer qu'elle partage sa passion, et les doutes et les craintes qui parfois se mêlent à cet espoir en augmentent le charme. Le trouble heureux, la douce émotion d'un amant sincèrement épris se peignent sur ses traits, quand enfin la baronne rentre avec la duchesse.

Paul se précipite au devant de Sophie, saisit ses mains et les couvre de baisers ; jamais elle ne lui a paru si séduisante. Les fréquentes indispotions auxquelles elle est sujette depuis quelque temps, lui donnent une légère teinte de langueur et de souffrance qui prêtent à sa beauté un charme touchant. Son amant et la baronne la débarrassent des fourrures dont elle s'était enveloppée pour se garantir du froid, et l'accablent de tendres questions sur sa santé; elle reçoit leurs soins empressés comme un hommage qu'elle a droit d'exiger. C'est en vain que la noble douairière entremêle dans ses phrases ces épithètes familières qu'elle avait l'habitude de prodiguer à la duchesse. Il est facile de voir

maintenant que la *petite Sophie* lui en impose. Charles X a perdu sa couronne, toutes les pensions sur la liste civile ont été suspendues, et la veuve d'un émigré, d'un chef Vendéen, sent qu'il serait imprudent de chercher à courber sous le poids de sa supériorité la riche bourgeoise parvenue, dont les secours lui sont plus indispensables que jamais.

L'entretien est interrompu par un domestique qui annonce la visite du curé de ***.

— Passez dans votre boudoir, lui dit la duchesse à voix basse, je resterai ici avec Paul; j'ai besoin de l'entretenir sans témoins.

Resté seul avec Sophie, Paul se jette à ses genoux et lui exprime avec feu sa vive reconnaissance de l'entretien particulier qu'elle daigne enfin lui accorder.

Insensible aux transports de son amant, la duchesse lui ordonne froidement de se placer près d'elle, et de l'écouter avec calme.

— En vous permettant de me voir sans témoins, lui dit-elle, j'ai eu d'autres motifs que celui de vous fournir l'occasion de me renou-

veler l'assurance d'une passion dont je ne doute nullement.

— Vous en doutez, madame; oui, vous ignorez combien je vous adore, combien je souffre pour vous. Si vous le saviez, vous ne pourriez me refuser votre pitié, vous chercheriez par un mot, par un tendre regard à bannir mes craintes...

Eh! quelles craintes pourriez-vous raisonnablement concevoir? Ne vous ai-je pas engagé à déployer toutes les ressources de votre esprit si fertile en intrigues: ne vous ai-je pas autorisé à prodiguer ma fortune s'il le faut, afin de hâter l'instant où je pourrai devenir votre femme?

— Oui, madame; mais tout en me permettant de nourrir cette orgueilleuse pensée, vous me banissiez de votre présence. Depuis un mois, je sollicite en vain un de ces tête-à-tête que d'abord vous n'osiez refuser à mon délire... j'étais parvenu à vous le faire partager... Oui, Sophie,

à travers vos froideurs affectées, j'ai vu que j'étais aimé... Je renonce à votre main, que dis-je, je renonce à la vie si j'ai perdu votre cœur.

— Rassurez-vous, dit la duchesse en s'efforçant de paraître calme; mes sentimens pour vous sont toujours les mêmes...

— Non, Sophie, ils ne le sont plus; mais je sais ce qui vous éloigne de moi... cette amie perfide qui, tout en feignant de servir notre amour...

— Vous êtes dans l'erreur, la baronne trouve juste et naturel que vous soyiez mon amant, elle ne me blâme que parce que je veux que vous deveniez mon mari. Ses avis, ses conseils ne changeront rien à ma résolution.

— Je l'espère parfois, je n'ose y compter; tout le monde connaît l'influence qu'elle exerce sur votre esprit.

— J'ai toujours méprisé son caractère; mais je respectais malgré moi sa naissance, son rang. Le prestige est détruit: je la paie: car j'ai besoin

de ses services. Après notre mariage, je romprai avec elle, je vivrai dans une autre sphère... le malheur m'a instruite.

— Le malheur! Sophie; comment auriez-vous pu le connaître?

— Croyez-vous donc que je ne sente pas l'avilissement où vous m'avez fait descendre?... je m'en releverai... Oui, Paul, en vous rendant le plus heureux des hommes, votre femme prouvera qu'elle était digne de l'amour d'un cœur généreux; qu'on a été injuste, inhumain en la repoussant...

Le ton de tristesse profonde dont elle a prononcé ces paroles, ne permet point à Paul de douter de leur véritable sens.

— Ce regret! dit-il avec désespoir, appartiendrait-il à votre époux? Pourriez-vous oublier que jamais il n'a mérité votre tendresse?

— C'est moi plutôt qui me suis rendue indigne de la sienne: je n'ai su ni le comprendre, ni l'apprécier; je lui rends justice, aujourd'hui

qu'il est trop tard. J'avoue cependant que ce n'est pas de lui que ma pensée vient de s'occuper.

— C'est de Georges! dit Paul avec une colère concentrée.

— Oui, c'est de lui.

— Ah ! du moins ne me l'avouez pas.

— Au moment ou vous êtes venu m'accabler de votre passion insensée, vous saviez que je l'aimais! Que vous importe le souvenir que j'ai conservé de cet amour, il n'aura jamais rien de commun avec celui que vous êtes parvenu à m'inspirer.

— L'amour ! s'écrie Paul avec enthousiasme, le voilà donc enfin prononcé cet aveu charmant. Je comprends le reste, votre faiblesse pour Georges n'était que l'égarement d'une tête exaltée.

— N'analysez pas le sentiment qui nous unit, dit Sophie en rougissant, cet examen serait trop humiliant pour nous deux : brisons là-dessus, ajoute-t-elle, après un instant de si-

lence, j'ai consenti à vous voir, pour vous faire une révélation importante, pénible... Elle vous prouvera la nécessité de redoubler d'activité pour hâter notre union.

— Paul la regarde avec une tendre inquiétude, mêlée d'un vague pressentiment de bonheur. Les yeux fixés sur les traits émus de la duchesse, il presse ses mains sur son cœur, comme s'il voulait comprimer les battemens violens qui l'empêchent de parler.

— Eh bien! Paul, continue Sophie d'une voix à peine intelligible, ne pouvez-vous venir à mon secours?... Ne devinez-vous point?...

Paul hors de lui, l'attire dans ses bras.

— Si je me trompais, dit-il, j'en deviendrais fou.

Sophie a laissé tomber sa tête sur l'épaule de son amant, et s'abandonne à ses caresses, comme à un charme magique, irrésistible, qui enivre et fascine sa raison.

— Votre joie est folle, dit-elle, le fruit d'un amour criminel ne sera jamais pour nous qu'un

objet de honte et de regrets... Il nous faudra cacher sa naissance, l'élever à l'ombre du mystère...

— Non, non, répond Paul, il fera notre orgueil, notre bonheur... avant qu'il ait reçu le jour, tu seras ma femme. Ton divorce ne souffrira aucun retard: car j'ai maintenant la certitude que le duc aussi appelle de tous ses vœux la loi qui lui permettra de s'unir à sa maîtresse. Aujourd'hui même je l'ai vu de mes yeux entrer chez elle. Il se croit libre déjà; il ne se trompe point, vous l'êtes tous deux. Maintenant me défendras-tu encore de profiter des moyens que j'avais préparés naguères pour te voir seule à ton hôtel?... Tu craignais que le duc ne te surveillât, et qu'en découvrant notre bonheur il ne m'enlevât par un éclat fâcheux l'espoir de devenir ton époux. Cette crainte, je viens de la détruire... Persisteras- tu dans des refus que rien n'autorise? Aurais-tu oublié les félicités qu'ils nous coutent. Ah! par pitié, un mot d'espérance.

Paul a reçu des lèvres de Sophie une réponse muette. mais éloquente.

— A minuit je serai chez toi, dit-il, j'ai conservé la clef du jardin.

La duchesse s'est arrachée de ses bras. elle appuie sa tête dans sa main et sa poitrine se soulève avec effort.

Paul la contemple un instant en silence ; une pensée noble, généreuse purifie l'expression du regard passionné qu'il arrête sur elle, son émotion est vraie, profonde.

—Sophie ! dit-il enfin d'un ton presque solennel, notre union fera l'admiration de tous les gens de bien, jamais je ne te donnerai le plus léger sujet de plainte. Aimé d'une femme telle que toi, il me sera facile de remplir scrupuleusement tous mes devoirs d'époux; nous avons tous deux besoin de prouver à ceux qui se croient le droit de nous accuser que nos fautes étaient celles de notre fausse position dans le monde. Ce besoin nous promet un bonheur qui survivra à ta beauté, à ma jeunesse.

Surprise et charmée d'un langage si nouveau, Sophie soutient pour la première fois les tendres regards de son amant, sans rougir du trouble qu'ils lui causent.

— Oui, dit-elle, nous serons heureux; je commence à le croire; car nous pourrons apprendre à nous estimer. Dès ce moment c'est par une volonté libre, calme, réfléchie que je me donne à toi.

En prononçant ces mots elle a retrouvé sans les chercher les grâces séduisantes, la douceur angélique qu'elle affectait autrefois.

Paul a besoin de tout son courage pour ne pas se précipiter dans les bras qu'elle lui tend.

—On vient lui dit-il, à voix basse.

Et se baissant vers la cheminée il feint de rapprocher les tisons.

La baronne et le curé entrent. Ce dernier n'a pas voulu se retirer sans venir saluer la duchesse, dont il a reconnu l'équipage dans la cour.

L'âge a courbé sa taille sèche et haute; blan-

chi ses cheveux, ridé son front; et cependant sa personne est loin d'avoir cette expression vénérable et douce qui fait aimer et respecter la vieillesse. Sa physionomie est sombre, dure et le feu qui brille dans ses yeux prouve que son âme n'est restée accessible qu'à une seule émotion violente : celle de la colère. Son costume est plutôt négligé que simple: son maintien et ses gestes annoncent une ignorance complète des usages du monde.

Convaincu que l'épouse d'un grand seigneur, l'amie de la baronne, doit partager ses rancunes politiques et religieuses, le curé déclame avec violence et en termes peu choisis, contre les rebelles, les impies qui ont osé renverser un trône appuyé sur l'autel.

Après avoir frappé d'anathême Louis-Philippe, qu'il nomme sujet parjure, parent dénaturé; lâche usurpateur d'une couronne sanctifiée par le sang d'un roi martyr, il annonce d'un air de triomphe que le ciel a marqué l'instant où le trône légitime de Saint-Louis

doit être rétabli, et que cet instant est proche.

La duchesse se retire brusquement; la baronne et Paul l'accompagnent.

— Je ne puis écouter plus long-temps ce fanatique, dit-elle à la douairière, et j'exige que vous ne le revoyiez jamais. Je fonde tout mon avenir sur le gouvernement que la révolution de juillet a créée; si vous continuiez à entretenir des relations avec les ennemis de ce gouvernement, je serais forcée de vous retirer mes bienfaits.

A ces mots, elle présente la main à Paul et invite la baronne à retourner près du curé.

En conduisant Sophie à sa voiture, l'ancien commis lui a fait répéter la promesse qu'à minuit elle le recevrait à son hôtel. Les heures qui le séparent encore de cet heureux instant lui semblent une éternité, et cependant il est résolu de les passer enfermé dans son appartement afin de s'abandonner sans réserve à une émotion toute nouvelle pour lui.

Arrivé à sa demeure, la vue de l'étranger du matin, qui l'attendait à sa porte, donne tout à coup

le change à ses impressions. L'air suppliant avec lequel il l'invite à ne pas manquer au rendez-vous qu'il lui a indiqué, le touche; et sa légèreté naturelle lui persuade sans peine qu'en répondant à cette étrange invitation, il remplira agréablement le reste d'une soirée dont il attend la fin avec tant d'impatience. Il montre cependant encore quelque hésitation. L'inconnu insiste plus fortement.

— Auriez-vous peur, par hasard? dit-il.

— Peur! s'écrie Paul en riant.

Et l'idée qu'on pourrait attribuer son refus à un pareil sentiment achève de le décider.

— J'irai, continue-t-il; mais n'oubliez point que, quelque soit le résultat de cette démarche, si vous reveniez à la charge je saurais me débarrasser de vos importunités.

— Je vous jure, monsieur, que vous ne me reverrez que lorsque vous le désirerez vous-même. Il est près de six heures, ajoute-t-il.

Et saluant humblement, il s'éloigne à grands pas.

Paul prend à pied le chemin du Palais-Royal.

Arrivé à la rotonde, ses yeux cherchent envain de tous côtés un individu qui ait l'air de vouloir l'aborder.

Après un quart-d'heure d'attente, sa patience est à bout. Il allait se retirer, persuadé qu'il a été dupe d'une mystification dont le but lui semble inexplicable, quand un homme qui se promenait dans la galerie s'arrête près de lui.

— Mais je ne me trompe pas, s'écrie-t-il, c'est vous, mon cher Paul ?

Celui-ci reconnait le vicomte qui l'avait introduit au château de Neuilly.

Depuis la révolution de juillet, cette partie de la nation que l'on désignait alors sous le nom de *libéraux,* s'est subdivisée en *quasi-légitimistes,* en *justes-milieu*, en *parti du mouvement*, en *républicains* avec ou sans royauté.

Le vicomte a suivi d'autres doctrines que celles du républicanisme. Marsey, qui a toujours eu pour lui une aversion d'instinct, a profité de cette occasion pour rompre entièrement avec lui. Paul s'est cru obligé d'imiter l'exemple

de son nouvel ami et la rencontre inattendue du vicomte l'embarasse plutôt qu'elle ne lui déplait.

— Est-ce que vous ne me remettez pas? continue le vicomte. Il y a quatre mois à peine que nous nous sommes perdus de vue, et je vous assure que ce n'est pas par ma faute. Je vous ai cherché, mais vous aviez quitté votre patron, et l'on n'a pu me dire ce que vous étiez devenu. Je m'applaudis du hasard qui nous réunit; j'ignore quelle est votre position; si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

Paul le remercie froidement, en l'assurant que la fortune l'a comblé de ses faveurs.

— J'en suis enchanté, mon cher ami. Mais est-il bien vrai que vous soyiez parfaitement heureux? vous avez l'air rêveur, soucieux. Tout-à-l'heure je vous examinais, vous attendiez quelqu'un; vous aurait-on manqué de parole? Ah! je devine, une beauté coquette, perfide, a trahi vos espérances... Consolez-vous, le

doux métier d'homme à bonne fortune a ses tribulations.

— Vous vous trompez, monsieur le vicomte, ce n'est pas une jolie femme, c'est un homme qui s'est joué de moi... nous devions dîner ensemble...

— Je lui sais gré de sa négligence, et je vous retiens à sa place; nous causerons à notre aise. Tant de graves événemens se sont passés depuis notre dernière entrevue.

Paul accepte une invitation qui flatte sa vanité; car, en dépit de ses principes républicains, l'amitié du vicomte ne lui paraît point à dédaigner; ils entrent chez Chevet, et se font servir dans un cabinet particulier.

L'excessive amabilité du vicomte, et les vins exquis qui assaisonnent le repas, rendent l'ancien commis très expansif. Il fait l'aveu complet de la mystification dont il a été l'objet.

— J'en suis enchanté, ajoute-t-il, puisqu'elle me fournit la certitude qu'on m'a trompé en

cherchant à me faire croire que l'institution avilissante et dangereuse d'une police secrète, a survécu à la chûte de Charles X.

Après avoir beaucoup ri de cet aventure, le vicomte assure légèrement qu'il lui semble que Paul n'envisage pas sous son véritable point de vue l'importance et la position sociale des agens secrets du pouvoir.

— Ils sont loin, dit-il, de mériter le mépris que vous témoignez pour leurs personnes et pour leurs fonctions: vous en conviendriez vous-même si vous les connaissiez mieux. Vous les croyez inutiles, dangereux et surtout fort à plaindre; eh bien! mon ami, détrompez-vous, rien ne saurait être comparé aux services importants qu'ils rendent, si ce ne sont les avantages dont ils jouissent. Vrais protées de la fortune, ils se reproduisent sans cesse sous des formes nouvelles. La haute considération qu'on accorde à la naissance, les hommages rampans dont on entoure la richesse, l'estime flatteuse qu'obtient le mérite, le vif intérêt

qu'excite le mystère; tout est à leur disposition et conserve toujours pour eux le charme de la nouveauté; car ils quittent et reprennent tour-à-tour ces divers privilèges. S'agit-il d'arracher à l'ambassadeur, au ministre, au général d'une puissance étrangère, une pensée tellement cachée au fond de son âme, qu'elle a su échapper aux ruses ordinaires de la diplomatie; un initié aux mystères les plus intimes de l'art de gouverner est mis en campagne. Disposant ses moyens de séduction d'après le caractère de l'homme dont on veut pénétrer les desseins, il affecte, selon les circonstances, l'orgueil de la naissance, l'impudence de la richesse, le fanatisme du républicain, le dévouement chevaleresque du légitimiste, l'amour des sciences, des arts, des femmes, des chevaux, de la chasse. Il s'entoure de luxe, de magnificence; il s'associe des grands seigneurs, des savans, des artistes, des femmes aimables, qui, sans le savoir, servent ses desseins. Et toujours des récompenses brillantes couronnent ses efforts, soit qu'il réus-

sisse, soit qu'il échoue; car dans ce dernier cas, son imagination invente les secrets qu'il n'a pu se faire confier; et si les événemens viennent démentir sa prétendue découverte, il trouve une excuse facile vraisemblable dans la versatilité à laquelle toutes les résolutions humaines sont sujettes. Je vous ai mal jugé, ou une semblable existence doit être comprise, appréciée, enviée par vous.

Ce discours a causé à Paul la plus vive surprise.

— En vérité, s'écrie-t-il, on dirait que vous parlez par expérience du métier *d'espion.*

— Espion! fi donc! monsieur, avec des expressions aussi grossières, on rendrait odieuses les choses les plus attrayantes. Notre langue n'a-t-elle pas des tropes, des périphrases, que le bon ton nous ordonne d'employer, afin de ne pas blesser les oreilles délicates?

Paul le regarde d'un air de doute et de défiance.

— Si tout autre que vous me tenait un pareille langage, je croirais...

— Que vous avez rencontré l'homme que vous étiez venu chercher! interrompt le vicomte. Eh bien! mon ami, croyez-le, je vous le permets. Pourquoi feindrais-je plus longtemps! si la proposition qu'on vous a faite vous eût été aussi odieuse que vous voulez le faire croire, seriez-vous venu au rendez-vous?

— Je vous assure, monsieur le vicomte...

Ne m'appelez plus vicomte. Sous la restauration, la noblesse était de rigueur, c'était l'unique moyen de pénétrer partout: pour l'instant elle n'est plus de saison. J'ai pris le titre d'homme de lettres; nommez moi Dupré, tout court.

Paul ne peut croire à la réalité des revélations qui viennent de lui être faites.

— Serait-il possible, dit-il, en hésitant, vous seriez...

Dupré incline affirmativement la tête à plusieurs reprises.

— Et ce métier, continue Paul, vous l'exerciez déjà sous la restauration?

Même réponse de la part de l'ex-vicomte.

— Quoi! vous avez pu, sans scrupules, passer de Charles X à Louis-Philippe?

— Non, monsieur, j'ai servi jadis le duc d'Orléans, comme je sers aujourd'hui le roi des Français. Vous le voyez, je suis conséquent et fidèle, quoique rien ne m'en fasse un devoir. Dans ma position, on juge les choses en philosophe : l'homme n'est rien, le pouvoir est tout.

— Vous vous moquez de moi, monsieur, le duc d'Orléans! ce prince que j'ai entendu moi-même, se féliciter d'avoir servi la république, se donner avec orgueil le titre de soldat de Jemmapes, aurait eu des espions? c'est impossible!

— Et pourquoi pas. Quand on est né si près du trône, que pour y monter on n'attende que la mort d'un enfant au maillot ou une petite révolution de trois jours, il est bien naturel qu'on s'exerce à prendre des allures de roi. Au reste, tout homme, quel qu'il soit, a le droit de chercher à savoir ce que ses voisins, ses conaissan-

ces pensent de lui, et quels secours il pourrait en attendre au besoin. Il n'est pas de commère à Paris, qui ne paie sa portière pour lui rapporter les propos que, dans son quartier, on peut se permettre contre elle sans que personne y trouve à redire; et vous défendriez à un prince de sonder l'opinion du peuple sur son caractère, sur ses principes ? Allons donc, c'est pousser trop loin les exigeances démocratiques. Mais que vous importe sous quels auspices j'ai débuté dans la carrière que je parcours avec tant de bonheur. Vous devez plutôt désirer d'apprendre les motifs qui m'ont engagé à vouloir vous y faire entrer avec moi. Je vais vous les faire connaître. Je vous ai fait prévenir que vous étiez dénoncé comme cherchant à renverser le gouvernement.

Se rappelant aussitôt la scène qui a eu lieu le matin même au corps-de-garde, et de l'hostilité perpétuelle de son sergent. Paul assure qu'il connaît son dénonciateur, et prononce son nom en l'accompagnant de toutes les

épithètes que peuvent inspirer la colère et le mépris. Dupré l'exhorte à la modération.

— Vous sentez bien, mon cher, que lors même que vous auriez deviné juste, je soutiendrais que vous vous êtes trompé : nous ne pouvons compromettre ceux qui nous servent. Au reste cette dénonciation, loin de vous nuire, vous a rendu service. Elle m'a rappelé nos anciennes liaisons: et j'ai déclaré à mon supérieur que loin de vous poursuivre, il fallait vous attacher à nous. C'est pour ce motif que j'ai voulu vous voir, pour vous éclairer et vous prouver...

— Je vous en dispense, interrompt Paul avec humeur, vous ne me convertirez point.

—Vous convertir! supposeriez-vous, par hasard, que je vous crois républicain? vous avez embrassé ce parti parce que vous vous imaginez qu'il vous procurera de la considération, des emplois, des dignités et vous l'abandonnerez dès que je vous aurai démontré, clair comme le jour, que vos espérances ne se réaliseront point. Marsey, et tous ceux qui partagent plus ou

moins ses opinions politiques, nous ont déjà été dénoncés plus d'une fois. Jusqu'ici nous nous bornons à les surveiller; mais bientôt...

— Vous calomniez Louis-Philippe! interrompt Paul avec indignation, jamais il ne traitera en ennemis les hommes qui l'ont élevé au trône; il ne violera point les promesses qu'il nous a faites: il réalisera les espérances qu'il nous a donné le droit de fonder sur lui.

— Et quelles sont donc ces espérances? quelques têtes exaltées soutiennent que la révolution a été faite en faveur de la république..... Mais, dites-le moi, dans le plus fort de la mêlée, a-t-il été proféré un autre cri que celui de vive la Charte? Eh bien! vous l'avez cette Charte, revue, corrigée: c'est une excellente seconde édition. Il est possible qu'il ait été fait quelques promesses qui autorisaient à espérer davantage.... ces promesses appartiennent à la catégorie des sermens d'amour qu'on dit éternels aujourd'hui, et que demain on violera sans scrupules; en les prononçant on était de bonne foi; mais on avait la

tête malade. Quiconque envisage la royauté nouvelle sous un autre point de vue, est un rêveur qui se cramponne à des illusions, ou bien un ambitieux maladroit, qui s'est laissé surprendre par le rétablissement de l'ordre, sans avoir pu saisir, à la distribution des lambaux du pouvoir déchu, une part assez large pour le convaincre que les vœux de la France sont aussi satisfaits que les siens.

— Je sais, dit Paul, que plusieurs des anciens défenseurs de nos libertés se sont déjà laissés séduire par les dignités qu'on leur prodigue. Mais il reste encore à la nation des citoyens illustres qui comprennent ses besoins et ses vœux.

— J'en convieus, mon cher ami, et sans prétendre à l'épithète d'illustre, je suis de ce nombre. Oui. je comprends ses besoins, ses vœux, et je vais vous les faire connaître.

La confiance publique a été ébranlée; les riches retiennent leurs capitaux; les marchands font banqueroute; les artistes, les ouvriers meurent de

faim, et la nation en masse demande la paix, la tranquillité. Fatiguée de révolutions, elle fait plus de cas d'un ordre de choses où chaque citoyen peut s'enrichir promptement, que de toutes les institutions républicaines présentes, passées, et à venir; vous-même, avez-vous d'autres principes? Oseriez-vous me le dire, à moi, qui connais toutes vos pensées, toutes vos actions? N'est-ce pas l'intérêt qui préside à toutes vos liaisons politiques et amoureuses? La duchesse est assez belle pour vous fixer un instant: mais sa fortune seule vous pousse à vouloir en faire votre femme. Sur ce point, vous auriez calculé juste; si le divorce, que vous attendez avec tant d'impatience, n'était pas une illusion, une utopie impossible à réaliser.

— Vous vous trompez, je connais personnellement le député qui proposera incessamment cette réforme. Il a la certitude qu'une majorité imposante le soutiendra.

— Le divorce pourra passer au Palais-Bourbon, mais au Luxembourg, jamais. Guidés par

l'instinct de la conservation. les nobles pairs cherchent à maintenir toutes choses dans l'état où la restauration les a laissées.

— Parce qu'ils rêvent Charles X, ou du moins Henri V.

— Eh! mon Dieu non! Ils veulent avertir la branche cadette qu'ils épouseront franchement sa cause, dès qu'elle aura prouvé que son avènement au trône n'a été qu'un changement de personne.

—La France n'aquerra point cette certitude, répond Paul avec feu; et si en effet la Chambre des Pairs s'opposait a des réformes utiles, urgentes. le gouvernement interviendrait.

— Il ne le ferait dans aucun cas, et pour celui du divorce moins que pour tout autre. La vie privée des citoyens n'est pas de son domaine: que les époux soient heureux ou non, que lui importe! Les mœurs et les préjugés suffisent pour contenir les querelles de ménage dans les bornes de la décence. Dans la position où le pouvoir se trouve aujourd'hui, il

commettrait une haute imprudence, s'il appuyait une mesure qui ferait crier au scandale, à l'impiété les légitimistes et le clergé.

— Après la victoire de juillet, leurs cris devraient-ils être entendus?

— Mais sans doute, mon ami : dès qu'il existe un clergé établi et possesseur de privilèges à l'aide desquels il dirige l'esprit du peuple, il ne reste au gouvernement que deux moyens de se conduire avec lui; il faut l'exterminer, ou lui offrir des avantages assez étendus pour que son propre intérêt lui fasse un devoir de soutenir ce gouvernement. Nous sommes résolus de prendre ce dernier parti comme le plus sage et le plus humain. Quant aux légitimistes, nous ne saurions nous en passer: ils ont la puissance matérielle que donne la richesse et la haute considération qui s'attache à des noms illustres. Oui, nous avons besoin de cette fière aristocratie, et pour le bien-être de la nation, et pour la satisfaction personnelle de la famille royale. Dans un premier moment de bouleversement

général, on peut fort bien tendre la main à tout le monde, et se borner à des fêtes où ne paraissent que des *boutiquiers*, bizarrement affublés de l'uniforme de la garde nationale. Mais quand les esprits ont repris leur allure habituelle, on n'est plus disposé à *s'encanailler* ainsi, lors même qu'on ne sentirait pas du sang royal couler dans ses veines. C'est pour les légitimistes et pour le clergé que nous avons inventé le mot heureux de *quasi-légitimité*, afin de les avertir que nous nous contenterons d'une *quasi-fidélité*, jusqu'à ce que l'avenir ait pu leur démontrer que, pour être entièrement légitime, il ne nous manque que la mort du dernier rejeton de la branche aînée, et non les principes qui l'ont rendue si cher à ses amis.

Voilà notre *système politique*. Pour le soutenir, nous aurons sous peu quatre cents mille baïonnettes à notre service. Nous n'en tournerons pas une contre l'étranger; car avant de chercher querelle à ses voisins, il faut être le maître chez soi. Que la Belgique, la Suisse, l'Italie, la

Pologne; que le monde entier se révolte, et que leurs souverains indignés les écrasent comme de vils insectes qui troublent leur sommeil; que nous importe! ou plutôt pourquoi ne nous en réjouirions-nous pas? Plus les autres nations seront esclaves, plus la nôtre se croira indépendante, heureuse, lors même que nous serions forcés de lui enlever quelques-unes des libertés dont elle ne cesse d'abuser. Je crois vous en avoir assez dit pour vous convaincre que vous ne devez chercher la fortune et les distinctions que sur la route où j'ai trouvé l'une et l'autre. Il ne me reste plus qu'à vous tracer la marche que vous devez suivre d'abord. Vous continuerez à feindre que vous partagez les principes républicains, et vous me réconcilierez avec Marsey, afin que nous puissions suivre ensemble les séances de l'association qu'il a fondée. Je vous recommande, surtout, de ne pas rompre avec la baronne; elle vous fournira les moyens de pénétrer les démarches secrètes des partisans du roi déchu,

Vos appointemens surpasseront votre attente et augmenteront avec l'importance des services que vous rendrez. Maintenant décidez-vous. Vous pouvez refuser, nous ne contraignons personne; si vous ne voulez pas être des nôtres, vous partagerez la destinée que nous réservons à vos amis politiques. Vous seriez perdu s'il vous échappait un seul mot de cet entretien.

Étourdi par l'assurance et le ton de conviction de Dupré, Paul commence à craindre qu'une partie au moins de ce qu'il vient de lui dire ne soit vraie. Ne se sentent pas le courage de prendre un parti décisif, il cherche à gagner du temps et hasarde quelques questions sur le nom et le rang du chef d'une administration que la France croit avoir ensevelie sous les ruines d'un trône écroulé.

— Sur ce point, répond Dupré, je ne pourrai vous satisfaire que lorsque vous serez entièrement des nôtres.... Nous avons beaucoup causé ajoute-t-il, nous avons besoin de prendre l'air

Et sans lui donner le temps de répondre, il se lève, paie la carte et sort avec lui.

Tout en se promenant dans les galeries, Dupré affecte de faire tomber la conversation sur des objets indifférens. Son changement subit fait présumer à Paul que tout ce qu'il lui a dit pourrait fort bien n'avoir été qu'une plaisanterie, et il exprime aussitôt ce doute.

Le ton railleur avec lequel Dupré lui assure qu'il ne lui a fait que des révélations sérieuses et vraies le confirme dans cette idée.

— Allons donc, monsieur le vicomte, c'est un petit roman que vous m'avez fait sur les machinations de la police secrète. Pour les croire réelles, il faudrait que je vous visse dans l'exercice de vos prétendues fonctions et peut-être douterais-je encore.

— Voulez-vous essayer? demande Dupré d'un air moitié sérieux et moitié plaisant.

— Sans doute, et à l'instant même, s'écrie Paul, entraîné par un mouvement de gaîté.

Dupré saisit aussitôt son bras, descend la ga-

lerie et entre dans un passage interdit au public.

Après avoir monté un escalier dérobé, ils arrivent à des appartemens vastes et magnifiques. Un domestique va les annoncer, et presque au même instant un homme vêtu d'une capote bleue sort d'une pièce voisine et s'avance vers eux. Sa taille élevée, la gravité de son maintien, lui donnent une teinte de sévérité qu'adoucit cependant l'air de bienveillance répandue sur toute sa personne. Son visage, beau et régulier, sans annoncer une intelligence supérieure, porte le cachet de cette franchise martiale qui inspire la confiance.

Dupré donne un coup de coude à Paul, afin de le rappeler à lui-même, et le présente comme un pécheur repentant qui brûle de réparer ses torts. L'homme à la capote bleue sourit et adresse quelques phrases aimables au républicain apostât. Il allait l'engager dans une conversation suivie quand une porte en face s'ouvre brusquement. Reconnaissant avec surprise la personne qui vient d'entrer, il court

au-devant d'elle et la conduit respectueusement vers son cabinet.

En dépit de la simplicité de son costume, on devine facilement que son rang est élevé. Sa taille épaisse, sans être lourde, a quelque chose de majestueux. La forme de sa tête s'élève légèrement en pointe, et bien qu'une malignité récente ait cru découvrir dans cette forme de la ressemblance avec un fruit d'automne, l'œil et la pensée se reposeront toujours avec plaisir sur cette physionomie, que des yeux vifs, un sourire affable, une harmonie parfaite dans l'ensemble des traits rendent à-la-fois douce et spirituelle.

Ce personnage a disparu avec l'homme à la capote bleue. et Paul se croit sous l'empire d'un songe.

— Était-ce bien lui? demande-t-il à Dupré.

— Lui-même, j'espère que vous n'hésitez plus?

A mesure que Paul reconnait la sphère élevée où il a été transporté comme par enchantement, ses idées se troublent.

— Il faudrait que je fusse tout-à-fait fou, dit-il, si je ne cherchais pas à me ménager une pareille poire pour la soif.

— Est-ce que vous perdez la raison?

— Ah! pardon, je ne sais plus ce que je dis... Je n'y mets point de malice... Je le reconnais, enfin, il est facile de plaisanter sur les grands de la terre quand on les voit de loin.... Mais de près...

— Ils en imposent au plus hardi, interrompt Dupré avec un sourire ironique.

La porte du cabinet s'ouvre une seconde fois: l'homme à la capote bleue reparaît seul et fait signe à Paul d'entrer. Celui-ci s'avance en hésitant.

Au bout d'un quart d'heure il vient rejoindre Dupré qui l'emmène aussitôt sans lui dire un seul mot. L'altération de son visage prouve que Paul est vivement ému.

De retour dans les galeries, Dupré rompt enfin le silence.

— Votre trouble, lui dit-il, pourrait faire croire que vous avez eu l'honneur...

— Oui, j'ai eu cet honneur..... il a voulu entendre lui-même de la bouche d'un ami des républicains, quelles sont les plaintes et les espérances de ce parti. Il m'a fait sur tous ces jeunes fous des représentations si paternelles !... Maintenant je me ferais pendre pour lui!

Dupré le regarde avec une expression de pitié et d'ironie.

— De l'enthousiasme! du dévouement ! de l'affection !.... Ce n'est pas ainsi que nous nous engageons à servir les rois: Le calcul nous décide; l'intérêt nous attache. J'irai vous voir demain. Vous serez redevenu calme et je saurai définitivement si l'on peut compter sur vous.

A ces mots il retourne sur ses pas, et Paul prend le chemin de sa demeure.

Peu-à-peu le charme magique qui avait fasciné son esprit s'affaiblit: le métier d'espion lui appa-

raît sous les formes les plus hideuses, et les discours, les principes de Dupré, ne lui semblent plus que de perfides mensonges: de vils moyens de séduction. Il a retrouvé toute sa confiance dans les principes républicains, et ne doute plus du prochain rétablissement du divorce.

Résolu de confier son avenir à l'amour de Sophie et à l'amitié de Marsey, il se promet de refuser positivement les propositions qu'on vient de lui faire et de rompre pour toujours avec Dupré. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il entend sonner onze heures et demie. S'enveloppant aussitôt dans un large manteau, il se dirige en hâte vers l'hôtel de la duchesse.

LE PAIR DE FRANCE

OU LE DIVORCE.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

XV.

Le Mardi-Gras de 1831.

Paris est sous l'empire magique de ces trois journées de folies, dont le retour annuel est toujours attendu avec impatience. En vain, la raison enregistre les maux qu'elles ont occasionnées, l'attrait des plaisirs qu'elles offrent l'emporte.

Au château comme à la chaumière, à la ville comme au hameau ; la folie agite ses grelots, et pour trois jours au moins, la réserve, la sobriété, la décence deviennent des ridicules. Mais c'est surtout les grandes cités, les populations nombreuses que le carnaval semble frapper de vertige : C'est que là, sont les privations de tous les jours, les souffrances secrètes, les misères hideuses, et certes c'est une faible compensation que trois jours d'oubli total pour tant de malheurs !

L'esprit de parti, lui qui, pour réaliser ses rêves, emprunte toutes les formes, remue toutes les passions, en appelle tantôt aux crimes et tantôt aux vertus, et qui exploite avec une ardeur égale les joies et les douleurs, vient chercher des chances de succès au milieu des réjouissances publiques.

L'aurore des jours gras a été saluée par un service funèbre, célébré à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'un prince de la branche aînée des Bourbons: un catafalque royal devait

rivaliser avec le char du bœuf gras. Des vêtemens de deuil se sont mêlés aux costumes bizarres du carnaval ; l'hymne des morts a retenti dans l'intérieur de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'entourait un peuple endimanché, ivre ou prêt à le devenir, et par cela même disposé à s'abandonner aveuglément à toutes les impressions que le hasard pourrait lui donner.

Tirant des conséquences trop larges de l'expérience qui constate l'excessive mobilité des masses, les partisans du droit divin n'ont pas douté qu'après avoir opposé aux plaisirs des Parisiens le tableau larmoyant de la mort tragique du duc de Berry, ils parviendraient sans peine à le faire concourir au couronnement du fils de ce prince : mais ce projet exécuté avec audace, a échoué contre le bon sens du peuple. Ne voyant d'abord dans la scène lugubre jouée à Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'une mascarade, il riait d'un travertissement si nouveau. Après en avoir enfin reconnu le

but politique, il se demandait encore si les hommes qui avaient osé l'insulter à ce point. étaient des fous ou des conspirateurs. Ces hommes eux-mêmes ont eu soin de se désigner comme agens de la légitimité et du droit divin, et alors la fureur populaire a éclaté, terrible comme la foudre et rapide comme elle. Les Parisiens auraient voulu exterminer d'un seul coup un parti qui a interrompu le cours de leurs plaisirs, pour chercher à faire remonter au trône une famille que, six mois plutôt, ils en avaient honteusement chassée. Leur victoire sur ce parti a été complète et prompte, la gaîté est redevenue le sentiment dominant de la foule, et la nuit qui a précédé le mardi gras n'a été troublée que par le tumulte des bals et des réunions joyeuses, où les passions et les rancunes politiques n'auraient pu trouver de place.

Dès les premieres heures du jour, les marchands, stimulés par l'attrait du gain dont les troubles du jour précédent leur ont enlevé une partie, ouvrent leurs boutiques. Là, des mains habiles disposent artistement des masques

hideux ou charmans; des parures, des costumes bizarres ou gracieux. Plus loin, une industrie plus solide expose les divers comestibles dont se composent les dîners recherchés et confortables. Les apprêts de fête et de festins occupent également l'intérieur des ménages. Les âmes avides de plaisirs, dont rien n'a pu arrêter les fougeux transports, se disposent à prolonger, autant que possible, un délire dont le réveil est souvent trop cruel. Les époux, les amis, les amans, dont les projets ont été dérangés par la crainte de l'émeute, se promettent de se dédommager des privations que la peur leur avait imposée, puisque tout est redevenu calme et paisible.

Un soleil plus radieux et plus chaud qu'il n'a l'habitude de l'être, en cette saison, s'est levé sur Paris, et ses gais rayons semblent promettre que ce dernier jour d'allégresse ne sera consacré qu'à des folies aimables.

Tout-à-coup ces heureux augures se démentent. Le ciel ne se couvre point de nuages me-

naçans, le soleil luit toujours; mais le son du tambour annonce une nouvelle bourasque politique. Les peureux s'enfuient, les curieux se précipitent au hasard. Les hommes qui ont une famille à protéger, un bien-être à défendre, endossent en hâte l'uniforme de la garde nationale, qu'ils avaient à peine déposé. Leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs, quittent les préparatifs de toilette et de cuisine, en maudissant les légitimistes, qui provoquent ces désordres : le peuple qui se plaît à les perpétuer et le gouvernement qui n'a rien fait pour les prévenir.

Depuis six mois, pourtant, ces passages subits de la sécurité aux alarmes se sont renouvelés trop souvent pour produire encore des effets durables. Bientôt la crainte fait place au dédain, à l'ironie : on cite les émeutes qui se sont terminées sans résultats importans, sans accidens fâcheux ; on rit du mouvement d'inquiétude dont on s'est laissé surprendre en voyant éclore de nouveau une de ces luttes de principes qu'on s'est accoutumé à regarder comme

des colères d'enfans, que des maîtres-d'école ineptes ou perfides laissent éclater par stupidité ou par calcul. La plupart de ceux que l'oisiveté ou le devoir ne poussent pas dans les rues, continuent paisiblement de vaquer à leurs occupations habituelles.

Cette manière d'envisager l'esprit d'une population qui se soulève à chaque instant, est devenue presque générale; et voir dans cet état de chose une crise qui doit nécessairement conduire à une révolution nouvelle, si le gouvernement persiste dans un système de craintes puériles, d'égoïsme honteux, est regardé comme une démence dangereuse ou ridicule.

D'autres, dont les intérêts, les espérances ont été blessés, détruits par les intérêts politiques, sont tombés dans un découragement complet. Le duc est de ce nombre: sa dignité de pair l'a mis à même de connaître les dispositions de la noble chambre, à l'égard des réformes demandées et promises comme une conséquence de la révolution de juillet. Chaque fois

qu'il se trouve avec ses collègues, qu'il assiste à leurs travaux, et surtout à leurs séances secrètes, où les opinions se dessinent plus franchement, il s'affermit dans ses convictions à ce sujet. Il sait maintenant qu'au sanctuaire des priviléges que distribue le hasard de la naissance, ou la faveur royale, les justes prétentions du génie, des vertus civiques, seront toujours regardées comme des exigeances dangereuses, et que toute tentative pour réparer les maux causés par le fanatisme sacerdotal, et par les principes rétrogrades de la restauration, sera repoussée, flétrie même, comme une tendance vers les coupables excès de 1793.

Au reste, la certitude que le rétablissement du divorce, lors même que la chambre des députés songerait enfin à voter cette loi, ne passerait jamais au Luxembourg, aurait suffi pour lui persuader que la gloire, la prospérité et l'indépendance de la France sont pour jamais anéantis. On désespère facilement du salut

public, quand on a cessé de croire à son propre bonheur; et le duc ne croit plus au sien.

Ne voyant partout que catastrophes funestes, les nouveaux troubles qui viennent d'agiter Paris lui semblent les précurseurs d'une révolution sociale qui bouleversera l'Europe et ramènera ses habitans à l'état sauvage. Et cependant, ces événemens auxquels il prête une si haute importance attirent à peine son attention. Il s'est fait le centre de l'univers: la destinée des nations ne le touche qu'autant qu'elle pourrait favoriser une passion qui est devenue toute son existence. C'est pour Francesca seule qu'il vit, c'est pour elle seule qu'il se sent encore la force de renverser des obstacles, de braver des dangers. Il lui a caché jusqu'ici ses craintes et ses inquiétudes, Georges le lui a sévèrement défendu: car il les croit sans fondement. L'avocat ne doute point que le gouvernement n'ait l'intention de réaliser les réformes que le peuple a le droit d'exiger, et les retards qu'elles éprouvent, lui semblent justifiés par la

gravité des circonstances qui forcent les législateurs à s'occuper exclusivement de l'instant actuel au lieu de chercher à préparer le bonheur de l'avenir en réparant les fautes du passé.

Quoique fermement convaincu que son ami se trompe, et que le mariage continuera d'être un lien indissoluble ; le duc n'a cependant pas renoncé entièrement à l'espoir de devenir l'époux de Francesca. Si la raison ne lui montre qu'un avenir désenchanté, son imagination cherche un refuge dans les chances incalculables du hasard, et lui montre des oasis riants, là où la réalité n'a entassé que des sables arides. Mais ces heureuses illusions ne se soutiennent pas long-temps, et un morne désespoir lui fait voir de nouveau, à travers son prisme effrayant, sa propre destinée et celle de tout ce qui l'entoure.

Accablé des plus sombres pensées, il a quitté de bonne heure son hôtel, pour se rendre à la rue Saint-Denis; la certitude de voir Francesca, de passer quelques heures près d'elle,

lui a fait oublier la situation de Paris. Au faubourg Saint-Germain, rien ne la lui rappelle: ses paisibles habitans se livrent à leurs occupations quotidiennes: tandis que quelques gamins, enhardis par les licences de la journée, barbouillent de craie les vêtemens des passans, et les poursuivent, aussi loin que possible, de la phrase technique dont les oreilles délicates seraient singulièrement choquées, si l'habitude ne les y avait pas rendues insensibles.

A mesure que le duc s'avance, un mouvement inquiet et tumultueux remplace le calme et la tranquillité; les boutiques, les portes cochères semblent avoir été fermées en hâte, comme si les habitans de ces quartiers craignaient une invasion, un pillage.

Arrivé sur les quais, il se trouve tout à coup au milieu d'une foule qui le pousse et le porte, pour ainsi dire, sur la place du Louvre, que remplit une multitude immense, et animée d'un sentiment violent, qui, s'il n'est pas encore de la férocité, tend à le devenir.

Tous les regards se portent tantôt sur les tombes creusées près du Louvre pour ceux qui sont morts en défendant la liberté, et tantôt sur l'eglise ou les ministres d'un dieu de paix ont allumé les torches de la guerre civile. Des menaces, des cris de vengeance, des invocations aux ombres des victimes de juillet, remplissent l'air.

Le duc comprend sans peine qu'une population qui a mêlé aux orgies de la nuit les récits des désordres de la veille, n'a pu voir sans un nouvel accès de fureur les lieux où ces désordres avaient pris naissance. Persuadé que le gouvernement a prévu un résultat aussi naturel, et qu'il a pris les mesures nécessaires pour garantir de toute insulte un édifice et des objets que les croyanees religieuses qu'il adopte et qu'il protège déclarent sacrées : il ne doute point que l'église ne soit entourée de forces imposantes : à sa grande surprise, l'entrée de l'édifice n'est défendue que par l'encombrement de la foule, dont il est toujours forcé de suivre la direction.

Après avoir pénétré, presque malgré lui, dans l'intérieur de l'église de St.-Germain-l'Auxerrois, le duc se sent moins pressé. Il s'arrête et examine les scènes qui se déroulent autour de lui, sans pouvoir se rendre compte s'il les approuve ou s'il les blâme. Il sent néanmoins qu'elles doivent être aussi inattendues qu'affligeantes, pour quiconque a osé se flatter que le dix-neuvième siècle était une époque de haute civilisation, de sagesse, de raison, qui faisait de la modération politique et de la tolérance religieuse, les vertus de tout le monde et de tous les jours.

La bizarrerie, peut-être même l'horreur du spectacle dont il est entouré, le range tout entier sous l'empire de cet instinct aveugle, qui pousse la populace sur un lieu de supplice pour y voir tomber une tête : qui conduit l'historien sur le champ de bataille, dont il veut décrire fidèlement les affreux détails, et qui retient l'artiste sur la mer orageuse que ses pinceaux cherchent à reproduire sur la toile avec ses sublimes horreurs.

Ses regards suivent avec une attention soutenue et un mélange confus d'admiration et de terreur, le mouvement de cette foule composée d'individus de toutes les classes; car les habits les chapeaux fins se mêlent aux vestes, aux casquettes grossières, aux déguisemens grotesques, destinés à égayer les promenades de la dernière journée de folie.

Le même sentiment, le même esprit semblent animer ces hommes d'une position sociale si différente. Les uns renversent les statues, détachent les tableaux, les fleurs; brisent et traînent par terre tous les objets du culte. Les autres arrachent les boiseries, les grilles, cassent les chaises, les bancs, et menacent avec ces débris le peu de gardes nationaux qui se sont isolément glissés en ce lieu, dès qu'ils ont appris qu'il était assailli. Sans avoir reçu d'autres ordres que ceux de leur conscience, ils s'efforcent d'arrêter la destruction: Georges est à leur tête.

Appuyé contre le maître-autel, l'épée nue à la main, l'avocat emploie tour-à-tour la prière et

la menace pour démontrer le ridicule et la barbarie de ces désordres. Mais les accens énergiques de la raison ne produisent aucun effet sur cette foule acharnée. Le duc lui même ne voit ni n'entend son ami. L'attention générale est captivée par un jeune et élégant orateur qui s'est emparé de la chaire, où il rappelle les crimes dont un clergé avide, ambitieux et fanatique. s'est rendu coupable. Sa parole vive et terrible frappe et entraîne: la voix puissante des passions remue les masses, comme le souffle de la tempête agite les voiles d'un navire.

Des imprécations retentissent de toutes parts et insultent jusqu'au Dieu que des prêtres insensés ont osé présenter comme un chef de parti. Tout-à-coup de joyeuses exclamations se mêlent à ces cris sinistres. Une partie des assaillans qui s'étaient portés à la sacristie, où ils ont brisé toutes les armoires, rentrent dans l'intérieur du temple. chargés d'ornemens sacerdotaux.

A la vue de ces hommes en habits de ville ou

de bal. en vestes ou en blouses : en costume d'arlequin, de paillasses. de pierrot, et qui tous se sont affublés au hasard de surplis . d'étolles, de chasubles . de rochets. de bonnets carrés, comme d'un trophée de victoire ou d'un surcroît de déguisement de carnaval: des danses se forment. Les croix, les tableaux. les images saintes, tous les objets du culte dont les pavés sont parsemés. se brisent sous des entrechats qu'accompagnent des hurlemens . des menaces féroces.

Les plaisirs de la saison. en se mêlant ainsi aux excès qui rendront ce jour à jamais mémorable dans les annales des folies et dés colères populaires , donnent à ce tableau une couleur vraiment satanique.

Le duc le contemple en frémissant d'indignation. L'effet que les discours du jeune orateur improvisé avait produit sur lui est détruit : quelle peinture des crimes dont le clergé s'est malheureusement souillé trop souvent. serait assez puissante pour ne pas s'effa-

cer devant des fanatiques qui, en dansant sur des débris de Christ, demandent des têtes de prêtres ! Aux yeux de l'homme généreux, la persécution rend innocent et sacré celui sur qui elle tombe.

Le jeune pair allait hautement exprimer l'horreur que lui inspire des scènes dans lesquelles il n'avait vu d'abord que l'expression bruyante et bizarre d'un juste ressentiment, quand il sent son bras fortement pressé par les mains tremblantes d'un jeune homme de quinze à seize ans. Ses regards, ses gestes, qui expriment la plus vive agitation, cherchaient depuis long-temps un protecteur dans cet immense rassemblement de furieux. Mais pas une âme n'a pu le comprendre. Les gardes nationaux eux-mêmes sont trop occupés du désordre général pour prêter un instant d'attention au langage touchant de ce jeune infortuné.

Repoussé de toutes parts, son courage et ses forces étaient prêts à l'abandonner, quand ses yeux se sont enfin arrêtés sur le duc. Il ne le

connaît pas, mais un sentiment indéfinissable l'avertit que lui seul, dans cette nombreuse réunion, peut encore s'intéresser à un malheur individuel, et il implore aussitôt sa pitié par des signes supplians et précipités.

Plus ému que surpris de l'état de cet enfant. auquel la frayeur semble avoir ôté l'usage de la parole. le duc s'efforce de le rassurer et l'engage à lui expliquer la cause de son effroi. Le jeune homme. qui le regarde avec l'intention bien prononcée de lire sa pensée sur ses traits. redouble d'efforts pour se faire comprendre par signes. La bienveillance que d'abord il avait inspirée au duc devient tout à coup une tendre pitié; car au jeu perpétuel des muscles de son visage, aux mouvemens de ses doigts soumis à des règles qui leur donnent un sens déterminé; il a reconnu un sourd-muet!

Dans son égarement. l'infortuné jeune homme croyait les signes qui lui servent de langage intelligibles pour tout le monde. S'aperçevant enfin de son erreur. il reste anéanti. mais aus-

sitôt une pensée subite le frappe. Portant la main à sa poche, il en tire un crayon et une feuille de papier et trace en hâte ces mots :

« Le prêtre qui, ce matin, devait dire la « première messe, est mon bienfaiteur. Je l'ai « suivi. je l'ai caché ici. il n'a pas encore été « découvert... »

Le duc saisit le papier et écrit à son tour :

« Conduisez-moi près de lui; je l'arracherai de ces lieux! »

Le sourd-muet dont les yeux ont déchiffré ces mots à mesure que le duc les a tracés répond vivement :

« Il est impossible de le faire sortir sans qu'il « soit vu. Demandez grâce pour lui. Dites qu'il « m'a élevé, qu'il me nourrit, qu'il donne du « pain à ma mère infirme, à mon père malade. « Vous devez être éloquent: car vous êtes bon : « l'éloquence est toute puissante. on me l'a dit.

« Parlez ; vous réussirez. Dieu est juste! »

Cette correspondance qui contraste d'une manière si frappante avec les tableaux hideux qui se dessinent de toutes parts, à été remarquée. Elle fait naître des soupçons, on croit voir des agens de la conspiration du catafalque de la veille: on les entoure, on les menace.

Le jeune sourd-muet devine le danger. Pour le détourner, il n'écoute que les inspirations de son cœur. Se jetant à genoux au milieu de la foule, il lève une main vers le ciel, tandis que de l'autre il désigne le duc: et son regard humide, son visage animé semble dire : Voilà l'homme que le maître qui est au-dessus de nous tous m'envoie pour vous parler en mon nom!

Les plus furieux s'arrêtent saisis de ce respect involontaire que l'innocence, la faiblesse humble et suppliante inspire toujours, même à la férocité, ne fût-ce que pour un instant.

— La douleur de cet enfant vous touche, vous en impose, s'écrie le duc exalté, et vous ne connaissez pas encore tout son malheur ! La na-

ture l'a maltraité autant que la fortune : il est sourd-muet et pauvre! sa mère est infirme et son père est malade. Mais sa famille et lui ont un bienfaiteur, il vous demande grâce pour lui: car ce bienfaiteur est un prêtre! vous venez de maudire les prêtres. vous voudriez les exterminer tous : après en avoir fait des dieux. vous en faites des monstres. ils ne sont ni l'un ni l'autre; ils sont des hommes. des hommes comme nous. Criminels. que la loi les punisse: vertueux. que la vénération les entoure. Tout citoyen. qu'il soit prêtre ou soldat. dès que l'infortune le réclame comme son appui. a droit à vos respects! Inclinez-vous. quand l'homme charitable qui nourrit le pauvre, que vous avez oublié de secourir et que le riche a repoussé. passera au millieu de vous pour quitter ces lieux

Des cris de rage et de vengeance couvrent la voix du duc: car la certitude qu'un prêtre est caché dans l'église réveille les passions haineuses que la touchante douleur du sourd-muet avait assoupies un instant.

Les recherches vont recommencer avec un acharnement que les exclamations passionnées qui sortent de toutes les bouches trahissent d'une manière effrayante.

Un garde national, chargé d'un énorme paquet d'effets précieux trouvés dans l'église, s'élance au milieu du groupe au moment où il allait se disperser.

—Arrêtez! s'écrie-t-il d'une voix forte, modérez une fureur inutile: le prêtre que vous voulez immoler à votre délire n'est plus ici. J'ai découvert l'asile où il avait trouvé un refuge contre votre rage aveugle, je l'ai fait sortir: il est en sûreté.

Et sans daigner faire la moindre attention à l'effet que cette déclaration hardie a produit, il s'adresse au sourd-muet et parvient sans peine à lui indiquer le lieu où il doit aller rejoindre son bienfaiteur; car les signes dont ces infortunés se servent lui sont connus.

Transporté de joie, le jeune homme embrasse les genoux du garde national et se fraye

un passage à travers la foule, où il disparaît bientôt, sans laisser aucun souvenir des sensations qu'il a fait naître (1). Le duc lui-même oublie totalement le sourd-muet qui, peu d'instants plustôt l'a si vivement intéressé: car il a reconnu son ami Marsey dans le garde national qui vient d'avouer qu'il a sauvé un prêtre.

Poussé par le besoin de détruire, peut-être aussi par la cupidité, éveillée à la vue des vases et des ornemens de prix que Marsey allait porter au Louvre, le peuple veut les lui arracher. Secondé par le duc, il repousse ces attaques, dont le motif vil et honteux l'exaspère jusqu'à la rage.

—Populace abjecte ! s'écrie-t-il, non, ce n'est point la haine du fanatisme, c'est l'amour du pillage qui vous anime! Ces objets que je vous dispute appartiennent à l'état, à vous tous ensemble, à pas un de nous en particulier. Pour

(1) L'épisode de ce jeune sourd-muet, ainsi que les détails du sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, sont historiques (Voir le *Courrier français* du 16 février 1831.)

vous en emparer, il faudra m'assassiner ! Peuple de juillet ! toi qui tout couvert des haillons de la misère, te fis le gardien du trésor public, le protecteur de la vie, de la fortune de tous, même de celle de tes ennemis, ose aujourd'hui démentir ta gloire en te souillant de meurtre et de vol !

En ce moment, Georges et les autres gardes nationaux viennent d'arrêter plusieurs individus qui, chargés de riches butins cachés sous leurs vêtemens, cherchaient à quitter l'église, et les cris de : *Voleurs! infâmes voleurs!* retentissent dans l'enceinte.

Marsey repète ces mots avec ironie et fureur.

— Vous l'entendez, ajoute-t-il, l'élan est donné ; il y a des *voleurs* parmi vous ! l'êtes-vous tous ? ou bien ferez-vous justice des brigands échappés du bagne qui vous déshonorent ?

Les paroles les plus énergiques, les plus éloquentes de la raison, de l'humanité, du patriotisme même, étaient restées sans effet : un appel

à l'honneur, à la probité, arrache toute cette multitude au délire qui l'avait égarée. Les voleurs sont dépouillés et chassés, l'encombrement diminue, et l'autorité, instruite par la clameur publique, du sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, s'est décidée enfin à y envoyer des troupes.

Le peuple les accueille par de joyeuses démonstrations et leur ouvre un passage pour les faire pénétrer dans l'église dévastée et en partie démolie. Et la plupart des hommes qui ont causé ces désastres en rassemblent les débris précieux et vont les déposer au Louvre.

Au milieu de ce mouvement qui annonce le retour prochain de l'ordre, le duc et Marsey ont cherché l'avocat. Ils le trouvent assis sur un confessionnal renversé. Ses forces, que l'exaltation seule soutenait, se sont évanouies avec le danger: car les jours il était sans cesse là où il y avait des troubles à prévenir ou à appaiser, et les nuits il les a passées en patrouilles. Cédant aux instances de ses amis, il quitte l'église avec eux pour aller prendre quel-

que repos chez son père, dont la demeure est moins éloignée que la sienne.

Marsey a déployé autant d'activité, supporté autant de fatigues que Georges; mais une constitution plus robuste, ou bien une énergie morale plus forte lui permettent de chercher de nouveau à contribuer au prompt rétablissement de l'ordre. Laissant le duc et l'avocat prendre le chemin de la rue Saint-Denis, il suit la foule et sa pensée cherche à deviner sur quel point le choc de ces masses qui circulent à travers la capitale en fête, comme des nuages menaçans au milieu d'un ciel d'été, pourrait faire éclater un nouvel orage. Les fragmens de conversation qu'il saisit en passant près des groupes qui encombrent les rues et les quais, lui apprennent que plusieurs églises et le palais de l'archevêque ont été assaillis presque en même temps que Saint-Germain-l'Auxerrois. D'après ses principes, la colère du peuple lui paraît juste: mais la manière dont il la manifeste l'indigne. Dominé par le désir de le ramener à des senti-

mens de modération, il se dirige en hâte vers la cité.

Au moment où il allait passer le pont d'Arcole, Paul, en uniforme de garde nationale, s'avance vers lui et l'aborde.

— Vous allez à l'archevêché, lui dit-il, c'est inutile; j'en viens, tout est terminé. La dévastation la plus complète a été l'ouvrage de deux heures. Les grilles, les portes ont été forcées et la toîture enlevée; les cuisines, les caves, les appartemens envahis, et tout ce qu'ils contenaient a été brisé ou jeté dans la rivière. Voyez, ajoute-t-il en désignant la Seine.

Ces mots arrachent Marsey à la préocupation d'esprit qui l'avait empêchée jusqu'ici de remarquer le spectacle bizarre qui s'offre à sa vue.

La rivière, grossie par les pluies d'hiver, roule paisiblement des livres pieux et profanes, des manuscrits précieux et des correspondances galantes, des images saintes et des gravures obscènes, des rideaux de boudoir et des drape-

ries d'église; des boiseries dorées, des meubles de prix et des débris de tonneaux. Et des enfans, des hommes, des femmes même envahissent le rivage et les bateaux, pour saisir au passage tous les objets que les flots leur amènent et qu'au même instant ils vont offrir à vil prix à tous ceux qu'ils rencontrent.

— Quelle infamie! s'écrie Marsey : comment la garde nationale a-t-elle pu souffrir un pareil désordre.

— Notre petit nombre, répond Paul, nous faisait un devoir de nous borner à empêcher la fureur populaire de s'exercer ailleurs. Dans ce but, nous lui avons abandonné l'édifice; il allait être entièrement démoli, quand des troupes nombreuses et plusieurs bataillons de garde nationale sont arrivés enfin. Le peuple a quitté sans résistance et sans regret des décombres où il a laissé des preuves effrayantes de son agilité et de sa force. De hauts fonctionnaires et des députés qui ont suivi la force armée se sont mis à haranguer les curieux accourus de tous

côtés pour voir les désastres, et qui étaient fort étonnés de se les entendre reprocher comme leur ouvrage.

Les réprimandes tantôt paternelles et tantôt sévères; les recommandations pressantes de revenir à l'attitude calme, à la sage modération qui convient à un peuple grand et généreux, adressées à des hommes qui contemplaient avec terreur cette arène de destruction, ont été accueillies par des murmures et des éclats de rire. Moi-même, je n'aurais pu m'empêcher de m'en amuser, si je n'avais pas reconnu plusieurs de nos amis dans ces orateurs égarés par un zèle imprudent. Je leur ai fait remarquer leur méprise, et je leur ai recommandé en même temps de ne pas manquer à la réunion qui aura lieu chez moi ce soir. Ils me l'ont promis. J'espère qu'on vous y verra, mon cher Marsey, et que vous y amènerez le duc et Georges. La grave leçon que le peuple vient de donner au pouvoir, nous oblige plus que jamais à nous communiquer nos espérances et nos projets, avec

cette franchise que nous ne pouvons plus nous permettre dans nos séances, depuis qu'elles sont devenues presque publiques.

Marsey assure au nom de ses amis, qu'ils ne seront pas les derniers au rendez-vous.

En ce moment une troupe d'ouvriers et de masques chantant alternativement la *Parisienne* et des couplets bachiques, débouche sur la place de Grève.

A l'aspect de cette procession bizarre, les boutiques se ferment pour la dixième fois peut-être depuis qu'elles ont été ouvertes le matin. Une partie des curieux va grossir le cortège, l'autre fuit épouvantée.

Au milieu de ce mouvement tumultueux, Paul se trouve séparé de Marsey: il ne cherche point à le rejoindre et se dispose à rentrer chez lui.

Fatigué des courses que ses devoirs de garde national l'ont obligé de faire, l'ancien commis cherche des yeux un fiacre, un cabriolet, ou du moins une de ces machines énormes qui, pour la

modique somme de trente centimes, transportent les Parisiens d'une extrémité de la ville à l'autre. Mais dans le quartier où il se trouve, aucune voiture n'ose circuler; car des scènes tumultueuses entretiennent la crainte et l'effroi. Ici le peuple entoure une église, et pour l'empêcher d'être dévastée le commissaire de police, revêtu de son écharpe, *supplie* un des plus courageux mutins de faire tomber du haut du temple, la croix qui l'a dénoncé à la haine populaire. Là des mains robustes couvrent de boue les emblêmes et les fleurs de lys qui décorent les édifices publics, et le maire, en grand costume, ordonne de faire disparaître à coups de hache et de marteau, les armes *féodales du roi citoyen;* espérant par ce généreux sacrifice imposer silence aux cris dissonnans et terribles de *Vive la république !* qui déja plusieurs fois se sont fait entendre.

A mesure que Paul s'avance vers les boulevarts, les rasemblemens et les démonstrations haine et de vengeance diminuent; les mas-

ques et les cris de joie augmentent. Des troupes nombreuses entourent les demeures des personnages marquans. Cet excès de précaution pourrait rappeler l'émeute, si le brillant cortège du bœuf gras, qui en ce moment se rend au Palais-Royal, n'autorisait pas à croire que ce déploiement de forces n'est qu'un luxe mili- pour augmenter l'éclat et rehausser la pompe de cette fête populaire.

Paul a enfin trouvé un fiacre, qui le ramène à l'élégante et riche demeure qu'il a louée depuis peu, à laChaussée-D'antin. En traversant les boulevarts, il ne peut se défendre d'un mouvement de surprise à la vue du spectacle singulier qu'ils présentent.

Toute la population de Paris, en voitures, à cheval, à pied, en masque ou en élégant costume de ville, semble s'y être donnée rendez-vous pour ne songer qu'à ses plaisirs. Au milieu de troubles perpétuels, à une époque de misère où tous ceux qui n'ont d'autres moyens d'existence qu'un travail honnête manquent de pain, la

promenade du mardi gras surpasse celle des plus belles années de paix et de prospérité publique.

— Peuple égoïste et fou, se dit Paul à lui-même, que tu mérites bien le mépris de ceux qui te gouvernent. Tu te réjouis, tandis que ceux qui rêvent encore ta gloire, ta liberté, se laissent prendre aux pièges qu'on leur tend. Tu ne veux ni gloire ni liberté; tu veux le repos, afin de pouvoir *gagner* et *dépenser* de l'argent : tu seras satisfait.

XVI.

Une Réunion politique.

Paul vient d'arriver chez lui; ses domestiques, qui l'attendaient avec inquiétude, l'entourent de soins recherchés, afin de le remettre des fatigues que l'accomplissement de ses devoirs civiques lui ont fait éprouver.

Au sortir d'un bain parfumé, et après avoir

pris un repas léger et recherché, il s'étend mollement sur son lit.

Quelques heures de sommeil, ont réparé ses forces, il se lève, et secondé par son valet de chambre, il se met à sa toilette et y donne presque autant de soins qu'une jolie femme déjà un peu avancée en âge. Cette tâche achevée, il visite ses appartemens, afin de s'assurer que les ordres qu'il a donnés pour recevoir ses amis politiques avec magnificence et splendeur, ont été ponctuellement exécutés.

Malgré le luxe dont il est entouré, et qui annonce une haute position sociale, Paul est loin d'avoir cette gaîté folle, cette confiance audacieuse en son mérite, en sa bonne étoile, qui le caractérisaient lorsqu'il n'était encore que simple commis d'un marchand de nouveautés. Alors il ne rêvait, de la fortune, que les jouissances matérielles: cherchant à se procurer de l'or par des intrigues, par des roueries de tous genres : il riait franchement de ses suc-

cès avec ses compagnons de débauches. Toujours le plaisir était le prix de ses efforts, et si ce plaisir avait coûté des larmes, s'il avait fait des victimes, il ne pouvait s'en repentir, puisqu'il l'ignorait; son but n'était jamais de faire des malheureux; mais de travailler à son bonheur à lui. La révolution a fait éclore dans son âme des désirs ambitieux, elle leur a ouvert une voie honorable, en lui faisant espérer que, malgré sa basse origine, des services réels rendus à la patrie, pourraient lui valoir la considération publique. La certitude de pouvoir devenir le mari de la duchesse avait fait de sa liaison avec elle un amour presque vertueux. Sûr de trouver près de Sophie tout le bonheur réservé à l'époux d'une femme belle et riche, il était fermement résolu de se rendre digne de sa tendresse, de son estime, par une affection sincère et une conduite irréprochable. Mais l'expérience n'a pas tardé à le convaincre que le rétablissement du divorce était un rêve; et dès ce moment le brillant échafaudage de véri-

table gloire. de bonheur domestique. qu'il avait élevé autour de lui. s'est écroulé. sans détruire cependant le besoin d'être. par sa position sociale. quelque chose de plus que le reste des citoyens. et de conserver une opulence dont il avait contracté l'habitude. C'est alors que son âme s'est ouverte aux trahisons froidement combinées et à tous les vices qui en sont la suite.

Maintenant il connaît et calcule la portée de ses actions, et s'il ne se réjouit pas du mal qu'elles causent aux autres, c'est qu'il est devenu indifférent au bien qui en résulte pour lui. et qui jamais ne répond entièrement à son attente. L'instant actuel n'a plus de jouissances à lui offrir; mais il en demande toujours à l'avenir: c'est lui seul qui occupe sa pensée. Il n'y voit plus. comme jadis. une suite incohérente de hasards toujours favorables à quiconque a foi dans ses caprices bizarres: il a appris à la regarder comme un enchaînement d'événemens

imprévus qu'on ne dirige que difficilement à son profit.

Depuis le jour où le hasard lui a fait découvrir que Cécile a été la maîtresse de Léonard, il ne l'a revue qu'une seule fois, afin de lui renouveler l'assurance que Marsey ignorera toujours cette faiblesse. Les occupations nombreuses dont il est maintenant surchargé, lui ont d'ailleurs fait oublier une circonstance insignifiante, puisqu'il ne pourrait en tirer aucun avantage. Que lui importe que l'ancienne marchande de modes ait eu un amant de plus, et tellement crapuleux et vil, qu'elle n'ait osé l'avouer à Jules, qui lui a pardonné d'en avoir eu deux. Les détails scandaleux de la vie intérieure avaient de l'attrait pour lui, quand il renfermait encore toutes ses bonnes fortunes dans ce cercle étroit: mais aujourd'hui des projets plus vastes l'occupent. Les intrigues, les roueries ont cessé d'être pour lui un simple amusement, elles sont devenues un état, un devoir.

Les lustres et les candélabres viennent d'être allumés, et Paul commence à s'inquiéter du retard de ses amis politiques: car il craint que de nouveaux troubles n'aient éclatés et ne les empêchent de venir.

Peu-à-peu le salon se remplit: à quelques rares exceptions près, ce sont tous des hommes remarquables par leurs talens, leur patriotisme ou leur haute position sociale.

Paul les reçoit avec une cordialité polie. En voyant tant d'illustrations autour de lui, sa vanité flattée lui fait retrouver quelques étincelles de son ancienne gaîté, modérée par le ton de la bonne société au milieu de laquelle il vit maintenant, et dont il a pris les habitudes.

Marsey, le duc et Georges arrivent ensemble et presque les derniers. Dupré, qui les suit, est accompagné de plusieurs jeunes gens qui se sont fait remarquer par l'exaltation de leur principes répuplicains.

Après s'être mutuellement assurés que rien

n'annonce de nouveaux troubles. les uns racontent les événemens dont ils ont été témoins, les autres se communiquent leurs craintes. leurs espérances sur les résultats de ces événemens. Jules qui s'entretenait avec le duc et Georges les quitte, et va se mêler aux différens groupes qui viennent de se former; le duc le suit des yeux avec un vif intérêt.

Tous deux enthousiastes et généreux. leurs principes politiques seraient entièrement les mêmes. si le jeune pair avait pu oublier les traditions de famille. qui lui rappellent les gloires et les vertus chevaleresques. Ces souvenirs mêlés aux leçons qu'il doit à l'étude, à l'expérience et aux dispositions naturelles de son âme, vers tout ce qui est grand et beau. l'ont conduit à cette nuance d'opinion qui demande la démocratie austère et pure. ou la monarchie légitime; car l'une et l'autre ouvrent un vaste champ à l'héroïsme.

Georges au contraire ne voit dans les gouvernemens qu'un mal nécessaire. inséparable

de la civilisation. Toute passion pour ou contre le pouvoir lui semble déplacée, dangereuse: selon lui, il ne faut ni l'aimer ni le haïr; mais le surveiller et le mettre dans l'impossibilité de suivre les tendances usurpatrices, naturelles à tout ce qui est revêtu d'une autorité quelconque.

Cette différence d'opinion augmente aux yeux du duc le mérite de Marsey, il le trouve parfois supérieur à Georges, et s'indignant de cette supériorité, il voudrait la faire disparaître en cherchant à rendre les principes de son ami plus conformes à ceux du zélé républicain, que sans cesse il lui cite pour exemple. En ce moment encore, il vient de lui peindre avec feu son mérite et ses vertus.

— Si la France avait beaucoup d'hommes comme lui, ajoute-t-il, la plus glorieuse des révolutions ne serait pas aujourd'hui la plus cruelle des déceptions.

Tes regrets personnels t'aveuglent, dit Georges, ils t'empêchent de sentir que nos députés

ne pourront s'occuper des réformes les plus urgentes, que lorsque le peuple aura cessé de vouloir faire des lois dans les rues. Et ces émeutes permanentes, qui est-ce qui les cause? Les insensés qui rêvent des institutions républicaines!

Ah! Georges, tu oublies qu'un de ces *insensés* fut jadis ton ami...

— Je donne toujours ce titre à Jules. Je rends justice à son noble caractère; mais je déplore ses erreurs. Si je fais partie d'une association que je blâme, si je viens à toutes ses séances, ce n'est que pour surveiller Marsey. Son exaltation ne peut manquer de lui attirer des affaires fâcheuses, qui lui rendront nécessaires les conseils et l'appui d'un ami dévoué.

— J'ai toujours tort avec toi, dit-il.

En ce moment un abbé au visage pâle, aux traits altérés, au regard vif et sombre, est introduit.

Célèbre par ses talens littéraires, tous les partis politiques le caressent: car sans s'être encore

franchement décidé pour aucun d'eux, il a déjà fait deviner qu'il est disposé à abandonner la bannière de Rome.

Chez Paul aussi, il reçoit l'accueil le plus flatteur. Les complimens que plusieurs personnages marquans commençaient à lui faire sont interrompus par un domestique qui vient annoncer que l'on est servi : car c'est l'abbé seul qu'on attendait pour se mettre à table.

Les premiers momens du dîner, comme ceux de tous les grands repas, ont été entièrement consacrés à l'appétit. Peu-à-peu la conversation est devenue bruyante et générale; les événemens du jour en ont été naturellement le sujet et le but. Le gouvernement a été attaqué et défendu par des saillies, des répliques vives et brillantes, plutôt que par des raisonnemens.

Le dîner terminé, on passe dans le salon où des discussions suivies s'engagent.

Un jeune peintre, qui s'est fait républicain parce que le roi a refusé de lui acheter fort cher un mauvais tableau, exprime avec

feu le plaisir qu'il a éprouvé en entendant les coups de marteaux qui abattaient les fleurs de lys et les croix.

— Ah! déplorez plutôt l'aveuglement du peuple, dit Marsey, il use ses forces contre des choses où des hommes, quand il ne devrait les employer que pour combattre des principes.

— Il est trop tard, dit un député de l'opposition la plus avancée; il faudrait un bouleversement nouveau pour nous faire sortir de la fausse route que nous avons suivie après notre glorieuse révolution de Juillet.

— Nous avons été jetés sur cette fausse route, s'écrie Dupré, parce que nous avons eu la simplicité de croire que le cœur d'un roi citoyen était *la plus belle des républiques.*

Un autre député, que ses hautes fontions administratives ont mis à même de connaître enfin le véritable système de gouvernement qu'on veut suivre, s'empresse de prendre la parole.

— Jamais, dit-il, cette niaiserie sentimen-

tale n'est sortie de la bouche de Lafayette : mais ce matin encore le patriarche de la liberté m'a avoué qu'il a été trompé; qu'on lui avait promis un trône populaire et des institutions républicaines.

Le rédacteur en chef d'une de ces petites feuilles périodiques, dont les sarcasmes spirituels blessent plus vivement le pouvoir que les graves accusations des journaux sérieux, sourit ironiquement.

— Je sais fort bien, dit-il, qu'en offrant la couronne au duc d'Orléans on lui a demandé en échange des *institutions républicaines*. C'est comme si on lui avait dit : Vous serez roi si vous promettez à la France le jour et la nuit en même temps. Il vous a répondu en vous donnant *des poignées de main* : Mes chers enfans, rien n'est plus naturel et plus simple que ce que vous me demandez, laissez-moi faire, et vous aurez le jour et la nuit en même temps.

Marsey soutient avec feu que la république n'exclut point la royauté.

— Le bonheur des peuples, s'écrie-t-il, n'est point dans la forme de leur gouvernement; mais dans la sagesse de leurs lois. Leur liberté ne dépend point du titre que porte le chef de l'État, mais de la constitution qui règle les devoirs et la puissance de ce chef. Que Louis-Philippe s'appelle roi, empereur ou consul, il deviendra l'appui, l'orgeuil de la France, si au lieu de suivre les conseils perfides des apostats de la restauration, il revient aux principes qu'il professait comme duc d'Orléans et qui alors nous l'avaient rendu si cher.

— Je désire ce retour, dit un savant estimable, chez lequel l'amour des sciences n'a pas étouffé le patriotisme; mais comment y croire quand chaque jour nous confirme dans la crainte qu'on ait cherché à nous endormir par de fausses promesses?

— Dites dans la certitude, répond aussitôt le rédacteur: et au plus léger signe de réveil, le pouvoir a soin d'administrer aux mutins un sommifère à effets prompts et sûrs, tels qu'une

place de conseiller-d'État de Préfet, de Receveur Général......

— J'en connais plus d'un qu'un pareil remède jeterait dans un sommeil létargique, interrompt en riant le fils d'un personnage marquant : Que celui d'entre vous qui se sent infaillible lui jette la première pierre.

Cette raillerie est accueillie par des clameurs qui tombent tout-à-coup devant la voix forte et imposante de l'abbé.

— Hommes à vues courtes et bornées s'écrie-t-il, pourquoi blâmez-vous cette parodie judicieuse du grand républicain Jésus?

Le grand républicain Jésus ! répètent plusieurs voix avec l'accent de la surprise.

— Oui, messieurs continue l'abbé, le Christ est le vrai, le seul Apôtre de la liberté, le seul maître que les peuples puissent reconnaître, sans s'avilir, sans se déshonorer. Ses lois rendent tous les hommes égaux et frères. Et pour les maintenir dans cet état *d'innocence et de paix*, il leur a dit : *chérissez, respectez le*

faible, combattez exterminez le fort! Je me propose de publier un ouvrage qui rendra palpable, populaire. cette vérité éternelle.

Georges qui s'est efforcé de garder le silence ne peut plus se contenir.

—Monsieur l'abbé, dit-il, vos talens littéraires sont généralement estimés; je ne vous conseille pas de les compromettre en les employant à développer les principes que vous venez d'énoncer. D'abord vous vous brouilleriez avec le Saint-Père, dont jusqu'ici vous avez été le champion, et vous ne trouveriez dans le public que blâme et dédain. Ne donner à l'homme d'autre maître que Dieu, est une idée que les jésuites ont exploitée à satiété et sans succès: car les peuples ont reconnu qu'en admettant un souverain invisible et muet pour eux, il faudrait lui donner des interprètes, et qu'alors au lieu de despotes en uniformes ou en habits brodés, ils auraient des tyrans en soutannes. En vain, chercheriez-vous de nouvelles chances de succès pour cette doctrine

usée en les appuyant sur des principes républicains. Notre époque repousse également et ces principes et ceux d'un dévouement romanesque à la personne d'un maître auguste. L'expérience de nos pères nous a rendus défians : nous avons besoin de tout examiner, de tout scruter. Si nous accordons un pouvoir, nous voulons lui opposer un contrôle : si nous consentons à reconnaître un droit, nous exigeons une garantie. La monarchie constitutionnelle remplit toutes ces conditions. Elle se soutiendra en France, malgré les changemens de personnes que le cours des événemens pourra lui faire subir. Avant un siècle, tout le monde civilisé aura adopté cette forme de gouvernement, la seule qui convienne aux nations, telles que les perfidies ou les basses stupidités des rois, les horreurs ou les vertus trop austères des républiques les ont faites. Éminemment raisonnables, nous ne voulons ni rêver des félicités imaginaires, ni nous perdre par de sublimes folies. Nous demandons

un bien-être positif, et nous reconnaissons que le pouvoir qui nous le garantit a fait tout ce que nous avions le droit d'en attendre.

Vivement affligé de l'entendre proclamer des opinions qui, selon lui, le déshonorent, le duc s'empresse de l'interrompre.

— Non, Georges, non, s'écrie-t-il, nous ne sommes pas tombés dans cet abrutissement qui ne voit dans tout ce qui est grand et généreux qu'une maladie du cerveau. Le gouvernement constitutionnel, ce gouvernement bâtard qui veut un roi, des ministres, des chambres, pour les avilir les uns par les autres; ce gouvernement que la médiocrité inventa tout exprès pour garotter le génie, en le soumettant à l'examen de l'envie, de la stupidité, et qui offre un pouvoir sans limites à l'astuce, à l'hypocrisie; ce gouvernement qui, après avoir trouvé bon que le peuple ait chassé un roi, proclame l'inviolabilité royale au profit de l'usurpation; la France le hait, le méprise, le repousse. Elle veut la république avec ses sacri-

fices, ses maux de tous genres, et sa gloire immortelle; et si ce rôle élevé pouvait l'effrayer, elle appellerait Henri V; car elle sent que ce prince instruit par le malheur et entouré du prestige de la légitimité et du droit divin, donnerait de l'élévation aux prospérités matérielles qui sont le partage des monarchies

— C'est une erreur déplorable, dit l'abbé, que de regarder la monarchie comme un principe d'ordre et de prospérité. Qu'on ouvre l'histoire, qu'on me cite une révolution qui n'ait pas été préparée, justifiée par les crimes des rois?

Dupré et les jeunes exaltés qui l'entourent soutiennent vivement l'opinion de l'abbé; ils flétrissent la royauté et soutiennent que les peuples ne pourront jamais lui vouer assez de haine. assez de mépris, ni employer des moyens trop violents pour assurer le triomphe de la république.

Marsey cherche à combattre des principes qu'il blâme, mais qu'il croit devoir ménager parce qu'il les attribue à un excès de patriotisme.

— Mes amis, dit-il, pour être républicain, il ne suffit pas de haïr les rois, il faut aimer les peuples, et certes, ce n'est pas les aimer que de les pousser à des révolutions nouvelles; car il en est peu qui aient été réellement utiles à la liberté. Si le peuple succombe, on rive ses fers: s'il est vainqueur, l'exaltation inséparable d'un triomphe chèrement acheté, le conduit aux conséquences les plus absurdes, les plus cruelles des principes sacrés qui lui ont mis les armes à la main; ou bien il se laisse égarer par un excès de générosité et de confiance, qui livre les fruits de sa victoire aux lâches qui n'ont pas osé partager ses dangers : aux traîtres qui s'enrichissent et s'élèvent sur les débris de sa gloire, de sa liberté, dont chaque jour ils lui arrachent quelque parcelle. Croyez-moi, n'en appelons jamais aux canons, aux baïonnettes; mais aux forces morales, aux facultés intellectuelles de nos concitoyens: que les sciences, que les arts, que la littérature conspirent avec nous pour éclairer les nations: et alors elles

apprendront à craindre la loi et à ne craindre qu'elle; elles deviendront sobres et laborieuses, leurs mœurs seront simples et douces, leur dévouement au bien général sera sans bornes; elles n'auront que du mépris pour les distinctions dues à la naissance ou à la faveur, mais elles récompenseront par une vénération profonde les citoyens utiles à la patrie. Et les rois et les classes privilégiées, privés des moyens de séduction qui font leur force, tomberont sans luttes, sans commotions devant la république! Puissante et calme, elle se lèvera comme le soleil qui nous éclaire et nous échauffe, sans avoir de combats à livrer contre les ténèbres : pour les dissiper, il lui suffit de paraître!

Georges s'approche de Marsey, et lui presse affectueusement la main.

— Mon cher Jules, dit-il, c'est vouloir rêver la république et non chercher à l'établir.

Dupré tire de cette observation la conséquence qu'on ne saurait assurer le triomphe de

la liberté, que par des actions hardies et décisives.

Les républicains dont les opinions sont fondées sur des rancunes secrètes, des espérances déçues, soutiennent cet avis avec chaleur. Ceux qui ne sont guidés que par des convictions franches, des motifs généreux, défendent les doctrines de Marsey.

Les têtes s'animent, s'échauffent; et les membres de la société se divisent en plusieurs fractions fortement tranchées.

Sans prendre une part active à ces discussions, Paul les a suivies avec intérêt. Il se disposait à exhorter Dupré à la modération, quand son valet de chambre vient, d'un air mystérieux, le tirer à l'écart pour lui remettre un billet. Paul déploie le papier avec une impatience dédaigneuse : mais au premier regard qu'il y jette, ses traits s'altèrent : il lit et relit à plusieurs reprises le peu de lignes qu'il contient et qui semblent lui causer autant de crainte que d'indignation.

— Elle le ferait, se dit-il à lui-même : elle

accomplirait sa menace si je refusais de me prêter au plus bizarre, au plus dangereux des caprices... Eh bien! soit: si ce jour est marqué pour être celui de ma perte, du moins ne serai-je pas réduit à me dire, qu'avec un peu plus de souplesse, j'aurais pu l'éviter.

— Je l'ai fait entrer dans votre cabinet, elle attend votre réponse, dit le valet de chambre à voix basse.

— Va lui dire que j'obéirai à ses ordres.

Et froissant avec une colère concentrée le billet qu'il vient de lire, il s'approche de Georges.

Après l'avoir conduit dans l'embrâsure d'une fenêtre il lui apprend qu'une dame vient d'arriver chez lui; qu'elle demande à lui parler, et que son exaltation paraît telle, que si elle éprouvait un refus elle pénétrerait au salon, où sa présence causerait l'éclat le plus fâcheux.

La vive émotion de Paul ne permet pas à l'avocat de supposer qu'il cherche à le tromper,

et c'est la surprise et non la défiance qui le pousse à demander quelle est cette femme qui ose ainsi venir le relancer dans une maison tierce.

— Elle m'a défendu de vous dire son nom, répond Paul ; au reste, ajoute-t-il en hésitant, je la connais à peine : si je crains de lui déplaire, c'est par égard pour le duc. Cette considération doit encore être plus puissante pour vous, monsieur, qui êtes son ami. C'est sans doute à ce titre, que cette dame croit avoir le droit d'espérer que vous lui accorderez l'entretien qu'elle vous demande.

Ces mots ont suggéré à Georges l'idée que Francesca, menacée d'un grand malheur, vient sans doute réclamer son appui.

Accablé par les pensées confuses que cet incident extraordinaire fait naître dans son esprit, il suit machinalement Paul. Celui-ci lui fait traverser plusieurs pièces, l'introduit dans un cabinet dont il referme aussitôt la porte et se retire.

XVII.

Une Femme légitime.

Dans le cabinet où l'avocat a été introduit par Paul, une jeune femme, enveloppée d'un large manteau, l'attendait avec autant d'impatience que d'inquiétude. En le voyant paraître son trouble augmente tellement qu'elle n'a pas la force de faire un pas à sa rencontre. Trem-

blante, et la tête penchée sur sa poitrine, elle s'appuie contre la cheminée.

Toujours convaincu que c'est Francesca qui l'attend, Georges s'approche vivement, saisit ses mains et les laisse retomber avec effroi.

— Ce n'est pas elle! s'écrie-t-il.

— Ce n'est pas elle! répète la jeune dame, avec l'accent du dépit.

L'avocat l'a reconnue, il la regarde un instant en silence d'un air de froid dédain.

— Est-ce bien vous, madame la duchesse, qui m'avez fait appeler, ou se serait-on joué de moi?

Préparée d'avance à cet entretien, Sophie, car c'est elle en effet, a retrouvé le calme et la fermeté qu'elle s'était promise d'y apporter.

— J'ai menacé le maître de cette maison d'un éclat fâcheux s'il ne vous déterminait pas à venir me parler, dit-elle. Si pour vous y décider il a cru devoir vous tromper en vous nommant une personne dont la vue vous eût été plus agréable, c'est sans ma participation.

Vivement contrarié du tête-à-tête auquel

la duchesse vient de le contraindre, il se promet de l'écouter sans entrer dans aucune discussion avec elle, et l'invite froidement à vouloir bien lui expliquer le motif de sa démarche singulière.

Sophie paraît plus affligée que surprise du ton dédaigneux et glacé de Georges ; mais elle feint de ne pas s'en apercevoir.

— Il m'importe, avant tout, dit-elle, de me montrer à vous telle que les humiliations et les souffrances morales que j'ai éprouvées m'ont faite. La nature ne m'avait donné aucune inclination vicieuse, aucun penchant malfaisant : c'est l'éducation qui a faussé mon esprit, desséché mon âme. Dans le pensionnat où je fus placée dès mon enfance, on me pénétra de la nécessité d'acquérir des talens, de l'instruction. Pour atteindre ce but, on ne chercha point à me faire comprendre que l'amour des arts, de l'étude, élève la pensée et la détourne des passions dangereuses, des plaisirs bruyans ; mais on me parla sans cesse des triomphes de vanité

qu'une jeune personne instruite et remplie de talens obtient dans le monde, et des larmes de dépit et de regret que ces triomphes causent aux autres femmes. Au lieu de me montrer l'amour comme un feu céleste et pur qui nous rapproche de la divinité, on me le peignit comme une passion honteuse. Jamais on ne songea à me dire qu'une conscience sans reproche pouvait seule procurer ce repos intérieur, sans lequel il n'est point de bonheur possible ; mais on me répéta à satiété que les pratiques de dévotion extérieure, les riches aumônes, les manières douces et affables, procuraient dans ce monde, une haute considération, une estime universelle, et nous valaient dans l'autre le pardon des péchés secrets que nous pouvions commettre en cette vie. Pénétrée de ces principes, je fus jetée au milieu des corruptions du grand monde et mariée au duc, qui ne demandait qu'un cœur pour l'aimer, qu'une âme pour le comprendre. J'étais indigne de lui, je le sais aujourd'hui, je suis prête à le lui dire ; je le lui dirai, si je ne

me suis point trompée en espérant que vous emploierez votre crédit sur son esprit pour le décider à m'accorder, le plus tôt possible, un entretien particulier.

Ces mots ont rappelé à Georges le jour où la duchesse l'attira près d'elle, en prétextant également le désir de le rendre médiateur entre elle et son mari. Le sourire ironique qui effleure ses lèvres fait deviner à Sophie la pensée de l'avocat.

—Je savais, monsieur, continue-t-elle, qu'en vous adressant cette demande je réveillerais le souvenir de notre première entrevue. Je ne me suis jamais flattée que vous ayiez pu l'oublier entièrement. Moi aussi je m'en souviens, et je n'en rougis point. Cet instant de faiblesse fut le réveil d'un cœur engourdi. Il est possible que ce fût d'abord la vanité seule qui m'attira vers vous : mais quand vous me peignîtes avec tant de feu le charme d'une union bien assortie, le sentiment qu'alors je ressentis pour vous était si noble, que j'aurais voulu l'avouer à l'univers entier. Si, vous aussi, vous aviez pu vous mon-

trer faible un instant : si vous aviez pu me dire : Ce n'est pas la loi seule qui nous sépare, je la braverais ; mais je ne puis trahir l'amitié, alors il n'y aurait plus eu pour moi d'erreur possible: j'aurais mis ma gloire, mon bonheur à mériter votre estime, vos regrets peut-être, en embellissant l'existence de votre ami... Une autre passion remplissait-elle déjà votre âme? Eh bien! Georges, il fallait me l'avouer : en descendant ainsi jusqu'à moi, vous m'eussiez rendue digne de votre amitié, de la tendresse du duc ; vous nous eussiez sauvés tous deux !

Maîtrisée par une émotion douloureuse, Sophie se couvre le visage. Georges sent vaguement que ce n'est ni une coquette froide et perfide, ni une femme dépravée qui peut lui rappeler ainsi avec attendrissement, presque avec orgueil, un instant que toute autre femme feindrait d'avoir oublié, et cependant la duchesse ne lui inspire que du dégoût, que de l'indignation : car il croit reconnaître dans son trouble un reste de sentiment pour lui.

L'homme qui fuit une femme adorée, dont le devoir ou de graves obstacles le séparent, la regarde comme une divinité quand elle brave jusqu'au déshonneur pour le retrouver, le rejoindre. Ces mêmes sacrifices, quand ils sont inspirés par l'espoir de ramener un infidèle, de toucher un ingrat, n'obtiennent que du dédain, que du mépris. Le cœur humain est ainsi fait : il n'apprécie les actes de dévouement les plus sublimes que par rapport au bien-être qui en résulte pour lui.

Ce tact sûr et fin qui n'abandonne jamais les femmes, fait craindre à la duchesse que Georges n'ait mal interprêté son émotion. Cette crainte lui rend assez de fermeté pour reprendre l'entretien.

— Je ne vous accuse pas, monsieur, lui dit-elle, je ne suppose pas non plus que vous puissiez attribuer la démarche que je hasarde en ce moment à des motifs qui sont loin de ma pensée. Cependant je me crois obligée de vous le dire.... le sentiment que je vous ai offert jadis.

vous me le demanderiez envain aujourd'hui. pour vous, pour le duc. Les jouissances enivrantes des erreurs du cœur dont la raison triomphe; le bonheur doux et calme qui prouve une affection vertueuse, sont à jamais perdus pour moi. Mon âme est devenue inaccessible à l'amour.... la vie n'a plus de devoirs honorables à m'offrir.... A l'époque où nous vivons, personne n'oserait prédire une longue durée aux divers systèmes politiques qui naissent et meurent à tout instant; mais il est certain du moins que si jamais le divorce est rétabli en France, il sera trop tard pour le duc; pour moi, surtout. Je suis donc forcée de recourir au dernier moyen que l'injustice des lois, l'absurdité des croyances religieuses et la pruderie dépravée de nos mœurs laissent au repentir... Oui monsieur, le repentir! j'ai appris à le connaître, malgré les nombreux avantages que ma position m'offrirait si j'étais assez corrompue pour en profiter. A la cour, à la ville, partout on blâme l'abandon ou le duc m'a laissée: plus je

cherche à l'excuser, plus on m'admire. Si jamais il osait m'accuser, je trouverais de puissans protecteurs: mais je n'en veux d'autre que lui-même. Oui, décidez-le à m'accorder sa protection ! Nous nous sommes crus libres un instant de contracter d'autres liens: nous avons pris des engagemens qui nous ont jetés sur une route dangereuse d'où nous ne pouvons sortir aujourd'hui qu'en nous appuyant l'un sur l'autre. Faites donc qu'il consente à me voir, je ne dis point avec amitié, mais du moins sans haine, sans préventions. J'ai à lui demander une grâce plus précieuse pour moi que la vie, et qu'il pourra m'accorder sans peine, si, au lieu de se laisser dominer par de vains préjugés, il n'écoute que la saine raison. Et pour lui prouver ma reconnaissance de ce bienfait, je mettrai à sa disposition mon crédit et ma fortune, afin de l'aider à garantir la femme qu'il aime, de la médisance qui pourrait la flétrir, et de l'autorité d'un mari qui pourrait la lui arracher.

En énonçant aussi clairement son intention

de placer des liaisons scandaleuses sous le manteau du lien conjugal. Sophie a mis le comble au dégoût qu'elle inspire à Georges. Il l'engage en termes sévères. à renoncer à ce honteux projet qui serait repoussé par le duc. et surtout par la femme qu'il aime.

Pour la convaincre de cette vérité, il lui peint le noble caractère. l'âme élevée de Francesca, avec tout l'entraînement de l'enthousiasme.

La duchesse a supporté avec résignation tout ce que Georges a pu lui dire d'humiliant pour elle. En l'entendant citer comme le modèle de toutes les vertus cette femme qui a trahi tous ses devoirs d'épouse, pour entraîner dans une passion funeste le mari d'une autre femme, elle ne voit plus en lui qu'un homme injuste et partial. et l'admiration qu'il lui avait inspirée jusqu'ici se change tout à coup en mépris.

— Prenez garde, monsieur, dit-elle, avec un sourire ironique. si l'aimable dame que vous vous attendiez à trouver ici nous écoutait. elle

pourrait vous faire un crime de la pompeuse apologie que vous venez de faire de la maîtresse du duc.

— J'en conviens, madame, répond froidement Georges, je blesserais la modestie de Francesca, si elle m'entendait exprimer toute la vénération qu'elle m'inspire.

La duchesse est restée comme frappée de la foudre.

— C'est vers Francesca, se dit-elle à elle-même qu'il est accouru avec tout l'empressement d'un amant passionné?...

Au même instant la porte s'ouvre et le duc entre vivement. Il a vu Paul aborder l'avocat d'un air inquiet et mystérieux et s'éloigner avec lui. Il a attendu leur retour avec impatience. Ne les voyant point reparaître, un vague sentiment de crainte s'est emparé de son esprit. Poussé par ce sentiment, il a quitté le salon et a traversé plusieurs pièces. Il s'est arrêté enfin à la porte d'un cabinet où il a entendu une voix de femme, et bientôt après celle de Georges qui prononçait

le nom de Francesca. Il est entré avec précipitation en répétant le nom de la femme adorée qu'il s'attendait à trouver avec lui. Mais un regard rapide a suffi pour lui faire reconnaître son erreur.

— La duchesse ! s'écrie-t-il.

Et la différence de l'expression de ses traits, de l'inflexion de sa voix, en nommant à une distance aussi rapprochée deux femmes devenues les arbitres de sa destinée, aurait prouvée au spectateur le moins pénétrant, à laquelle des deux appartient son amour ou sa haine, son estime ou son mépris. La surprise et la colère lui dictent des questions incohérentes dont il accable l'avocat sur cette inexplicable rencontre.

La découverte cruelle que Georges et le duc voient une divinité en Francesca, loin d'accabler Sophie, lui fait oublier les fautes dont elle s'est rendue coupable, et que tout à l'heure elle déplorait avec tant de sincérité.

Quant le repentir n'obtient qu'humiliations et injustices, l'orgueil reparaît et exige qu'on

respecte, qu'on admire des erreurs qu'on a refusé de pardonner.

La duchesse a retrouvé le ton d'autorité froide et dédaigneuse qui la caractérise. Pour mettre Paul à l'abri des soupçons que sa présence chez lui pourait faire naître, elle répète brièvement ce qu'elle a dit à l'avocat sur le moyen qu'elle a employé pour le forcer à se rendre près d'elle.

Et s'adressant directement à son mari, elle le prie de vouloir bien lui accorder un instant d'entretien.

— Je suis venue ici, dit-elle. pour obtenir cette faveur par l'intervention de votre ami. Mais puisque le hasard me la procure, j'espère que vous me permettrez d'en profiter.

Et se tournant aussitôt vers Georges, qui est resté immobile à sa place. elle lui demande s'il s'imagine que le duc court près d'elle quelque danger dont il se croit obligé de le garantir par sa présence.

Cette question arrache au duc un léger

sourire et lui fait sentir qu'il serait ridicule de ne pas vouloir rester seul un instant avec sa femme. Il invite son ami à se retirer.

— Je te laisse à regret, dit Georges avec une colère concentrée. On va te faire des offres qui te séduiront peut-être. Si tu ne vois point qu'en les acceptant tu te couvrirais de honte, songe du moins que tu perdrais sans retour le cœur de Francesca.

A ces mots il sort lentement.

Quoique vivement blessée de cette nouvelle offense. Sophie s'efforce d'affecter un air indifférent et calme.

— Rassurez-vous monsieur, dit-elle, le soffres que j'ai à vous faire ne tendent point à vous priver d'un cœur. qui sans doute est digne de vous. Je ne viens point réclamer mes droits.

— Vos droits. madame! vous n'en avez plus.

— Soit: mais convenez du moins que vous me devez de la reconnaissance : car c'est à vous seul que le monde reproche notre mésintelli-

gence, que vous n'avez pas même pris la peine de lui cacher.

— Qu'on plaigne en vous une victime intéressante, que m'importe! s'écrie le duc avec colère: mais comment osez-vous vous faire à mes yeux un mérite de votre hypocrisie ?

— Vous oubliez, monsieur le duc, répond Sophie avec un sourire amer, qu'un mari est déshonoré dès que les fautes que sa femme a commises sont connues du public.

— C'est cruellement vrai, s'écrie le duc. Dans la société absurde, pervertie où nous vivons, on ne dit point d'une femme parjure : Elle a trompé, trahi son mari, on dit : Elle l'a déshonoré !

— N'accusez point une société qui vous accable de ses faveurs. Dès qu'il vous plaît d'abandonner vos maîtresses, pour rapporter à vos compagnes légales un cœur flétri, une imagination dépravée ou blasée, les mœurs sont satisfaites et nous devons l'être aussi. Et ce même préjugé qui nous force d'oublier vos vices, vous défend de nous pardonner une fai-

blesse ; pour nous le repentir n'est qu'un vain mot ! Toute une existence de vertu austère ne saurait effacer un instant d'erreur, tandis que la satiété de la débauche suffit pour vous justifier. Est-ce trop que de nous avoir laissé une vengeance dangereuse ? Après avoir livré la femme à vos caprices, à vos exigeances outrées, à vos boutades de retour et d'abandon, est-ce trop de lui avoir permis de vous déshonorer?

Le duc regarde sa femme avec une surprise toujours croissante. Depuis près de sept mois il l'a évitée avec tant de soin, que non-seulement il n'ont eu aucun entretien ensemble, mais qu'il ne se sont pas même entrevus. Ses traits, son extérieur lui semblent aussi changés que son langage et ses principes.

N'osant décider encore si elle a perdu ou gagné à ce changement, il se borne à l'écouter comme pour fixer son jugement à ce sujet.

La duchesse continue.

— Je n'emploierai point, dit-elle, les armes funestes qu'on ne nous a laissées sans doute

que parce que nous ne saurions nous en servir sans nous perdre, nous avilir nous mêmes. Cependant ce n'est pas cette raison qui me les fait repousser. Vous ne m'avez donné aucun juste motif de plainte; vos torts sont mon ouvrage. je le sais: je l'ai dit à votre ami j'aime à vous le répéter. Je vous prie néanmoins de pas considérer cet aveu comme une tentative faite dans le dessein de reconquérir mes droits d'épouse; j'y ai renoncé pour toujours. Je ne vous connais plus d'autre femme que Francesca: mais. pour son bonheur, pour le vôtre, pour le mien, le monde doit sans retard nous croire réconciliés.

Et répétant une partie de ce qu'elle vient de dire à Georges sur ce sujet, elle cherche à le convaincre de la nécessité de respecter, au moins en apparence, un lien qu'ils ne peuvent plus espérer de rompre.

Influencé malgré lui par les principes admis dans la sphère élevée où il a toujours vécu. le duc ne juge point les offres de sa femme aussi sé-

vèrement que Georges vient de le faire: cependant il rougirait de les accepter, et il lui répond avec plus d'indignation qu'il n'en ressent en effet. qu'elle ne promet sans doute tant d'indulgence. que pour l'engager à protéger à son tour des liaisons coupables.

— Et quand cela serait. monsieur, dit Sophie. quel droit auriez vous de vous en plaindre? Pourquoi exigeriez-vous de moi des sacrifices entièrement désintéressés? Que la femme que vous adorez s'épure, s'élève et vous donne l'exemple des plus sublimes vertus, je le conçois; mais quand celle que vous méprisez cherche encore à fonder son bonheur sur le vôtre. elle fait plus qu'elle ne vous doit.

— Elle fait trop ou pas assez s'écrie le duc. toujours plus surpris et presque touché d'un langage auquel il était si loin de s'attendre. Pour la femme, continue-t-il, il n'est point de demi-vertu. de demi-crime; son essence est de valoir beaucoup plus ou beaucoup moins que l'homme. Emanation du ciel ou de l'enfer, la nature l'a

jetée au milieu de nous, pour nous tenir sans cesse en suspens entre des perfections que nous ne saurions atteindre, et des perversités que nous ne pouvons comprendre.

— Oui, dit Sophie avec enthousiasme, c'est là la femme telle qu'elle a été conçue par le principe éternel de la création. Les conventions sociales l'ont perdue; elles lui ont fait de l'hypocrisie un devoir, une vertu! Cependant je serai franche avec vous, je vous le jure: écoutez-moi. J'ai besoin de votre protection, elle seule peut me sauver de l'abîme que les circonstances ont creusé sous mes pas. Mais cette protection, je ne la réclame pas pour continuer impunément les rapports qui ont existé entre moi et l'homme qui devait me donner son nom. J'aurais accepté ce nom pour prouver au monde qu'un mari peut être heureux avec moi. Forcée de renoncer à cet espoir, je veux consacrer le reste de ma vie à retrouver l'estime de moi-même. La certitude du rétablissement du divorce, avait

fait concevoir à l'homme dont je vous parle, des espérances qui me mettent dans l'impossibilité de réaliser ce dessein. Il n'y renoncera jamais si vous me refusez votre secours. Je ne vous rappellerai point que vous m'avez juré de m'aimer : nous avons tous deux trahi ce serment! Mais souvenez-vous que vous m'avez promis appui et protection. Au reste, l'homme d'honneur l'accorde toujours à la faiblesse... Ne voyez en moi qu'un être faible à protéger : faites que l'avenir m'appartienne, et je vous prouverai que je fus plus malheureuse que coupable...

Sa vive émotion, sa voix étouffée par les larmes, ont produit sur le duc un effet qu'il ne cherche point à définir.

— Apprenez-moi le nom de votre amant, dit-il, en fixant ses regards vers la terre, afin de les détourner du visage animé de la duchesse. Je lui parlerai en époux outragé... vous ne le reverrez jamais... ou vous pourrez devenir sa femme...

— Vous ai-je bien compris? demande Sophie avec exaltation. vous voulez exposer vos jours pour moi!.. Il y a du dévouement, de la grandeur d'âme, presque de l'amitié dans cette offre! j'en serais plus qu'indigne si je pouvais l'accepter. Je veux que vous viviez pour cette Francesca que vous aimez tant, et qu'un jour, peut-être, vous me permettrez de nommer mon amie.

Le duc la regarde avec une expression de doute mêlée d'attendrissement.

— Lorsque j'ai fait un dernier appel à votre tendresse, dit-il, en vous offrant le sacrifice de ma passion pour Francesca, vous m'avez repoussé avec une ironie amère, et cependant vous ne pouviez supporter l'idée qu'une autre femme que vous régnât sur un cœur que vous aviez si cruellement refusé. Aujourd'hui que vous me témoignez de la bienveillance, vous pourriez consentir à protéger cette même passion?... Me serais-je trompé?... M'aimiez-vous alors?...

— Non, monsieur, répond Sophie avec cet accent doux et tremblant qui part du cœur. A cette époque, continue-t-elle, mon âme gonflée de vanité ne pouvait pas comprendre le bonheur que j'ai perdu en me séparant d'un homme tel que vous. Ah! souffrez du moins que la vie ait encore une jouissance à m'offrir! Permettez-moi de vous présenter à la vénération publique comme un mari accompli; permettez-moi de devenir l'amie de Francesca, de la garantir de la calomnie et des poursuites de Léonard! Je veillerai sur elle afin qu'aucun rival ne vous enlève son amour, puisqu'il est nécessaire à votre bonheur. Si sous mon égide mystérieuse cet amour peut vous procurer une félicité parfaite, j'aurai du moins accompli une partie de mes devoirs.

— Eh quoi! s'écrie le duc, cette coquette insensible, perfide! serait devenue aujourd'hui la plus généreuse, la plus aimante des femmes? Sophie! ne me réduisez pas à regretter qu'il n'y ait plus de rapprochement possible entre

nous. Dites-moi que je ne vous ai pas jugé trop sévèrement ?

La poitrine de la duchesse se soulève avec effort sous le poids d'un bonheur inconnu. Son mari a saisi ses mains qu'il presse vivement. Elle garde le silence.

— Vous avez été injuste, dit-elle enfin, oui, René. vous m'avez condamnée trop tôt !

— C'est votre faute, s'écrie le duc hors de lui, si une seule fois votre main avait tremblé dans la mienne comme en ce moment, si une seule fois vous m'aviez dit : René ! tu es injuste! j'aurais été à toi pour la vie!... Il est trop tard! Tu as fais trois infortunés !

— Ne m'accusez pas, mon ami, comment aurais-je pu me faire comprendre de vous; je ne me comprenais pas alors moi-même. La femme ne devient intelligible pour elle et pour les autres que lorsque l'amour a parlé à son cœur.

Le duc repousse brusquement la main de sa

femme, et la colère remplace tout-à-coup l'émotion qui brillait dans ses yeux.

— Il est donc vrai? un autre que moi vous a fait connaître l'amour?

— Cet emportement... c'est l'orgueil dit Sophie avec un sourire mélancolique : c'est ainsi que j'étais jalouse, quand, méprisant votre tendresse, je voulais la disputer à Francesca. Je ne vous fais cependant pas un crime de cette jalousie, je vous autorise au contraire à m'accabler de tout le poids de votre mépris, de votre indignation; si jamais je nourris un tendre sentiment dont votre titre d'époux pourrait s'offenser: un seul excepté... Avec mon amitié pour vous, pour Francesca, il fera toute mon existence; il me tiendra lieu de tant de bonheur perdu, de tant d'espérances évanouies!... Il réunit à lui seul le charme de toutes les passions ensemble; il n'inspire que des vertus, il fait d'une femme avilie un être digne de respect: il adoucit toutes les peines, facilite tous les sacrifices; il fait chérir la souffrance, la misère, la

honte: il ennoblit jusqu'au vice, quand il lui doit son origine. Ce sentiment, ai-je besoin de vous le nommer? ne reconnaissez-vous pas l'amour maternel? c'est pour lui que je vous demande grâce.

Le duc fait un mouvement d'effroi. Sophie trop exaltée pour l'avoir remarqué, continue avec une chaleur toujours croissante.

— Oui, monsieur, je vais devenir mère!... Accablez-moi de vos malédictions, je m'y attends, je les mérite. Je ne vous demande rien pour moi... prenez pitié de mon enfant. Dès qu'il recevra le jour, l'homme qui devait être mon époux me l'enlèvera ; car il sait qu'en s'emparant de ce gage précieux, il sera toujours mon maître. Déjouez ce projet perfide; ne repoussez pas une mère désespérée qui embrasse vos genoux... les liens de la reconnaissance sont plus sacrés que ceux de la nature, que ceux du devoir. Assurez-vous deux esclaves soumis; consentez à passer aux yeux du monde pour le père de mon enfant.

Le duc, frappé de stupeur, regarde cette femme humblement prosternée à ses pieds, et qui vient de lui faire un aveu qui lui semble dicté par la démence. Il doute que ce soit là en effet l'orgueilleuse duchesse, et qu'il l'ait bien comprise. Son air sombre et farouche donne tout-à-coup le change aux impressions de Sophie.

— Me serais-je trompée? dit-elle en se relevant brusquement, ai-je eu tort de n'en appeler qu'à votre générosité, pour en obtenir un sacrifice d'opinion, de préjugé; car je n'élève point mes prétentions jusqu'à votre modeste fortune. Je vais plus loin, je vous offre la mienne; elle est brillante. Je suis prête à vous l'abandonner, en échange du nom que je vous demande pour mon enfant. Qu'il ne soit pas réduit à avoir honte de sa mère, et nous serons assez riches tous deux.

Cette offre faite d'un ton ironique et fier, réveille le profond mépris que le duc a depuis long-temps voué à sa femme.

— Autrefois, dit-il froidement, vous n'aviez point d'âme; maintenant vous en avez une: mais elle est vile comme le souffle impur auquel vous la devez.

Il veut s'éloigner, elle le retient. Une pensée de vengeance brille dans ses regards.

— Tout n'est pas terminé entre nous, dit-elle, vous m'avez refusé votre pitié, vous ne craignez pas de me réduire au désespoir, les malheurs que je puis attirer sur vous ne vous effrayent point. Vous êtes sûr de trouver de douces consolations près d'un ami, d'une maîtresse, que vous croyez des modèles de perfection. Eh bien! détrompez-vous, cette femme que vous vénérez comme une divinité, cet ami que vous chérissez plus qu'un frére, ils vous trahissent tous deux: je viens d'en acquérir la certitude. Georges aime Francesca: il est son amant, plus que vous peut-être!

Le duc reste un instant anéanti, il sent combien la passion de Georges doit être violente, puisqu'il n'a pu la cacher à Sophie; mais mal-

gré le cruel sentiment qui le torture. il a assez d'empire sur lui-même pour ne pas laisser voir à sa femme qu'elle a presque atteint le but qu'elle s'était proposée. par cette révélation perfide.

— Il est naturel. dit-il, que le lien qui unit la plus vertueuse des femmes à Georges, qu'elle regarde comme un frère. à moi qui suis son mari, ne puisse être compris par un cœur aussi dépravé que le vôtre.

En prononçant ces mots d'une voix étouffée, il sort avec précipitation.

Blessée à la fois dans tout ce que la nature a mis de bien et de mal dans le cœur d'une femme. Sophie s'est laissée tomber sur un fauteuil, et comme si elle cherchait encore à augmenter les sentimens violens qui l'agitent, elle se répète à elle-même les offenses qu'elle vient d'essuyer.

Elle avait réellement l'intention de tenir, de surpasser les offres qu'elle a faites au duc, et le service qu'elle a demandé en échange ne lui

paraît encore qu'un sacrifice d'opinion et de préjugé.

Déjà l'outrageante sévérité de Georges l'avait irritée: le froid mépris du duc, et surtout l'admiration de ces deux hommes pour Francesca, l'exalte jusqu'à la fureur. Sa tête ne forme plus que des projets de vengeance, et cependant elle paraît calme et tranquille; mais elle a cessé de voir d'entendre ce qui se passe autour d'elle.

Depuis plusieurs instans Paul la contemple en silence.

Ne pouvant deviner le motif qui l'avait engagée à vouloir parler à Georges, et poussé par le vif désir de le connaître, il s'est caché dans une pièce voisine, d'où il a pu tout entendre. Dès que le duc a quitté le cabinet, il y est entré pour reprocher à Sophie la trahison dont elle vient de se rendre coupable envers lui.

La pâleur qu'il remarque sur son visage, l'altération de ses traits, ont fait disparaître la

colère de Paul : car la certitude que Sophie ne pourra jamais lui appartenir par un lien légal, n'a pas éteint le sentiment qu'elle lui avait inspiré. Sa passion est même devenue plus violente, mais elle a changé de caractère. Il ignore lui-même si c'est l'amour ou la haine qui le pousse à tout braver pour rester le maître d'une femme que la nature a fait la sienne, et que des lois absurdes attachent à un autre qu'à lui.

L'exclamation qui lui échappe en se précipitant vers la porte pour appeler des secours, rappelle Sophie à elle-même.

— Voulez-vous nous perdre tous deux, dit-elle, en rendant publique ma présence ici?

Rassuré sur la santé de Sophie, Paul ne voit plus que les torts dont il a le droit de l'accuser.

— Que puis-je craindre encore? s'écrie-t-il avec emportement, après ce que vous venez de faire. J'étais là, à deux pas, quand vous avez imploré la protection de deux hommes qui

vous méprisent: quand vous avez poussé l'imprudence, que dis-je, la folie jusqu'à avouer...

— Vous vous oubliez, Paul, interrompt la duchesse, en lui jetant un regard froid et sévère. Je vous pardonne votre impertinente curiosité, puisqu'elle m'épargne la peine de vous apprendre ce qui vient de se passer, j'allais vous faire appeler à cet effet.

— Quoi! vous m'auriez avoué?...

— Eh! pourquoi pas. Il n'y a rien dans ma démarche dont vous ayiez le droit de vous plaindre: je vous aurais accepté pour époux, je vous refuse comme amant. Vous le savez, je vous l'ai dit.

— Est-ce ma faute! Sophie, si le gouvernement ne réalise pas les espérances qu'il avait fait naître? Quand j'ai été forcé de reconnaître que le rétablissement du divorce serait repoussé par la chambre des pairs, j'ai prévu vos scrupules, je vous ai rapprochée de la baronne que vous ne vouliez plus revoir, parce que vous l'accusiez de protéger les partisans de la

royauté déchue. Je m'étais flatté que cette dame parviendrait à vous convaincre que les liens volontaires ont parfois plus de charmes... Je le vois enfin. elle m'a trahi.

— Vous vous trompez. elle vous a servi comme vous désiriez l'être: il est dans la nature de cette femme de trouver des excuses pour tous les vices qui ne bravent pas ouvertement les lois et les mœurs: ses principes ne seront jamais les miens.

— Ne cherchez pas, madame. à vous donner un mérite que vous n'avez point; ce n'est pas la vertu. c'est l'inconstance qui vous éloigne de moi: vous avez cessé de m'aimer.

— Que cette supposition soit vraie ou fausse, elle ne changera rien à ma résolution. J'ai appris à connaître, à respecter les devoirs d'épouse; c'est dans leur accomplissement que j'espérais trouver le bonheur. Une liaison coupable n'aurait pu me l'offrir. lors même que vous eussiez été doué de ces qualités supérieures qui excusent, en partie du moins, les fautes

qu'une femme peut commetre pour l'homme qui les possède.

— Et ces qualités supérieures, c'est au duc, c'est à Georges que vous les avez prêtées ? Ces êtres si parfaits vous accablent de leur orgueilleux mépris, et Paul que vous dédaignez est le seul appui qui vous reste.

— Je ne veux point d'appui; je me protégerai seule. Mes intentions étaient pures... on m'a repoussée... je n'attends plus rien de la générosité des hommes... il ne leur est pas donné de nous comprendre...

— Je vous comprends, je vous apprécie, moi.

— Vous!... il y a vingt-quatre heures à peine que je vous suppliais pour la centième fois de renoncer à moi, de souffrir que je me retire loin de Paris, dans un asile où vous ne viendriez jamais; où j'aurais pu donner secrètement le jour à ce malheureux enfant qui ne vit encore que pour sa mère, où j'aurais pu l'élever comme un orphelin inconnu...... Vous m'avez refusé,

vous m'avez menacée même de dévoiler ma honte...

— Et ces menaces! s'écrie Paul avec égarement, je les exécuterai. Vos résistances perpétuelles augmentent, irritent la passion que vous m'avez inspirée. Moi qu'aucune femme n'avait jamais pu fixer; moi qui les adorais toutes, je n'aime plus que vous. Je dédaigne votre fortune, le hazard m'a enrichi... j'ai de l'or... les plaisirs qu'il procure ont cessé de me plaire. Je sais maintenant que le bonheur est un rêve; ce rêve je le retrouve dans vos bras... et je renoncerais à mes droits sur vous?... Non, non, pour les conserver je vous enleverai votre enfant; en vain vous tenteriez de le soustraire à mes recherches. En refusant de le reconnaître, le duc me l'a livré, il vous a abandonné sans réserve à votre amant.

— Je resterai maîtresse de moi-même, répond Sophie. Grâce à l'avillissement où je suis tombée, les lois m'offrent une protection puissante; je sais tout ce que je puis attendre

de leur secours. La faveur que j'ai humblement sollicitée du duc, que j'ai voulu payer par une entière abnégation de moi-même : je l'obtiendrai comme un droit qui m'est dû. En attachant pour toujours deux êtres qui se haïssent et se méprisent, la législation a rendu l'adultère inévitable ; en le protégeant elle n'est point injuste, immorale, elle est conséquente. Après avoir épuisé toutes les souffrances dont l'indissolubilité du mariage empoisonne la vie, il m'est permis enfin de profiter de l'impunité qu'il offre. Cette vengeance, cependant, ne saurait me suffire... Je ne suis pas en état en ce moment de la combiner... telle qu'il me la faut !... Rendez-vous demain au matin chez la baronne ; vous m'y trouverez, je vous donnerai mes ordres. Si vous les exécutez ponctuellement, vous serez content de moi. Adieu.

Paul consterné veut la reconduire.

— C'est inutile, dit-elle en s'éloignant rapi-

dement ; mes gens sont là , ma voiture est à deux pas.

Immobile et les yeux fixés sur la place qu'occupait la duchesse . Paul se demande si tout ce qu'il vient de voir et d'entendre est un rêve où une réalité.

Peu à peu ses pensées confuses se classent. il comprend qu'il est arrivé au moment qui doit lui enlever Sophie pour toujours, ou la lui livrer sans réserve. En se rappelant les dernières paroles qu'elle lui a adressées. il devine sans peine qn'elle est résolue à venger cruellement les affronts sanglans qu'elle vient de subir, et qu'elle aura besoin de ses conseils. de ses secours pour accomplir cette vengeance. Cette idée bannit bientôt toutes ses inquiétudes. Pourvu que la duchesse reste dans sa dépendance , les motifs de cette dépendance , les moyens qui l'auront préparée lui importent peu.

Redevenu plus calme , il se rappelle enfin

qu'une société nombreuse est réunie chez lui qu'elle a sans doute remarqué son absence et qu'elle pourrait s'en offenser s'il ne se hâtait pas d'aller la justifier.

Paul s'est empressé de retourner au salon. A sa grande surprise, il le trouve entièrement désert : son valet de chambre lui en apprend les motifs d'un air effrayé.

— Je ne puis vous le cacher, monsieur, dit-il, la république a été proclamée !... Envain monsieur Marsey a voulu exprimer son aversion pour toute mesure violente, sa voix a été couverte par les menaces de monsieur Dupré et par celles des jeunes gens auxquels il était parvenu à communiquer son exaltation. Monsieur le duc et son ami l'ont entraîné presque de force. Tout le monde s'est retiré très mécontent..... Je crains que vous ne soyez inquiété.

Ce récit ne semble ni surprendre ni effrayer Paul. Il rassure froidement son domestique sur les suites d'un incident dont il ne saurait être responsable, puisqu'il n'était pas même pré-

sent : et jetant un regard sur la pendule qui marque minuit, il se retire dans sa chambre à coucher.

FIN DU SECOND VOLUME.

